DE LA GENERATION DES VERS DANS LE CORPS DE L'HOMME.

De la nature & des especes de cette maladie, de ses effets, de ses signes, de ses prognostics: Des moyens de s'en préserver, des remedes pour la guérir, &c.

Par Mr. NICOLAS ANDRY, *Docteur en Medecine de la Faculté de Paris.*

Avec trois Lettres écrites à l'Auteur, sur le sujet des Vers; les deux premieres d'Amsterdam par M. *Nicolas Hartsoeker*, & l'autre de Rome par M. *Georges Baglivi*.



Suivant la Copie de Paris.

A AMSTERDAM,

Chez THOMAS LOMBRAIL, Marchand Libraire dans le Beurs-straat.

MDCCI.





A MESSIRE GUY CRESCENT FAGON,

CONSEILLER D'ESTAT ORDINAIRE, ET PREMIER MEDECIN DU ROY.



MONSIEUR,

VOICY *un Ouvrage qui vous est dû absolument. Quand tous les sentimens de reconnoissance, qui m'attachent à vous, ne me l'apprendroient pas, l'occasion qui*

 me

me l'a fait composer , suffiroit pour m'en convaincre. C'est la guérison d'un malade , redevable de la vie au soin que j'ay toûjours eu de vous étudier. J'avois long-tems regardé comme un problême s'il convenoit de purger au commencement des maladies : Mais je me déterminay bientôt, quand j'appris quelle étoit sur cela vôtre Pratique. Elle me confirma dans la Doctrine d'Hippocrate, qui recommande alors les purgatifs , dés que les humeurs en fougue menacent d'attaquer les principales parties du corps. Je traitois un pleuretique, auquel étoit survenu un transport au cerveau : le mal commençoit, j'en examinay tous les symptomes ; & aprés avoir remarqué des signes de vers, & une fermentation violente d'humeurs , je crûs qu'il falloit choisir un remede contre les vers , lequel fut en même tems purgatif. Je le fis, MONSIEUR, *persuadé qu'on ne pouvoit se tromper avec vos maximes , qui sont les fruits d'une si longue experience, & d'une meditation si profonde. Ce purgatif, pris avant la coction des humeurs, alloit, selon quelques gens entestez, causer la mort à mon malade : mais loin de luy ôter la vie, il la luy rendit, en le délivrant d'un ver plat, long de plus de quatre aulnes.*

nes. C'est de ce ver, dont je vous presentay l'Estampe il y a plusieurs mois, MONSIEUR. *Je me souviens que vous me fites l'honneur de me dire à ce sujet, qu'en differentes rencontres vous aviez vû trois vers semblables: ce qui doit ramener quelques esprits opiniâtres, qui ayant oüy parler de celuy-cy, n'ont pû croire le fait possible. La circonstance de cette guérison est ce qui a donné lieu au Traité que je vous presente: Il ne paroîtra point sans vôtre consentement,* MONSIEUR. *Mais j'espere que vous ne me le refuserez pas, quand vous considererez que je ne cherche en cecy que l'avantage du Public; car c'est-là le principal motif qui peut vous faire agréer un Ouvrage, comme c'est un des principaux motifs de toutes vos actions. En effet,* MONSIEUR, *quand je repasse tout ce que vous faites, je n'y trouve rien qui ne soit une preuve de vôtre zele pour l'utilité publique: Si vous travaillez avec tant de constance à l'avancement de la Medecine, c'est que vous ne goutez pas de douceur plus grande que de contribuer au plus grand bien des Citoyens, en perfectionnant un Art qui ne tend qu'à le leur conserver. Si vous éloignez les imposteurs, ces gens sans aveu, qui dans une profession toute*

 cha-

charitable, ne ſongent qu'à contenter leur avarice, c'eſt que vous ſouffrez avec douleur que le peuple, incapable de diſcerner par luy-même la verité, ſoit le joüet, ou, pour mieux dire, la victime du menſonge. Si vous employez l'autorité du Souverain, pour empêcher certaines Facultez du Royaume d'accorder indiſtinctement des degrez à quiconque ſe preſente, c'eſt que vous ne voulez pas qu'on dreſſe ainſi des pieges à la vie des hommes, en prodiguant à des ignorans les titres d'une Science, qu'ils ne poſſedent pas. Si l'on vous voit ſi attentif à conſerver la ſanté du monde la plus précieuſe, & confiée à vos ſoins pour le bonheur de la France, c'eſt que vous ſçavez qu'en vous acquitant d'un devoir ſi indiſpenſable, vous aſſûrez le repos & le Salut de l'Etat. Enfin ſi vous protegez avec tant de bonté nôtre Compagnie, vôtre vûë eſt de l'animer à rendre ſes Ecoles de jour en jour plus floriſſantes; vous vous en étes expliqué, MONSIEUR, *& c'eſt le témoignage qu'elle vous a donné elle-même dans ce remercîment ſolennel, que par ſon ordre j'ay traduit en nôtre Langue avec tant de plaiſir. On peut dire qu'elle remplit avec ſuccés vos intentions: vous voyez qu'elle s'applique uniquement à former des Medecins*

ſages, éclairez, laborieux, & qui enviſagent moins leur intereſt que le ſoulagement de leurs malades. Auſſi, MONSIEUR, *tout ſon but eſt de faire des Medecins dignes de vous imiter : Elle ne propoſe à ſes éleves d'autre modele que le deſintereſſement, la générosité, la droiture, les principes de probité & de Religion, que l'on remarque en toute vôtre conduite. Elle leur remet devant les yeux cette élevation de Genie, cette grandeur d'Ame, cette profondeur d'Erudition ſi honorables au diſcernement du Prince, qui les a dignement recompensées en vous au gré de tous ſes Peuples. Elle leur preſente ces ſçavantes Theſes, où la delicateſſe de vos expreſſions n'ôte rien à la ſolidité de vos penſées, & où l'une & l'autre enſemble préſcrivent les regles ſalutaires d'un Art, qui demande tant de circonſpection & de prudence. La derniere de ces Theſes entr'autres m'a paru ſi achevée, qu'aprés en avoir cité pluſieurs endroits dans mon Livre, je n'ay pû m'empêcher de l'y traduire toute entiere ; non par l'eſperance,* MONSIEUR, *d'en pouvoir exprimer les beautez, mais par le deſir d'en donner au moins une legere idée à ceux à qui le ſecours des traductions eſt neceſſaire. La Faculté enfin n'a d'autre volonté que la*

vôtre. Elle vous chérit comme ſon Protecteur, & vous revére comme ſon Oracle. Ce que je dis d'elle en général, ſe peut dire en particulier de tous ceux qui la compoſent, ou ſi quelqu'un de nous étoit aſſez malheureux pour meriter une exception, le Corps le deſavoueroit, & ne le regarderoit plus comme un de ſes membres. Je ne cours point ce riſque-là, MONSIEUR, *car dans le deſſein commun de nous former & de nous regler ſur vous, ſi je n'ay pas le talent des autres pour y parvenir, nul au moins n'a plus de vénération & de deférence que moy pour vos ſentimens, & pour vôtre Illuſtre Perſonne. Je ſuis avec un profond reſpect,*

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble, tres-obéïſſant & tres-obligé Serviteur, ANDRY.

A Paris ce premier Novembre 1699.

R E' P O N S E

DE Mr. LE PREMIER MEDECIN.

A Versailles le 24. Novembre 1699.

MONSIEUR,

SI je ne vous invitois pas à donner promptement au Public, l'utile & sçavant Ouvrage, que vous voulez que j'approuve; non seulement je ne répondrois point au Portrait dont vous me flatez, mais je reconnoîtrois fort mal l'honneur que vous me faites de me l'adresser, en m'opposant à celuy que l'occasion de ce Traité, & la maniere dont il est composé, doivent faire à vôtre jugement & à vôtre érudition. Il n'y a que l'excés des Eloges, dont vôtre Epistre est remplie, qui m'obligeroit à vous prier de la retrancher, si je pouvois m'imaginer que quelqu'un me crût assez vain, pour estre capable de me les attribuer. Je les regarde, MONSIEUR, comme une de ces idées parfaites, ausquelles on aspire sans y pouvoir atteindre; & je veux bien donner une preuve du zele que je vous avouë d'avoir pour le bien Public, en souffrant que vous

proposiez pour exemple, à ceux qui ont envie d'y contribuer, une copie qui me ressemble si peu. Mais je souhaite en même tems qu'on me connoisse veritablement par l'estime infinie que je fais de vôtre merite; & par la disposition où vous me trouverez toûjours, de vous marquer dans les occasions de le publier, & de vous servir, que je suis assûrément,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-affectionné Serviteur,
FAGON.

Comme cette réponse si digne de la générosité & de la modestie de son illustre Auteur, luy rend avec usure les justes Eloges qu'il refuse, & qu'elle marque en même tems le soin qu'il prend d'encourager ceux qui tâchent de contribuer en quelque chose à l'avantage du Public; on n'a pas resisté à la tentation de la rapporter icy, pour suppléer à tout ce que les bornes d'une Epistre n'ont pû permettre de dire.

A P-

APPROBATION

De Messire GUY CRESCENT FAGON, *Conseiller d'Etat ordinaire & Premier Medecin du Roy.*

LE sujet de ce Livre demandoit toute l'éloquence, qui a souvent attiré à son Auteur, dans de celebres occasions, les justes applaudissemens de ses Auditeurs. Un des plus vils animaux du monde y est examiné avec une si noble érudition, que l'on perd d'abord l'idée de sa bassesse : Et tout le dégoût que cette matiere pourroit causer, cede à l'agreable diversité des faits, & à l'élegance avec laquelle ils sont rapportez. Ce seroit donc envier au Public un plaisir tres-utile de luy refuser l'impression de cet Ouvrage, qui me paroît aussi important pour la Pratique de la Medecine, que curieux pour l'histoire naturelle. Fait à Versailles ce 24. Novembre 1699. FAGON.

APPROBATION

De Monsieur Dodart, *Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, & de l'Academie Royale des Sciences.*

J'Ay vû avec beaucoup de satisfaction le Livre, intitulé *de la génération des vers dans le corps*

de l'homme ; non seulement parce que le sujet principal de ce Livre y est tres-bien traité, mais aussi parce qu'on y trouve en plusieurs endroits des ouvertures considerables pour l'augmentation de la Physique Historique & de la Medecine Pratique. Je croy donc que la publication de ce Livre sera tres-utile au Public, & que la lecture en sera agréable à proportion que les Lecteurs auront plus de connoissance de la Physique & de la Medecine experimentale. Fait à Paris ce premier de l'An mil sept cens. DODART.

Visa de Monsieur Bourdelot, *Conseiller ordinaire du Roy, Premier Medecin de Madame la Duchesse de Bourgogne, & de Monseigneur le Chancelier. Docteur Regent de la Faculté de Medecine de Paris, Commis par* Monseigneur le Chancelier *à l'examen de ce Livre.*

J'Ay lû, par l'ordre de Monseigneur le Chancelier & avec beaucoup de satisfaction, ce Manuscrit, intitulé *de la génération des vers dans le corps de l'homme.* A Seve le 30. Septembre 1699. BOURDELOT.

Rapport de Monsieur Berger, *Censeur & ancien Doyen de la Faculté de Medecine de Paris.*

J'Ay trouvé le Livre que M. Andry, a fait sur *la génération des vers dans le corps de l'homme,* si

ſi élegant & ſi plein d'érudition, que je croy qu'il ſera auſſi bien reçû du Public, qu'il m'a donné de ſatisfaction en le liſant. Ce 2. Decembre 1699. BERGER.

Rapport de M. de Saint-Yon, *Medecin ordinaire du Roy, Docteur Regent de la Faculté de Medecine de Paris, Profeſſeur en Chymie dans le Jardin du Roy.*

LEs gens aiſez mangent & boivent ſi épouventablement, & les miſerables vivent ſi pauvrement, qu'il eſt impoſſible que dans les uns & dans les autres, il ne s'engendre une tres-grande quantité de toutes ſortes de vers. Le Traité que Monſieur *Andry*, mon Confrere, donne au Public ſur cette matiere, eſt ſi plein d'érudition, il eſt écrit ſi poliment, il y a dedans tant de recherches, & il eſt remply de ſi bons remedes, qu'aprés l'avoir lû attentivement, je ſouhaite qu'il paroiſſe au plûtôt dans le Public. A Paris ce 4. Decembre 1699. DE SAINT-YON.

Rapport de Monſieur Maillard, *Docteur Regent de la Faculté de Medecine de Paris.*

LA maniere dont Monſieur Andry explique icy *la génération des vers dans le corps humain*: La difference des cauſes & des ſignes qu'il en rapporte avec tant d'exactitude: La prudence, avec

avec laquelle il nous en désigne les remedes: ses recherches & ses observations curieuses sur cette maladie, font connoître que ce Livre est digne de la plume de son Auteur, de la Lecture des Sçavans, & de l'Approbation des Docteurs en Medecine. A Paris ce 3. Decembre 1699. MAILLARD.

Rapport de Monsieur Tournefort, *de l'Academie Royale des Sciences, Docteur en Medecine, de la Faculté de Paris, & Professeur en Botanique dans le Jardin du Roy.*

LE Traité *de la generation des vers dans le corps de l'homme, &c.* composé par Monsieur Andry, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris, contient une Doctrine tres-solide, fondée sur ce qu'il y a de mieux étably dans la Physique touchant la generation des vers, appuyée par un grand nombre d'observations tres-exactes sur les maladies qu'ils produisent, & fortifiée par l'experience de plusieurs remedes singuliers tres-propres pour les guerir. A Paris ce 6. Decembre 1699. TOURNEFORT.

Rapport de Monsieur Tauvry, *de l'Academie Royale des Sciences, Docteur en Medecine de la Faculté de Paris.*

J'Ay lû avec plaisir le Livre de *la generation des vers dans le corps de l'homme*, composé par Mon-

Monſieur Andry, Docteur de la Faculté de Medecine de Paris, où j'ay trouvé beaucoup d'exactitude & d'érudition. Les faits qui y ſont rapportez peuvent être d'une grande utilité aux Medecins; car outre que l'Auteur expoſe avec netteté les cauſes & les ſignes des maladies qui y ſont accompagnées de vers, il y joint des reflexions tres-judicieuſes ſur les remedes dont on ſe doit ſervir; les explications qu'il donne, & les obſervations des Modernes qu'il rapporte, rendent cet Ouvrage auſſi curieux qu'il eſt utile. A Paris ce 18. Novembre 1699. D. TAUVRY.

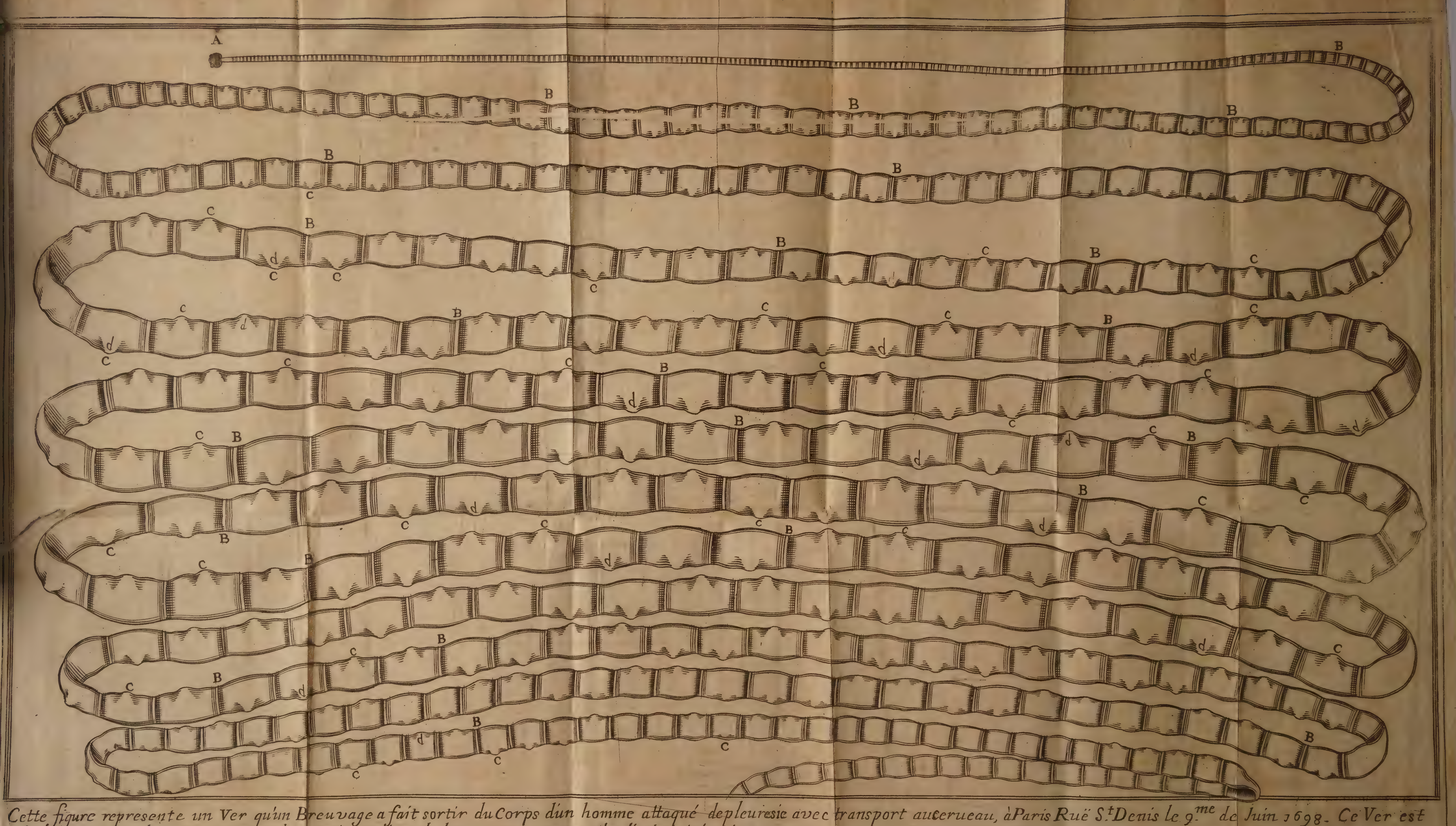
Permiſſion de Monſieur le Doyen.

NOus, Medecin ordinaire de Madame la Ducheſſe de Bourgogne, Doyen & Docteur Regent de la Faculté de Medecine de Paris: Oüy le Rapport de Meſſieurs Berger, de Saint-Yon, Maillard, Tournefort & Tauvry, auſſi Docteurs Regens de ladite Faculté, Commis par Elle à l'examen d'un Livre, qui a pour titre *de la generation des vers dans le corps de l'homme*, composé par Monſieur Andry, auſſi Docteur de la même Faculté, conſentons qu'il ſoit imprimé. Fait à Verſailles ce 27. Decembre 1699. BOUDIN, Doyen.

A la

A La fin de ce Volume sont trois Lettres, qui m'ont été écrites sur le sujet des Vers; les deux premieres d'Amsterdam par M. Hartsoeker, & la derniere de Rome par M. Baglivi, Auteur du Livre de Prax. Med. *&c. Comme ces trois Lettres sont recommandables, non seulement par le merite de leurs Auteurs, mais par la maniere dont elles sont écrites, & par le fond des choses qu'elles contiennent, j'ay crû que je devois les donner au Public. Je me suis servy de celles de M. Hartsoeker, pour confirmer quelques endroits de mon Livre. Je n'ay pû tirer le même avantage de la Lettre de M. Baglivi, parce qu'elle n'est venuë qu'aprés l'impression de mon Traité. Je n'aurois pas manqué sans cela d'en parler au Chapitre VIII. où je rapporte des experiences qu'il a mises dans son Livre, & qu'il m'explique en détail dans*

sa



Cette figure represente un Ver qu'un Breuvage a fait sortir du Corps d'un homme attaqué de pleuresie avec transport au cerueau, à Paris Ruë S.t Denis le 9.me de Juin 1698. Ce Ver est plat comme un ruban, et a quatre aulnes trois poulces de long, sans y comprendre l'extremité qui s'est rompue et qu'on n'a pu mesurer. Il est sorti vivant et a demeuré en cet estat plus de cinq heures en faisant de grands mouvemens. Il est mince et étroit vers la teste, Epais d'un écu, et large de demi poulce vers le milieu de sa longueur. Il a la teste noire A, des yeux gros, le Corps tout blanc, distingué par plusieurs jointures B, et les Cotez garnis de petits mammelons C, dans chacun des quels paroit un vaisseau bleüatre d, qu'on n'a pu exprimer dans cette figure, lequel trauerse jusqu'a la moitié de la largeur du Corps d. Le Malade qui est à present en parfaite Santé, Se trouva gueri aussi-tost apres que ce ver fut sorti. M.r Andry Docteur de la Faculté de Medecine de Paris, le quel ordonna le Breuvage qui eut cet effet, conserve ce ver pour la Curiosité des Scavans.

ſa Lettre. J'aurois eu pluſieurs reflexions à faire ſur des faits curieux qu'il me mande, auſſi bien que ſur la maniere naturelle, dont il explique la génération des inſectes, ſur les raiſons claires qu'il donne de la longueur du ver plat, ſur ce qu'il dit touchant la formation de cet animal dans le fœtus, & ſur pluſieurs autres points importans, qui rendent cette Lettre tres-digne d'être lûë. Comme elle m'a eſté écrite en Latin, je l'ay miſe en François avec l'Original à coſté.

Je prie les Lecteurs de ne commencer cet Ouvrage qu'aprés avoir lû ce que je dis de l'Occaſion, qui me l'a fait compoſer, & du deſſein que je m'y propoſe.

Occa-

Occaſion & deſſein de l'Ouvrage.

CET Ouvrage eſt dû à une occaſion que je ne puis me diſpenſer de rapporter icy. Le quatriéme jour de Juin de l'année 1698. je fûs appellé dans la ruë S. Denis à Paris, en la maiſon de M. Chaillou, Marchand, pour voir un jeune homme de vingt neuf à trente ans, nommé M. Jacques Fiéquet, attaqué depuis ce jour-là d'une forte fiévre, accompagnée d'une preſſante douleur de côté, d'un crachement de ſang, & d'une grande difficulté de reſpirer. Je commençay d'abord par la ſaignée, que je fis réïterer le lendemain, Le troiſiéme jour je procuray à mon malade une ſueur, qui le ſoulagea conſiderablement. Le quatriéme il parut beaucoup mieux; mais la nuit du quatriéme au cinquiéme, il eut un tranſport au cerveau, qui finit ſur les ſept heures du matin. Je remarquay que ce tranſport n'avoit été précédé par aucun des ſignes qui ont coûtume d'annoncer ce ſymptome dans les autres maladies. Cela m'obligea à examiner s'il n'y avoit point en cette rencontre quelques ſignes de vers. J'en trouvay pluſieurs dans les déjections : ce qui fut cauſe que le lendemain, qui étoit le ſixiéme jour de l'accident, au lieu de recourir encore à la ſaignée,

gnée, comme il sembloit qu'il le falloit, puisque c'étoit icy une pleurésie, & sans m'arrêter à la pratique dangereuse de ceux qui ne veulent jamais purger dans le commencement des maladies, j'ordonnay contre l'avis de quelques personnes, que je ne cherche point à censurer * icy, une potion purgative, avec laquelle j'avois déja fait sortir plusieurs fois des vers extraordinaires.

Le malade, une heure aprés avoir pris la potion que j'ordonnay, sentit quelque chose s'agiter dans son corps. Cette agitation dura l'espace de deux heures, & se termina par la sortie d'un ver vivant, long de quatre aulnes trois pouces, sans être venu entier, extrêmement blanc, plat comme un ruban, distingué par plusieurs articles, ayant une tête, des yeux, tel enfin qu'on le voit representé par la figure suivante.

Comme j'avois déja guéry par des remedes contre les vers bien des maladies, dont on n'auroit pû croire aisément que la vermine eût esté la cause, & que parmy les vers que j'avois fait rendre à mes malades, il s'en étoit trouvé plusieurs de la nature de celuy cy : Je crûs qu'un Traité sur les vers ne seroit pas une chose inutile, & je formay

* Neminem nomino, quare irasci mihi nemo poterit, nisi qui antè de se voluerit confiteri. *Cicer. pro lege Malia.*

may le deſſein de l'Ouvrage, que je donne aujourd'huy. Voilà quelle a été l'occaſion de ce Livre.

Quelques perſonnes, habiles d'ailleurs, ayant vû cette Eſtampe qui court depuis pluſieurs mois, ont traité la choſe de fable; d'autres, qui ont été témoins du fait, ont regardé ce ver comme un monſtre; & ont répandu le bruit, que j'avois fait ſortir du corps d'un homme un animal qui ne s'étoit jamais vû. Les uns & les autres ſe ſont également trompez. J'avertis les premiers que je conſerve le ver chez moy, ainſi ils pourront s'éclaircir de la verité quand ils ſouhaiteront; d'ailleurs comme le malade, qui l'a rendu ſe porte bien à preſent, & qu'il eſt en âge de répondre, je puis leur dire ce que les parens de cet aveugle de l'Evangile diſoient aux Juifs; *Interrogez-le, ce n'eſt pas un enfant, il vous répondra luy-même.* Les derniers verront dans cet Ouvrage, que l'inſecte dont il s'agit, n'eſt point ſi extraordinaire, & que cette eſpece de vers a eſté connuë aux anciens Medecins, entr'autres à Hippocrate & à Ariſtote, & que les Livres mémes des Modernes en rapportent pluſieurs exemples. Je leur ajoûte que M. Fagon, Premier Medecin de Sa Majeſté, m'a dit avoir vû trois vers de cette ſorte en diverſes rencontres. Ils y apprendront de

plus

plus que c'eſt un ver commun en Hollande, où il s'en trouve, dont la longueur paſſe de beaucoup celle de celuy-cy, comme me l'a mandé d'Amſterdam M. Hartſoeker.

Au reſte ce n'eſt pas la premiere fois qu'on a traité de monſtres ces ſortes de vers, & on voit dans une Lettre de Guillaume Fabricius, rapportée en ce Livre, qu'à Payerne une femme ayant rendu un ver ſemblable, il courut auſſitôt un bruit dans toute la Suiſſe, & dans toute la Bourgogne, qu'il étoit ſorty un monſtre épouventable du corps d'une femme. On parloit par tout de ce prétendu monſtre, & on ne l'appelloit que le monſtre de Payerne. Voilà comme les uns refuſent de croire tout ce qui leur paroît extraordinaire, & comme les autres ſe plaiſent à l'exagerer. Quand je fis ſortir ce ver, j'en avois déja fait ſortir de ſemblables du corps de pluſieurs malades, ainſi que je viens de l'obſerver; mais ils m'étoient échapez par la negligence des Gardes, qui les avoient imprudemment jettez. Il en ſeroit arrivé autant de celuy-cy, ſans le ſoin de M. Dupaty, Chirurgien dans la ruë Briboucher, lequel s'étant trouvé auprés du malade, empêcha qu'on ne jettât le ver, & me fit avertir. Je conſideray cet inſecte en preſence de pluſieurs perſonnes, & l'ayant meſuré avec l'aulne d'un Mar-

chand,

chand, nous le trouvâmes de quatre aulnes trois poulces, sans y comprendre l'extrêmité, laquelle étoit restée dans le corps, à cause que le malade, trop impatient, voulut tirer le ver, & le cassa, ce qui ne pouvoit gueres manquer d'arriver; car lorsqu'un ver sort de luy-même, & qu'on le touche, il rentre aussi-tôt en dedans: ce qui est cause qu'il se casse d'ordinaire quand on veut le tirer de force. Cela se voit tous les jours dans les vers de terre.

Je réïteray le breuvage deux jours aprés, & cette extrêmité sortit, mais hors d'estat d'être mesurée, parce qu'étant separée de la tête, elle ne pût demeurer long-tems dans le corps, sans s'y corrompre.

Sitôt que je vis cet insecte, je crus que c'étoit celuy que l'on appelle *Tænia*, lequel ne remuë jamais †, & où l'on ne discerne aucune forme de tête, lors même qu'il est entier. Mais celuy-cy fit de grands mouvemens sitôt qu'on le toucha, & je m'apperçûs d'une tête, où il y avoit quatre yeux. M. Mery, de l'Academie des Sciences, lequel a depuis examiné ce ver, prétend que ce que je prends pour des yeux sont des narines, c'est ce que nous examinerons ailleurs.

Je

† Platerus duo Tæniæ intestinorum genera constituit; unum quod rectiùs Tænia intestinorum quàm lumbricus latus appelletur, cum nec vivat, nec loco moveatur, uti lumbricus. *Sennert. lib. 3. p. 2. cap. 5.*

Je vis un cou extrêmement mince & étroit, dont les articles vers le commencement se touchoient presque, & un corps long, qui alloit en élargissant vers le milieu de son étenduë, & dont les articles étoient distans d'un poulce: En un mot, au lieu du *Tænia* ordinaire, nous vîmes, comme nous le remarquerons dans la suite, une autre espece de *Tænia*, nommé en Latin *Solium*, & en François le *solitaire*, dont parlent plusieurs Auteurs, lequel s'engendre dans le corps d'un grand nombre de personnes, & demeure si opiniâtrement dans ceux où il est, qu'à moins d'un remede particulier, pour le faire sortir; il vieillit avec l'homme, dit Hippocrate, & l'accompagne jusqu'au tombeau. Il est rare de voir une tête à ces sortes de vers, parce que cette partie tenant à un cou fort mince, se sépare facilement, & reste dans le corps des malades. Ainsi la tête de celuy-cy le rend plus particulier.

Le ver fit de grands mouvemens pendant cinq heures, & vécut pendant plus de douze. Quant au malade, il se trouva mieux sitôt qu'il en fut délivré. Le lendemain, qui étoit le septiéme jour de sa maladie, il n'eut plus de fiévre, & le jour d'aprés, la guérison fut entiere. Il ne faut pas oublier de remarquer que le ver sortit noüé par le milieu du corps: ce qui doit faire juger qu'il fit bien des tours

au-

auparavant ; & qu'ainſi le malade, avant que de le rendre, ne pouvoit manquer de ſentir les agitations, que nous avons dites.

Si quelques perſonnes ont traité ce ver de fable, comme nous l'avons obſervé, d'autres ont été à une extremité oppoſée, & ont dit que c'étoit une choſe qui ne meritoit pas ſeulement d'être remarquée. Comme je veux croire que ce langage eſt ſincere, & que la malignité n'y a point de part, je prie ceux qui l'ont tenu de jetter les yeux ſur ce Traité, ils y verront comme les Medecins, qui nous ont devancez, ont pris ſoin de faire remarquer ces ſortes de faits, lorſqu'il leur eſt arrivé d'en voir quelqu'un : comme Guillaume Fabricius, Philibert Sarrazenus, Amatus Luſitanus, Spigelius, Tulpius, &c. nous en décrivent juſqu'aux moindres circonſtances ; & comme Fabricius, en parlant d'un ver ſemblable, dit qu'il le conſerve dans ſon * Cabinet parmy ſes raretez. Ils y apprendront, par l'exemple des plus Sçavans Medecins, qu'on ne ſçauroit faire trop d'obſervations en Medecine, & que ce qui ſouvent ne paroît pas digne de curioſité aux yeux de certains eſprits, eſt ce qui occupe le plus les perſonnes ſçavantes. Je dis cecy, parce que je crois que quand on écrit pour tout le monde,

* Ego lumbricum hunc exſiccatum inter rara mea reſervo. *Cent. 2. obſerv. 70.*

de, on eſt autant obligé à corriger les erreurs de ceux qui n'ont pas aſſez de lumiere, qu'à ſatisfaire les perſonnes les plus éclairées *a*.

Quelques-uns ſe ſont étonnez, ſur tout, que j'aye fait graver l'Eſtampe d'un auſſi vil inſecte qu'eſt un ver, & que j'aye marqué toutes les particularitez qui en regardoient la ſtructure, mais ils ne conſiderent pas, ſans doute, ce que dit Pline *b*. „ Que c'eſt ſou-„ vent dans les plus vils animaux que la na-„ ture paroît plus entiere ; & que quand il „ s'agit de la contempler comme il faut, il „ n'eſt point de petite circonſtance. Je les „ exhorte donc, en me ſervant des paroles „ de ce même Auteur, à ne pas tout-à-fait „ s'en fier à leur dégout, ſur ce qu'il leur dé-„ plaira dans les détails que je fais, n'y ayant „ jamais rien de ſuperflu dans ce qui ſert à „ nous faire connoître la nature. Pour ce qui eſt d'avoir fait graver le ver, j'ay ſuivy en cela l'exemple de Spigelius, de Sennert, de Fabricius, de Tulpius, &c. qui ont fait deſſiner avec ſoin les vers plats qu'ils ont vûs, afin que s'ils étoient differens de quelques au-

** tres

a Sapientibus & inſipientibus debitor ſum. *Paul. Rom. cap.* 1. *v.* 14. *b* Turrigeros Elephantorum miramur humeros, Taurorumque colla, & truces in ſublime jactus Tigrium rapinas, Leonum jubas, cum rerum natura nuſquàm magis quàm in minimis tota ſit. Quapropter quæſo ne hæc legentes, quoniam ex his ſpernunt multa, etiam relata faſtidio damnent, cum in contemplatione naturæ nihil poſſit videri ſupervacuum. *Plin. hiſt. nat. lib.* 11. *cap.* 2.

tres de ce genre, on pût aiſément s'en inſtruite, en confrontant ces figures ; & c'eſt ce qui arrive dans cette occaſion, où l'on verra la figure de celuy-cy differente de celle qui eſt dans * Spigelius, & qu'on trouve icy à la fin du Livre fig. 9. de celle que donne Sennert, d'une autre que nous a laiſſé Fabricius, marquée icy fig. 15. & d'une autre qu'on trouve dans Tulpius, où la tête eſt faite comme le muſeau d'un poiſſon, & plus large que le reſte du corps, auſſi bien que le cou, ainſi qu'on la voit repreſentée fig. 16. ce qui eſt fort different de nôtre ver, dans lequel au contraire la tête & le cou ſont moins larges que le reſte du corps, & dont la même tête, regardée par le microſcope, reſſemble à celle d'un doguin.

Comme le ver, dont nous parlons, eſt ordinaire dans le corps de l'homme, qu'il n'obéït à aucun des remedes communs qui chaſſent les autres, & qu'il eſt la cauſe d'un grand nombre de maladies, il importe à trop de perſonnes de ſçavoir par quel moyen on peut s'en délivrer, pour que je doive faire un myſtere du remede, dont je me ſuis ſervy avec tant de ſuccés en cette rencontre, & qui m'a réüſſi ſi heureuſement en tant d'autres. J'avertis donc que je le declare de bonne foy dans un article exprés, où je parle des remedes contre les vers. Ce

* Spigelius de lumb. lato.

Ce que je me propose icy est de donner un Traité complet sur les vers, d'expliquer comment ils s'engendrent en nous, d'en exposer toutes les differentes especes, d'en declarer les signes, les effets, les prognostics, de marquer les meilleurs remedes contre ce mal, de faire voir que ces animaux causent, ou entretiennent dans le corps de l'homme plusieurs maladies, dans lesquelles on n'a pas coûtume de les soupçonner; & qu'il y a des pleuresies, des phtisies, des jaunisses, &c. qui ne peuvent bien se guerir que par des remedes qui fassent rendre des vers. C'est un fait dont j'ay rapporté beaucoup d'exemples dans ce Livre. J'en pourrois citer icy un grand nombre d'autres, dont j'ay esté témoin depuis qu'il est imprimé; & sans m'engager dans ce détail, on sçait de quelle maniere a esté guery depuis peu un Prince, dont la santé doit estre chere à tous ceux que la vertu & l'érudition, jointes à tous les agrémens de l'esprit, sont capables de toucher. Le 13. d'Octobre de l'année 1699. aprés de longues & de fréquentes veilles données à l'étude des Peres de l'Eglise, il tomba malade d'une bile répanduë par tout le corps, accompagnée d'une fiévre considerable, & de grandes douleurs dans les intestins. Il negligea sa maladie jusqu'au 18. du même mois, qu'il fut contraint d'interrompre ses lectures,

& de me demander par quel moyen je pourrois le rendre à ſes Livres. La premiere choſe à quoy je ſongeay fut de recourir à une eau, qu'Hippocrate, au *a* troiſiéme Livre des maladies, recommande dans les occaſions où il eſt beſoin de déboucher & de rafraîchir *b*, & que Luc Tozzi dans ſes Commentaires ſur les Aphoriſmes de cet Auteur, regarde avec raiſon comme le meilleur de tous les ſecours contre toutes ſortes d'épanchemens de bile de quelque nature qu'ils ſoient. Cette eau s'appelle *ex albo albi*, & eſt en effet ſi efficace contre la jauniſſe, pourvû qu'on en uſe pendant quelques jours, que je ne crois pas, aprés l'experience que j'en ay depuis long-temps, qu'il y ait de remede plus infaillible. Quelques jours enſuite je vins à la purgation, mais la douleur des inteſtins continuant toûjours, je ne doutay point que ce que j'avois pluſieurs fois remarqué dans ces ſortes de maladies, ne ſe trouvât dans celle-ci. Je veux dire, qu'il n'y eût des vers. J'en fis mon prognoſtic, & l'évenement le juſtifia; car ayant donné contre les vers, il en ſor-

a Ὠὸν τὸ λευκὸν τριῶν ἢ τεττάρων κατακυκῶν ἐν ὕδατος χοῒ πινέτω. τοῦτο δὲ ψυχεῖ σφόδρα, καὶ τὴν κοιλίην ὑπάγειν τὸν νοσέοντα προσκατακυκᾶ. Ἱπποκρ. περὶ νούσων, γ. *b* Hæc autem manè & veſperè, jejuno ſtomacho ad uncias quatuor pluries exhibita, mirum quàm tutò feliciterque icterum quemcumque ſanet, etiàm ubi cetera non profecerint, quod ſane millies expertum. *Lucæ Tozzi Neapolit. in Hippoc. Aphor. comment. lib. 4. Aph. 62. in fine.*

ſortit plus de trente. Les uns étoient vivans; les autres morts; les uns jaunes, les autres rouges, & les autres livides. J'en pris deux, que je mis dans un microſcope, où je m'apperçus qu'ils jetterent une liqueur blanche comme du lait, qui eſtoit ſans doute le chyle dont ils s'eſtoient remplis. Ces vers ne furent pas plûtôt ſortis que les douleurs des inteſtins ceſſerent. Le mal diminua enſuite de jour en jour; & bientôt les fatigues d'une longue & celebre action publique, ſoûtenuës avec autant de force que d'éclat, furent les marques d'une parfaite guériſon.

Je ne me borne pas dans cet Ouvrage aux vers des inteſtins, je parle de tous ceux auſquels les differentes parties du corps ſont ſujettes. J'ay ſoin d'éviter toutes les fables qu'on a coûtume de débiter ſur cette matiere, & de ne rien rapporter qui ne ſoit digne de la créance des Lecteurs éclairez; car, pour le remarquer en paſſant, on fait tous les jours ſur les vers cent Hiſtoires differentes, qui examinées de prés, ſe trouvent tres-éloignées de la verité. J'en ay vû bien des exemples: En voicy un entr'autres, dont j'ay eſté témoin il n'y a pas long-temps, & qu'il ne ſera pas inutile de rapporter. Dans la ruë S. Denis, proche l'Egliſe de Sainte Opportune, chez M. Perdrigeon, Marchand de Tapiſſerie, étoit une petite fille malade, que

l'on croyoit qui avoit des vers. Cette petite fille, une heure aprés avoir rendu un lavement, fut portée auprés du feu. On ne l'y eut pas laissée un moment debout, qu'on vit a ses pieds un insecte assez extraordinaire, qui se traînoit sur le plancher. Il n'en fallut pas davantage, pour faire croire que cette petite fille venoit de le rendre, & que c'étoit un effet du remede. On appella du monde, on considera cet animal, que l'on trouva assez semblable à une écrevisse. Aussitôt tout le voisinage de dire qu'il étoit sorti une écrevisse du corps d'une petite fille. L'Apoticaire, qui avoit composé le lavement, m'avertit sur l'heure: je me disposois à aller chez les parens de l'enfant, pour sçavoir la verité du fait, quand j'appris qu'on avoit jetté l'insecte dans le feu. Cela fut cause que je remis à m'informer de la chose à loisir. Quelques Semaines aprés (c'étoit le 30. de Juillet de l'année 1699.) je fus voir les parens, lesquels me dirent qu'ils avoient découvert depuis peu de jours dans du bois, qu'ils tenoient à la cave, des bêtes toutes semblables à celle-là, & que lorsque cet animal fut trouvé dans la Chambre; on venoit d'y apporter du bois de la cave, pour faire du feu. Cela ne me laissa pas balancer sur ce qu'il falloit juger du bruit qui s'étoit répandu; d'autant plus que de la manie-

niere, dont on m'avoit déja dépeint cet insecte, il m'avoit paru estre de ceux qu'on trouve souvent parmy le bois, lesquels ont deux cornes à la tête, deux picquans à la queuë, quatre pattes assez grosses, & un corps écaillé.

Je ne me contente pas d'éviter les histoires suspectes. Mais comme je décris icy plusieurs remedes, je prends garde de n'en rapporter aucun de douteux, & que je n'aye éprouvé. Enfin je tâche de n'assûrer rien sans l'avoir bien examiné auparavant, & j'estime avec Pline le Jeune, qu'on ne sçauroit être trop exact quand il s'agit de donner quelque chose au Public *. Pour être plus en état d'observer cette exactitude dans tout ce qui concerne ce Livre, j'ay tâché de ne m'entester d'aucune opinion, & j'ay crû que je devois beaucoup me regler sur ce que dit Galien: „Que de son temps la Medeci-„ne ne pouvoit encore être montée à sa per-„fection, parce qu'elle n'y peut arriver que „par un grand nombre d'observations faites „de Siecle en Siecle. Que ceux qui sont „venus les premiers n'ont pû tout ensem-„ble, & commencer & achever; & que „c'est à la posterité d'accroître par de nou-

* Nihil curæ meæ satis est, cogito quàm sit magnum dare aliquid in manus hominum. *Plin. lib. 7. Epist. 126*

„ velles découvertes le fonds de ſes Peres *.

Dans la page 24. j'ay dit, en parlant de la cochenille, que l'arbre où elle vient, nourrit en même tems dans cette coque de petits vermiſſeaux. Quelques perſonnes trouveront peut-être à redire que j'aye appellé la cochenille une coque, au lieu de l'appeller une graine, & m'accuſeront d'avoir manqué en cela à cette même exactitude que je recherche ; mais j'avertis que ceux qui prennent la cochenille pour une graine ſe trompent, c'eſt une coque formée du ſuc de la plante par la piqueure d'un ver, comme il arrive au Kermes ; ſurquoy il ne ſera pas inutile de remarquer qu'un ver de pareille nature, en piquant les feüilles de cheſne, & s'enfermant dans le ſuc qui en ſort, donne occaſion aux fauſſes noix de galle qu'on y trouve : que ce qu'on appelle pommes de cheſne ſe forme auſſi du ſuc que jettent les petites branches, que des vers ont piquées : que la même choſe produit le Bedeguar Arabum, ou l'éponge de l'Eglantier, & cette excreſcence, qui vient aux chardons parmy les avoines, & qu'on porte ſur ſoy comme un remede contre les hemorrhoides. Que

le

* Et ſi nemo noſtrum ſufficiat ad Artem ſimul conſtituendam, & abſolvendam, ſatis tamen videri debet, ſi quæ multorum annorum ſpatio priores invenerint, poſteri accipientes, atque his addentes aliquid, illam aliquando compleant atque perficiant. *Galen. in commentario. Aph. 1.*

le lierre terrestre est souvent chargé de tubercules semblables, dans lesquels, comme dans tous les précedens, on trouve des vers, ou les trous par lesquels ils sont sortis, quand l'endroit piqué, lequel se cicatrise à la fin, ne fournit plus à ces vers le suc qu'ils tiroient.

A la page 91. je n'ay pû m'empêcher de dire un mot sur l'abus que certaines gens font de la Doctrine des Acides & des Alcalis. Comme quelques-uns pourroient conclurre de-là, quoique sans fondement, que je me declare contre ce systeme; ce qui ne marqueroit pas que j'eusse autant d'envie que je le dis d'écrire sans préoccupation. J'avertis icy que ceux qui liront cet endroit avec attention, verront que je n'en veux qu'à certains demi-Sçavans, qui sans sçavoir ce que c'est que le systeme des Acides & des Alcalis, l'un des plus beaux & des plus certains de la Physique, quand il est bien entendu, l'appliquent à tout sans examen.

J'ay dit à la page 94. une chose qui pourroit donner occasion à quelques Lecteurs préoccupez, de croire que j'ay cherché à dècrier la saignée. Pour ne rien omettre de tout ce que l'exactitude peut demander de moy, je suis bien aise de declarer que mon dessein n'est nullement de condamner ce remede, & que je le regarde au contraire comme un des meilleurs de la Medecine, pourveu qu'il soit mé-

nagé avec la prudence & la sagesse que demande Galien. Car il ne faut pas s'imaginer que cet Auteur ait là dessus donné dans l'excés dont l'accusent si injustement ses ennemis. Et aprés ce qu'il dit sur ce sujet en tant d'endroits de ses Livres ; comme par exemple *a* , 1. Qu'il ne faut saigner ni les enfans , ni les vieillards , quelque grandes maladies qu'ils ayent, *etiamsi validis laborent ægritudinibus.* 2 *b*. Que si un enfant est attaqué d'une fiévre synoque putride avant l'âge de quatorze ans , la saignée ne luy convient pas ; que si c'est aprés , on doit examiner si son corps est maigre, ferme, d'une chair dure , & s'il abonde en sang ; qu'en cas que cela ne soit pas , il ne faut point non plus luy tirer de sang. 3. Que si celuy que l'on veut saigner a passé trente ans, mais qu'il ait le corps mol , flasque, gras & blanc, avec les vaisseaux petits , il est à propos de ne le point saigner , ou de le saigner tres-peu ; & que si c'est en Esté , on doit bien s'en donner de garde. 4. Que *c* ni la putrefaction des humeurs, ni les obstructions, ne se guérissent point par la saignée. 5. Que *d* lorsque le bon sang est en pe-

a Galen. comm. 4. de rat. vict. 19. & 8. meth. cap. 4. de curandis febribus sermonem habens , Ait, *at siquidem vel puer, vel senex sit, sanguinem detrahere non licet.* Idem repetit 1. de art. curat. ad Glauc. c. 14. libr. de cur. rat. per sang. miss. cap. 6. 9. & 13. *b* 11. Meth. cap. 14. *c* Ibid. *d* Galen. 4. de san. tuend. cap. 4.

petite quantité, il faut s'abſtenir de la ſaignée. 6 *a*. Que l'effet de ce remede eſt quelquefois d'oſter la couleur, d'affoiblir les forces, & d'empêcher qu'on ne puiſſe ſe rétablir. 7 *b*. Que dans les Pays fort chauds la ſaignée eſt dangereuſe, & ne convient pas même aux pleurétiques *c*. Que dans les Pays trop froids, il faut s'en abſtenir encore. 8 *d*. Que les Medecins ont preſque toûjours tué leurs malades, lorſque ſans avoir aucun égard aux changemens des temps & des ſaiſons, ils les ont ſaignez. 9 *e*. Que dans une peſtilence, qui courut de ſon tems, laquelle étoit cauſée par le vice des alimens, la plûpart de ceux qui furent ſaignez moururent. Aprés, dis-je, tous ces avertiſſemens, il me ſemble qu'on ne peut gueres accuſer Galien d'avoir donné aveuglément dans la ſaignée.

Il y a dans les Livres de cet Auteur pluſieurs autres endroits, qui le juſtifient entierement de tous les reproches, qu'on luy fait ſur cet article, mais ce n'eſt pas icy le lieu de les rapporter.

J'ay un ſcrupule ſur le mot d'Aphoriſmes, qu'on verra au titre du dernier Chapitre de ce Traité. J'apprehende qu'on ne me trouve trop hardi d'avoir employé pour

a 12. meth. c. 1. *b* 3 Epidem. & 15. meth. cap. 8. ubi id ſpeciatim de Româ refert. *c* 1. De arte cur. ad Glauc. cap. 14. *d* Ibid. *e* Lib. de cibis boni & mali ſucci.

mon compte un terme qui semble appartenir uniquement à l'un des plus excellens Livres que nous ayions. J'avertis donc que si je m'en suis servy, ce n'est point pour me mettre à côté d'Hippocrate, mais parce que ce terme m'a paru mieux convenir qu'un autre à des maximes qui regardent la Medecine. Parmy ces maximes il y en a quelques-unes que je voulois retrancher comme assez connuës : je les ay laissées néanmoins à cause que j'ay crû qu'en les mêlant avec les autres, c'étoit donner lieu aux Lecteurs d'y faire plus d'attention. En effet, il arrive souvent que ce qu'on sçait, demeure inutile faute d'y reflêchir ; en sorte qu'il n'est pas moins à propos quelquefois d'être averty de ce que l'on connoît déja, que d'être instruit de ce qu'on ignore.

Ce Traité comprend douze Chapitres, qu'il est bon de lire de suite, parce qu'ils ont tous liaison les uns avec les autres. Dans le premier, j'expose ce que c'est que ver, & ce qu'on entend par ce mot. Dans le second, comment ces animaux s'engendrent en nous. J'en examine les especes dans le troisiéme, & les effets dans le quatriéme. Au cinquiéme, on trouve tous les signes de cette maladie ; & au sixiéme, les moyens de s'en garantir. Le septiéme, contient les circonstances qui sont à considerer

rer dans la ſortie de ces inſectes, & les pronoſtics qu'on en peut tirer. Le huitiéme, eſt ſur le danger de certains remedes ordinaires contre les vers, & qu'il faut éviter avec ſoin. Dans le neuviéme, on voit ce qu'il eſt à propos de pratiquer, pour les faire ſortir, de quelque nature qu'ils ſoient. Le dixiéme, renferme les précautions qu'on doit obſerver quand on fait des remedes contre les vers. Je traite dans le onziéme de certains vers, nommez *Spermatiques*, deſquels il eſt vrai-ſemblable que ſont formez tous les animaux. Le douziéme, conſiſte en quelques Aphoriſmes, qui ſont comme une récapitulation de l'Ouvrage, & qui y ſervent en même tems de Supplement & d'Eclairciſſement.

Voilà tout ce que c'eſt que ce Livre. Le Volume en paroîtra peut-être un peu gros, mais l'Ouvrage n'en eſt pas plus long pour cela; car je ne m'y éloigne point de la matiere que je traite. Or je crois que quand on ſe renferme dans ſon ſujet, on n'eſt jamais long. C'eſt la remarque de Pline le jeune à la fin d'une Lettre *, où il employe pluſieurs pages à décrire ſa maiſon de Campagne.

* Sciat *ſcriptor*, ſi materiæ immoretur non eſſe longum, longiſſimum ſi aliquid accerſit, atque attrahit.... ſimiliter nos quum totam villam oculis tuis ſubjicere conamur, ſi nihil inductum & quaſi devium loquimur, non Epiſtola quæ deſcribit, ſed villa quæ deſcribitur magna eſt. *Plin. Jun. lib*, 5, *Ep.* 101. *in fine*,

„pagne. Pourveu, dit-il à ſon amy, que „la deſcription, que je viens de vous faire, „ne contienne rien qui ſoit hors de mon ſu-„jet, ce n'eſt pas ma Lettre que vous devez „trouver grande, c'eſt ma maiſon. J'en dis autant de ce Livre: Pourveu que je n'y aye rien amené d'étranger, & que tout ce qui y eſt, convienne à ce que je me ſuis propoſé d'écrire; ce n'eſt point mon Traité qu'on doit accuſer de longueur, c'eſt la matiere que je traite.

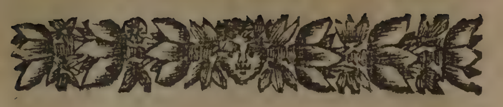




TABLE
DES CHAPITRES.

tume

Fin de la Table des Chapitres.



DE LA GENERATION DES VERS DANS LE CORPS DE L'HOMME.

CHAPITRE PREMIER.

Ce que c'eſt que Ver.

COMME le Ver eſt dans le genre des Inſectes, il eſt à propos, pour faire entendre ce que c'eſt que Ver, d'expliquer auparavant ce que c'eſt qu'Inſecte. L'Inſecte eſt un animal complet entrecoupé de pluſieurs inciſions faites en forme de cercles & d'anneaux par le moyen deſquelles il reſpire, & d'où il a tiré le nom d'Inſecte. Tels ſont le ſcorpion, la fourmi, la mouche, la chenille & une infinité d'autres. De ces Inſectes les uns ont les inciſions ſous le ventre, les autres ſur le dos, les autres à l'un & à l'autre tout enſemble: aux uns il s'en trouve plus, aux autres moins, &

tout cela ſelon la diverſité des eſpeces. On en remarque douze à la fourmi, ſept au ſcorpion, autant au ver à ſoye, ſeize & quelquefois davantage à la chenille, &c.

Je dis que l'Inſecte reſpire, ce qui eſt contre le ſentiment de pluſieurs anciens Philoſophes qui ont crû que la pluſpart des Inſectes ne reſpiroient pas, parce-qu'ils s'imaginoient que ces animaux n'avoient pas de poûmons; au lieu que les obſervations des modernes ſur ce ſujet, celles entre-autres du celebre M. Malpighi nous font voir que les Inſectes bien loin de manquer de poûmons, en ont un plus grand nombre que les autres animaux. D'ailleurs comme le remarque Pline, quand ils n'en auroient point, ce ne ſeroit pas une conſequence qu'ils ne reſpiraſſent pas, puiſqu'il ne paroît pas plus poſſible de vivre ſans reſpiration, que de reſpirer ſans poûmons. a *Nec video cur magis poſſint non trahere animam & vivere, quàm ſpirare ſine viſceribus.* Ces mêmes Philoſophes ont écrit que la pluſpart des Inſectes n'avoient point de ſang, parce qu'on ne trouve dans le corps de pluſieurs aucune liqueur rouge, mais ils ſe ſont encore fort trompez là deſſus, l'humeur que nous appellons ſang n'étant point telle par ſa couleur, mais par ſon uſage; ce qui fait dire à Pline que quelle que ſoit l'humeur vitale qui anime l'Inſecte, cette humeur eſt le ſang de l'Inſecte, b *ſic & inſectis quiſquis eſt vitalis humor, hic erit & ſanguis.* Or comme il n'y a point d'Inſecte qui n'ait en ſoy une humeur principale qui l'anime, il n'y a point auſſi d'Inſecte qui n'ait du ſang. Une autre cauſe de l'erreur des anciens ſur ce ſujet, eſt la penſée où ils étoient qu'il n'y avoit point de cœur en pluſieurs inſectes,

mais

a *Plin. Hiſt. Nat. lib.* II. *cap.* 3. b *Plin. ibid.*

mais on ſçait aujourd'huy par les decouvertes qui ont été faites avec le ſecours des Microſcopes, que ſi quelques Inſectes ont pluſieurs poûmons, ils ont auſſi pluſieurs cœurs, & qu'il y en a, comme par exemple les vers à ſoye, dans leſquels il s'en trouve un ſi grand nombre, que ce n'eſt preſque qu'une chaine de cœurs, depuis la teſte juſqu'à l'extremité du corps. C'eſt, ſelon quelques-uns, ce nombre de cœurs & de poûmons qui fait que les Inſectes ſeparez en pluſieurs parties donnent pendant ſi long-tems des marques de vie, mais ce n'en eſt pas la ſeule cauſe, comme on le voit dans la grenouille qui vit ſi long-temps aprés qu'on lui a ôté le cœur.

Ces obſervations nous convainquent que les Inſectes ne ſont point des ébauches de la nature, ni des animaux incomplets, comme ſe le ſont imaginez quelques Philoſophes, puiſque bien loin de manquer de parties, il s'en trouve qui en ont plus que les autres animaux, ainſi qu'on le peut voir encore dans l'araignée vulgaire qui a huit yeux, dans la mouche qui a une trompe comme un Elephant, ſix jambes diſtinguées chacune en quatre membres dont les extrémitez ſe diviſent encore en pluſieurs parties, & ſont armées de deux pinces entre leſquelles on apperçoit de petites pointes par le moyen de quoy cet animal s'attache aux moindres inégalitez des corps les plus polis; dans la puce où l'on découvre encore ſix jambes, ayant chacune trois jointures diverſement articulées, & un petit reſſort tres-délié qui la fait ſauter en l'air deux cens fois la hauteur de ſon corps, ainſi que le remarque M. Hooch en ſa Micrographie. Dans la chenille qui a ſeize pieds, ſix devant, huit au milieu, & deux derriere, ſans parler de pluſieurs autres parties

qu'on découvre ſur le corps de cet animal, tels que ſont deux eſpeces de bouquets de plume noire ſituez autour de la teſte, deux petits avirons rangez de chaque côté, dont les filets reſſemblent à ceux des plumes, & une peau parſemée de petits poils bruns ſéparez les uns des autres, entre leſquels on voit pluſieurs petites plumes: Toutes parties ſans doute dont chacune a ſon uſage quoique nous ne le connoiſſions pas. On peut dire cependant que le grand nombre de parties, qui compoſent un animal, n'eſt pas ce qui en fait la perfection ; car pourveu que cet animal ait celles qui luy ſont neceſſaires, pour être complet dans ſon eſpece, & qu'il les aït placées ſelon la ſituation qui leur eſt propre, il eſt parfait. Le ſerpent, qui n'a point de pieds, eſt parfait, & le limaçon, qui jette ſes excremens par le cou, qui reſpire par là, & qui a dans ce même endroit les parties deſtinées à la generation, eſt un animal parfait.

Je ne cite point icy l'exemple de la Taupe, que quelques-uns croyent qui eſt ſans yeux, car elle a un cryſtalin, & tout ce qu'il faut pour voir.

Nous pouvons obſerver en paſſant qu'il n'eſt pas étonnant que quelques Philoſophes ayent regardé les Inſectes comme des animaux imparfaits, puiſqu'il s'en eſt trouvé qui ſe ſont égarez juſqu'au point d'avancer que le corps de la femme étoit un ouvrage imparfait, une ébauche formée contre l'intention de la nature ; comme ſi un corps parfaitement proportionné, où l'on ne remarque aucune irregularité, qui ne manque d'aucune partie neceſſaire, qui n'en renferme aucune ſuperfluë, & qui l'emporte même en cela ſur celuy de l'homme, où l'on en trouve en quelque façon d'inutiles comme ſont les mam-

mel-

melles, pouvoit être un corps imparfait ; & comme si d'ailleurs un sexe si necessaire pour la generation de l'homme, & dont la nature se sert, pour se conserver elle-même, pouvoit être contre l'intention de la nature ; Il faut avoüer icy avec * Ciceron que c'est une chose étonnante qu'il n'y ait point d'absurdité si étrange, qui n'ait été soutenuë par quelque Philosophe. En voilà bien assez pour donner une idée generale de ce que c'est que l'Insecte, voyons à present ce que c'est que le Ver.

Les Insectes se divisent en grands & en petits ; les premiers sont compris sous le nom general de grands Insectes, comme la couleuvre, l'aspic, la vipere, le scorpion, la grenoüille, &c. les autres le sont sous le nom particulier de Vers, comme la mouche, la chenille, le papillon, la fourmi, la puce, le limaçon, les lumbrics de terre, les animaux étrangers qui s'engendrent dans le corps de l'homme, dans celuy des autres animaux, dans les fruits, dans les plantes, dans le bois, dans les étoffes, dans les liqueurs, & dans tous les differens mixtes.

Des vers qui s'engendrent dans les animaux, il y en a qui deviennent fort gros & fort longs, & qui ressemblent à de grands insectes, mais ce qui les distingue, est qu'ils sont toûjours plus menus que les grands Insectes ausquels ils ressemblent ; comme ce Ver par exemple dont nous donnons icy la figure, lequel est plus long qu'un serpent ordinaire, mais qui est beaucoup plus mince & plus delié. Les petits Insectes meurent presque tous sur la fin de l'automne, mais

 ils

* Nescio quomodo nihil tam absurdè dici potest quod non dicatur ab aliquo Philosophorum. *Cicer. lib. 1. de Divin.*

ils laiſſent une infinité d'œufs qui ſe conſervent pendant l'hyver, & qui, aux approches du printemps, s'ouvrent en foule, & font éclorre les petits animaux qu'ils renferment. La naiſſance du petit Inſecte à ces premieres chaleurs du printemps eſt ce qui l'a fait nommer en Latin *Vermis*, comme qui diroit *vere micans*. & en François *Ver* du mot Latin qui ſignifie *Printems*.

De ces Vers les uns ſont reptiles, c'eſt-à-dire, ſe traînent ſur le ventre comme les Vers de terre & la plûpart de ceux qui s'engendrent dans les inteſtins, ou qui ſe trouvent dans les fruits. Les autres non reptiles, comme la mouche, le haneton, la fourmi, l'eſcarbot, la cigale, le cloporte, &c. Les reptiles Vers ſe meuvent autrement que ne font les autres reptiles ; ces derniers, comme les ſerpens, par exemple, ſe meuvent par des fibres ſpirales dont les anterieures s'écartent & font étendre le corps de l'Inſecte, tandis que les poſterieures s'approchent les unes des autres, & par cette contraction racourciſſent le corps qu'elles ramaſſent en un plus petit volume, aprés quoy ce qui a été accourci s'étend à ſon tour par l'écart de ces mêmes fibres qui viennent de ſe contracter, & donne par ce moyen au corps de l'Inſecte ce mouvement progreſſif qui le porte d'un lieu à un autre.

Les reptiles Vers ſe meuvent par des fibres ſpirales, comme les autres reptiles, mais avec cette difference que les fibres tant anterieures que poſterieures ſe racourciſſent, & font faire par cette contraction generale une petite voute au corps du Ver, aprés quoy elles s'écartent, & les parties qui compoſent cette voute étant tirées s'étendent du côté où elles ſont tirées & font ainſi mouvoir le Ver par un mouvement d'ondulation. Peu

Peu de perſonnes, ſoit ſaines ou malades, ſont exemptes de Vers, ainſi que le remarque Platerus, & que l'experience le fait voir ſouvent, lors qu'on ouvre des corps morts; le point eſt de ſçavoir comment ces Vers ſe peuvent engendrer dans le corps de l'homme, c'eſt ce que nous allons examiner.

CHAPITRE II.

Comment s'engendrent les Vers dans le corps de l'homme.

LEs Vers s'engendrent dans le corps de l'homme, & dans celuy des autres animaux, par le moyen d'une ſemence qui y eſt entrée, & dans laquelle ils ſont renfermez. Car tous les animaux, comme nous le dirons plus bas, s'engendrent d'une ſemence qui les contient, & le Ciron même tout petit qu'il eſt, ſort tout parfait de ſon œuf, aprés quoy il croît inſenſiblement : il s'agit d'expliquer comment cette ſemence peut être portée dans le corps de l'homme; mais ſi l'on conſidere les œufs des chenilles, des mouches, & des autres petits Inſectes, avec le nombre preſque infini de ces petits animaux que les Microſcopes nous découvrent dans les liqueurs, & generalement dans tous les corps, on reconnoîtra aiſément qu'il n'y a rien dans la nature où les ſemences des Inſectes ne ſe puiſſent inſinuer, & qu'il en peut entrer une grande quantité dans le corps de l'homme, auſſi bien que dans celuy des autres animaux par le moyen de l'air & des alimens. Or comme la chaleur ſuffit pour faire éclorre les Vers con-

tenus dans ces œufs, quand ces mêmes œufs rencontrent une matiere convenable, il eſt facile de comprendre qu'il en peut éclorre dans le corps de l'homme de diverſes eſpeces ſelon les diverſes matieres qui s'y trouvent, ces œufs étant comme les graines des végétaux dont les unes germent dans de certaines terres, & les autres dans d'autres. Enſorte qu'un homme dont le corps abondera en une certaine humeur, fera éclorre des Vers d'une certaine ſorte, celuy dont le corps abondera en une autre humeur en fera éclorre d'une autre ſorte; & celuy enfin en qui il n'y aura aucune humeur propre pour les œufs des vers, n'en fera éclorre aucun & ſera exempt de Vers, ſemblable à une terre qui n'étant pas propre pour certains grains, en pourra être toute ſemée ſans qu'il en pouſſe aucun.

Quelques Philoſophes pretendent que les Vers, & pluſieurs autres Inſectes s'engendrent de la ſeule corruption par une combinaiſon fortuite de matiere ſans aucune ſemence. Mais ſi ces Philoſophes pouvoient m'expliquer deux choſes, l'une comment le deſordre du hazard peut arranger avec tant d'ordre les parties organiques d'un animal, & l'autre d'où vient qu'on ne voit s'engendrer aucune eſpece nouvelle d'Inſectes, comme cela devroit arriver dans leur ſyſteme, je trouverois leur opinion ſupportable.

La terre, dira-t'on, produit bien des rats par la ſeule corruption de la matiere, puiſque Diodore de Sicile rapporte que dans la Thebaïde on en a trouvé quelquefois d'imparfaits, où on ne voyoit qu'une moitié d'animal & une autre moitié de terre, & que néanmoins ce demi animal ſe remuoit; je repons à cela que ſi l'Hiſtorien qui rapporte ce fait avoit eu quelque teinture d'anato-

natomie, & qu'il euſt veu une ſeule diſſection du corps de l'animal, il euſt compris aiſément que cette generation étoit impoſſible & qu'avant que l'animal puiſſe mouvoir ou ſa tête ou ſes pieds, il faut neceſſairement que ſon corps ſoit, ſinon parfait, du moins achevé. Car on ſçait bien qu'il y a des corps imparfaits qui viennent au monde manquant de quelque partie, & qui ne laiſſent pas de vivre & de ſe mouvoir : on voit des hommes ſans bras, d'autres ſans pieds, d'autres ſans doigts à la main, on voit des chiens n'avoir que deux pates ; mais comme ces corps ſont ainſi de naiſſance, je dis qu'ils ſont achevez & non parfaits.

Ce qu'on allegue vulgairement des grenoüilles, qu'elles ſe produiſent ſouvent de la pluye, & des macreuſes qu'elles s'engendrent du bois pourri des vieux vaiſſeaux, ſeroit favorable à ces Philoſophes s'il étoit vray. Il tombe quelquefois de petites grenoüilles avec la pluye, lorſqu'il fait de l'orage, mais il ne s'enſuit pas qu'elles ſoient engendrées de la pluye, la tempeſte enleve ces grenoüilles nouvellement écloſes, & la pluye mêlée avec la pouſſiere, leur ſervant de nourriture, les groſſit, les enfle, & les augmente auſſi promptement que des champignons ; en ſorte que les voyageurs ſont quelquefois tout ſurpris d'en trouver ſur leurs chapeaux, leſquelles croiſſent comme à veuë d'œil; il arrive même quelquefois qu'ils ne découvrent d'abord qu'une grenoüille imparfaite, à laquelle un moment aprés paroiſſent des jambes, ce qui fait croire à quelques-uns que la grenoüille s'engendre veritablement de la pluye. Mais il faut ſçavoir que ces jambes ſont déja renfermées dans la grenoüille, & que quand elles paroiſſent, ce

n'eſt qu'un developpement qui ſe fait de ce qui étoit caché, les jambes des grenoüilles croiſſant & pouſſant au dehors de même que les boutons de fleurs, hors de leurs tiges, ainſi que l'a remarqué Swammerdam, ce qui eſt conforme à ce que dit Jacobœus dans ſes obſervations ſur les grenoüilles, que cet animal ne paroit d'abord qu'une teſte & qu'une queuë.

Quant aux macreuſes, on a cru qu'elles s'engendroient de l'écume de la Mer, ou des planches pouries des Vaiſſeaux auſquels on les a trouvé attachées par le bec, d'où elles ſe détachoient enſuite lorſqu'elles étoient bien formées, mais elles viennent d'un œuf couvé comme les autres oyſeaux, ainſi que l'a fait voir M. Childeré dans ſon livre des merveilles d'Angleterre.

Cela ſuppoſé, je dis que les ſemences de tous les animaux ont été créées par le premier Eſtre & miſes dans les premiers individus des Eſpeces; en ſorte qu'au moment que ce premier Eſtre commanda à la terre de produire toutes ſortes de reptiles & d'animaux, chaque animal reçût de quoy ſe multiplier, comme les plantes dont l'Ecriture dit en termes exprès : * que Dieu ordonna à la terre de produire de l'herbe & des arbres qui renfermaſſent chacun leur ſemence en eux-mêmes pour ſe reproduire. Il faut remarquer que cette ſemence des animaux contient en racourci l'animal qui en doit ſortir, & les Microſcopes nous l'y decouvrent quelquefois tout formé. On peut voir là-deſſus les obſervations curieuſes du celebre M. Hartſoeker Mathematicien d'Amſterdam, dans le Journal des Sçavans, de l'année 1678. & les lettres d'Antoine de Leuwenhoek. Chaque ſemence des plantes contient de

* *Geneſ. cap.* 1.

de même en abregé la plante qui en doit venir, & à l'indéfini toutes celles qui en peuvent naître.

Nous remarquerons icy que les semences dont nous parlons peuvent être considerées selon leurs entitez & selon leurs diversitez. Selon leurs entitez, le nombre en est infini, ce qui fait qu'il se produit tous les jours en chaque espece tant d'individus nouveaux. Selon leurs diversitez, elles sont bornées à un certain nombre, ce qui est cause qu'il ne s'engendre aucune especē nouvelle d'animaux, ni de plantes, ni d'aucune autre chose.

Lucrece a reconnu luy-même la necessité d'admettre les semences, pour expliquer cette constance de la nature dans ses productions: Ne [a] croyez pas, dit-il, que toutes choses se puissent combiner en toute maniere; si cela étoit, il se feroit tous les jours des generations bizarres qui ne se font point; on verroit communément paroître des monstres moitié hommes & moitié brutes: on verroit des branches d'arbre naître au corps des animaux, des membres de poissons s'unir avec des membres d'animaux terrestres, & des chymeres ravager les campagnes par les feux qu'elles vomiroient. Que s'il n'arrive rien de tel, poursuit ce Philosophe, il faut necessairement avoüer que c'est que toutes choses naissent de certaines semences qui les fixent, & qu'il y a en tout cela une cause determinante qui ne peut varier. Cette cause n'est autre chose, selon le même Lucrece, [a] que les semences mêmes qu'on doit regarder comme autant de formes

[a] Non tamen omnimodis connecti posse putandum est, Omnia, &c. *Lucret. de rerum natur. lib.* 2. *Carmin.* 699.
[a] Primordia rerum &c. *Lucret. ibid. Carmin.* 522.

inalterables limitées dans le nombre de leurs differences, & sans limites dans celuy de leurs individus, lesquelles demeurent [a] cachées dans tous les êtres, & sont, dit-il, comme autant de sceaux & de caracteres invariables d'où viennent toutes les figures differentes qui constituent les especes.

Chaque animal a donc en soy une matiere propre à produire son semblable, soit par l'accouplement, soit sans accouplement, cette matiere multiplie plus ou moins, selon la nature du lieu où l'animal se rencontre, les Insectes par exemple se trouvant dans un lieu propre à leur nourriture y déposent quantité d'œufs, ces œufs produisent d'autres insectes, ces insectes d'autres œufs, & toûjours ainsi jusqu'à l'infini. Or comme ces œufs sont fort petits & fort legers, il est facile de juger qu'ils peuvent être épars dans l'air, dans l'eau & sur la terre, par le moyen des vents & des pluyes, & que se conservant de la même maniere dont se conservent les graines des plantes, ils se reveillent aussi-tôt qu'ils trouvent une chaleur & une matiere convenables. Il s'ensuit que ces œufs peuvent s'introduire souvent dans les mixtes, qu'ils peuvent entrer dans les fruits, non seulement par dehors, mais avec le suc que la plante tire de la terre, & c'est par ce moyen qu'on peut expliquer d'où vient qu'on voit des Vers dans certains fruits, sans qu'il paroisse dans ces fruits aucune trace, ni dehors, ni dedans, par où ces Vers ayent passé. Il s'ensuit de la même raison que ces œufs peuvent venir dans nôtre corps avec les alimens que nous prenons, &

[a] Invenies igitur multarum semina rerum.
Corpore cœlare & varias cohibere figuras. *Lucret. ibid. Carmin.* 675.

& avec l'air que nous respirons. Ces semences étant ainsi mêlées par tout, ou produisent, ou se conservent, ou se détruisent selon que le lieu où elles sont, leur est ou propre, ou indifferent, ou contraire.

Quand l'insecte sort de l'œuf, il est d'abord imperceptible & se nourrit de la matiere du mixte dans lequel il vient d'éclorre; mais il ne s'en nourrit qu'autant que l'action vitale du mixte est foible & languissante: en sorte que lorsqu'il y a plus de substance alimenteuse que le mixte vegetal n'en peut transmuer, il faut necessairement que le superflu cede au moindre agent étranger. L'insecte est cet agent, il consume ce superflu où il ne trouve nulle resistance, & pour le remarquer en passant, empêche par là que le mixte ne se détruise aussi promptement qu'il feroit si le superflu n'en étoit enlevé : car si la matiere surabondante croupissoit en attendant que la chaleur vitale vinst à l'assujettir & à la transmuer, il est hors de doute qu'il se feroit une fermentation étrangere & maligne qui par le levain de cette matiere inutile infecteroit toute la masse.

Ce que nous venons de remarquer sur la generation des Insectes dans les vegetaux, nous doit faire comprendre comment les Vers s'engendrent & prennent nourriture dans le corps de l'homme. Car il suffit d'observer que lorsque la chaleur vitale du corps vient à être trop foible pour chasser ce qu'il y a de superflu ou d'impur dans les humeurs, s'il se trouve alors dans ce superflu, ou dans cet impur quelque semence vermineuse propre à être reveillée & fomentée par la matiere superflue & impure, le Ver contenu dans cette semence ne manque pas d'éclor-

re & de croître insensiblement par le moyen de la nourriture qu'il trouve, & puis de déposer dans la même matiere impure des œufs de son espece qui deviennent feconds comme les premiers. Cette matiere peut être si impure par sa superfluité que cet impur venant à être poussé à la circonférence par le moyen des sueurs & ne trouvant pas une issue assez libre, il se reveille entre chair & cuir des semences vermineuses qui produisent des Vers sous la peau, lesquels s'engagent quelquefois dans les chairs & sortent de differens endroits du corps comme d'un cadavre ainsi qu'il arriva à * Antiochus. Quelquefois cette matiere corrompuë, ne pouvant s'échapper, en fait éclorre dans le sang, en sorte qu'on en voit sortir par les saignées, comme nous le remarquerons ailleurs.

Les petites semences des Insectes ne s'insinuent pas seulement par le moyen de l'air & des alimens, elles entrent encore tres-souvent dans les chairs par dehors, & s'y arrêtent d'autant plus facilement qu'elles sont fort subtiles, & qu'en comparaison de leur subtilité la plus fine peau du corps est tres-grossiere. Ajoutons à cela que cette peau est remplie de cavitez, dont les unes sont pleines de sueur, les autres de petites écailles, & toutes plantées d'un petit poil: ce qui fait que ces semences s'y engagent aisément, & qu'elles y produisent de petits animaux, qui rongeant les cellules étroites dans lesquelles ils sont éclos, ouvrent les vaisseaux imperceptibles épais sur la peau, & par cette érosion font extravazer la liqueur contenuë dans ces mêmes vaisseaux, laquelle se change en pus, & forme plusieurs petites galles sous lesquelles ils se tiennent couverts. C'est ainsi que les cirons & plusieurs au-

* *Machab. lib. 2. cap. 9. vers. 9.*

tres

tres ſortes d'animaux s'engagent dans la chair, l'experience le fait voir en ceux qui manient long-temps des hanetons ou des vers à ſoye, car ils ne manquent pas d'avoir bien-toſt de la galle, parce que ces inſectes auſſi-bien que tous les autres ſont chargez de la ſemence de pluſieurs autres inſectes moindres qu'eux, laquelle ils dépoſent dans la main qui les touche. Et comment ne ſeroient-ils pas chargez de ces ſemences puiſqu'ils ſont tous couverts d'animaux imperceptibles qui les rongent ? ainſi qu'on le remarque dans l'eſcarbot licorne ſur lequel le microſcope nous decouvre une infinité de petits poux. Nous voyons la même choſe en pluſieurs autres inſectes, leſquels ſont tout occupez à ſe débarraſſer d'une vermine importune qui les devore : comme la mouche, par exemple, qui netoye continuellement ſes ailes & ſes pieds & qui s'épluche inceſſamment; car ſi on la regarde avec le microſcope on y découvre ſouvent divers animaux qui la ſuccent, & ces animaux ſont ſans doute encore ſuccez par d'autres, & ces autres par d'autres, ſelon qu'il y a de matiere corrompuë en chacun d'eux pour nourrir quelque autre eſpece d'animal dont la ſemence s'y puiſſe arrêter.

Qu'on n'objecte pas que comme on voit des Vers de differentes eſpeces dans les ſujets differens dont ils ſe nourriſſent, il y a lieu de croire que ces Vers tirent leur premiere origine de la matiere même dans laquelle on les voit, car c'eſt une difficulté que nous avons déja prévenuë, en diſant qu'il en eſt des ſemences des Vers comme des graines des plantes, dont les unes ne peuvent pouſſer qu'en certaines terres, & les autres dans d'autres. Ainſi les Vers qui mangent les pois ſont differens de ceux qui mangent

les

les cerises, & la vermine des brebis differente de celle des oyseaux, parce qu'il y a dans chacun de ces sujets une matiere propre à faire éclorre une telle espece de Vers, & non une autre. Qu'on ne dise point que la quantité extraordinaire des Vers qui se trouvent dans certaines choses pourries, fait voir évidemment qu'il n'y a point d'autre semence de ces Vers que la matiere même où ils sont nez laquelle se transforme en ces animaux; car il arrive icy à l'égard de ces insectes, ce qui arrive à l'égard des troupeaux: où sont les bons paturages là se trouvent des bœufs & des brebis en abondance. Mais comment concevoir, dira-t'on, qu'il puisse se former par autant de semences un nombre aussi extraordinaire d'Insectes qu'il en sort de la chair corrompuë de certains animaux, comme, par exemple, une quantité aussi prodigieuse d'escarbots & de grosses mouches qu'il s'en produit à la campagne dans la fiente des vaches, dans celle des brebis, des mulets & des anes; je reponds à cela que les herbes étant toutes couvertes de petits insectes & d'œufs d'insectes, les bœufs & les vaches en broutant se remplissent de ces semences. Cela supposé, je dis que ces semences étant differentes dans leurs especes & par consequent dans leurs figures & dans leurs masses, celles qui ont plus de legereté & dont la figure est proportionnée aux conduits par lesquels doit entrer le suc nourricier de ces animaux, sont portées dans les chairs, où elles se conservent quelque tems, toutes prêtes à produire ce qu'elles contiennent, si-tost que l'animal mort sera corrompu: & celles qui ont trop de masse, ou dont la figure n'a pas de proportion avec ces conduits, sont rejettées avec les excremens, &

pouſ-

poussent ensuite leurs Vers de la même maniere que nous voyons dans le fumier les grains d'orge & d'avoine, sortis du ventre du cheval, pousser l'herbe qu'ils contenoient.

Ajoutons à cela que les mouches venant à se poser sur cette chair & sur cette fiente peuvent encore y laisser plusieurs œufs propres à y produire diverses sortes d'animaux ; car c'est quelque chose d'incroyable que la quantité d'œufs que font les mouches. La femelle des abeilles, que l'on appelle le Roy, en jette plus de six mille par an ; Jean de Hoorn fameux Anatomiste a fait plusieurs observations curieuses sur ce sujet.

On remarque que la poudre de vipere se remplit de Vers, quand elle a été gardée quelque tems, en sorte qu'on est obligé, pour la conserver, de la reduire en paste, avec une suffisante quantité de mucilage de gomme adragant, & d'en former des trochisques qu'on fait secher au Soleil, pour les pulveriser selon le besoin. Ce fait n'est pas plus contraire à nôtre sentiment, que les autres que nous avons rapportez, rien n'empêchant de penser que ces Vers se produisent dans la poudre de vipere par des semences qui étoient engagées dans la chair de la vipere lorsque l'animal vivoit ; & cela conformément à l'explication que nous venons de donner sur les insectes qu'on voit naître du cadavre des autres animaux. Monsieur Rédi prétend que si l'on enferme dans un vaisseau bien bouché de la chair fraiche, ou quelqu'une des autres choses où il vient ordinairement des Vers, il n'y en naîtra aucun ; d'où l'on conclud que ces Vers ne s'engendrent que par des semences qu'y laissent les mouches en se posant dessus.

L'Ex-

L'Experience qu'apporte M. Rédi ne réüssit pas toûjours, & il arrive tres-souvent que quelque bouché que soit le vaisseau où l'on a mis un morceau de chair fraiche, les Vers s'y mettent sans qu'on puisse soupçonner qu'il y soit entré aucune mouche, c'est ce qu'on peut éprouver dans une bouteille de verre. D'ailleurs la poudre de vipere que l'on conserve toûjours fermée, se remplit de Vers, si l'on n'a pas soin d'aporter les précautions que nous avons dites; d'où il s'ensuit que pour expliquer la generation des Vers qui naissent de la chair morte des animaux, il est plus naturel de recourir à des semences qu'on y suppose entrées dés le vivant de l'animal, sans nier cependant que les mouches n'y en puissent apporter de nouvelles, si elles se posent dessus.

En voilà assez sur la production des Vers en general, voyons à present en particulier comment selon les principes que nous avons posez, le Ver qui est sorti du corps de nôtre malade a pû s'y produire.

Il suffit pour comprendre la production de ce Ver, de supposer que le malade ait beu ou mangé quelque chose en quoy la semence de cet insecte fust renfermée, soit que le Ver qui aura jetté cette semence ait vêcu dans le corps d'un autre homme, ou ailleurs; soit qu'il ait été aussi long, ou qu'il l'ait été moins, tant pour n'avoir pas encore achevé son accroissement faute de tems, que pour ne l'avoir pû, faute de nourriture; car comme il est des animaux qui ne passent pas une certaine mesure, il en est d'autres qui croissent toûjours selon l'abondance & la qualité de la nourriture qu'ils trouvent, c'est pour cela que l'on voit des mouches presque aussi

aussi grosses que des hannetons, & que les Vers presque imperceptibles qui sont dans les bouteilles de vinaigre, deviennent beaucoup plus longs & plus gros dans les tonneaux des vinaigriers : je dis donc que pour la generation de ce Ver, il a suffi que le malade ait avalé quelque chose, en quoy fût la semence de cet insecte, & si l'on me demande comment cette semence pourroit se trouver dans les alimens, je repondray qu'il n'est pas plus difficile qu'elle s'y trouve que la semence d'une infinité d'autres Vers qui sont dans les fruits, dans le fromage, dans les herbes, &c. Cependant, pour ne point deffendre un sentiment qui a ses difficultez, ne pourroit-on point dire au cas que la semence de ce Ver ne soit pas entrée avec les alimens dans le corps du malade, qu'elle y est peut-être passée avec le sang du pere dés le temps de la conception : car comme on ne voit nulle part soit dans la terre, ou dans l'eau, des Vers si longs, pour croire que les semences en puissent être étrangeres à l'homme, ne se pourroit-il pas bien faire que ces mêmes semences eussent été créées dans celle de l'homme, avec l'homme même, ainsi qu'on le peut penser de la semence des poux qui ne se trouvent qu'à l'homme & dont l'espece se perdroit si celle de l'homme venoit à manquer; *a* en sorte que ce Ver ne se produit peut-être en nous, que parce qu'il a déja sa semence toute créée dans la matiere même qui produit l'homme, semblable à ces plantes *b* qui croissent sur d'autres de differente nature, & qu'on ne voit jamais venir ailleurs, car il y a bien

a Voyez la lettre de Mr. Hartsoeker à la fin du Livre. *b* Le Gui.

bien de l'apparence qu'elles ont leur ſemence renfermée dans celle des arbres mêmes où elles s'engendrent. La ſemence de ce Ver peut donc avoir été dans celle du fœtus. Je dis plus, le Ver même peut s'y être trouvé déja tout éclos, car l'humeur que la nature ſepare dans tous les animaux pour ſervir à la propagation des eſpeces, eſt toute remplie de Vers. Ce qui s'accorde avec le ſentiment d'Hippocrate qui parlant du genre de Ver dont il s'agit, prétend qu'il eſt formé ordinairement dés le ventre de la Mere.

Lors donc que cet inſecte a été introduit dans le corps, ſoit par les alimens ou de la maniere que nous venons de dire, il eſt à ſuppoſer qu'il y a rencontré toute la nourriture neceſſaire à ſon accroiſſement, & que par ce moyen, il eſt devenu de la longueur extraordinaire, dont nous l'avons trouvé. Peut-être même, que s'il ne ſe fût pas rompu, l'auroit-on veu de toute la longueur des inteſtins, qui eſt, ſelon * Hippocrate, la meſure qu'il a coutume d'avoir dans ceux qui ont atteint l'âge de puberté, ou qui ſont prés d'y entrer. Le même Hippocrate *a* ajoûte que quand ce Ver eſt parvenu à cette étenduë, il croit toûjours comme auparavant, ce qui favoriſe le ſentiment de Pline *b* qui dit qu'on en a vû quelquefois de plus de trente piéds, & ce qui eſt confirmé par des exemples recens, encore plus extraordinaires, car M. *c* Hartſoeker m'a mandé d'Amſterdam, que M. Ruiſch Profeſſeur d'Anatomie dans cette Ville-là, lui en a fait voir deux,

* *Lib.* 4. de Morb.
a Hip. de Morb. Rom. b Plin. lib. 11. *cap.* 33.
c Voyez la lettre de M. Hartſoeker à la fin de ce livre.

deux, dont l'un avoit plus de 45. aulnes de France.

Nous pouvons obſerver ici que l'opinion d'Hippocrate, que ce Ver s'engendre ſouvent dés le ventre de la Mere, paroît tres vray-ſemblable, en ce que l'on voit des enfans nouveaux nez, en rendre de cette ſorte, qui ſont extrémement longs, & cela dés la premiere fois que ces enfans vont du ventre, ainſi que l'experience l'a fait voir pluſieurs fois, & que l'a remarqué le même Hippocrate. Or il n'y a pas lieu de croire qu'un animal d'une grandeur ſi extraordinaire pût croître en auſſi peu de tems qu'il le faudroit, pour ſortir ſi long du corps d'un enfant nouveau né, ſans y avoir été produit dés le ventre de la Mere ; c'eſt l'argument d'Hippocrate *a* & cela paroît tres-conforme à la raiſon. On a vû des enfans tres-jeunes en rendre, qui avoient plus de 4. aulnes de long, & Gaſpard Wolpius dans ſes obſervations, cite l'exemple d'une petite fille à la mammelle qui en rendit un de cette longüeur, par le moyen d'un purgatif qu'il lui fit prendre à ce deſſein.

b Sennert dit que ce Ver s'engendre dans l'homme, en toute ſorte d'âge, il raporte pour le prouver, l'exemple d'une fille de 12. ans, d'une femme de 23. & d'un vieillard de 80. qui furent delivrez de Vers ſemblables, mais ce raiſonnement fait voir ſeulement, que ce Ver ſe peut trouver en toute ſorte d'âge, & non pas qu'il s'engendre à tout âge ; ce vieillard, par exemple, pouvant avoir apporté le ſien en naiſſant, ſelon ce qu'écrit Hippocrate *c* que c'eſt un inſecte qui ſouvent vieillit avec nous. Nous

a *Eodem lib.* 4. *de Morb.*
b Sennert. pract. med. *lib.* 6. *part.* 2. *cap.* 5.
c *Eod. lib. de Morb.*

Nous remarquerons avant que de finir ce Chapitre, que quand ce Ver eſt une fois ſorti du corps, il ne s'y en rengendre plus de ſemblable, c'eſt le ſentiment de Spigelius, & de tous les Medecins qui ont examiné avec ſoin la nature de cet inſecte, dont nous allons conſiderer plus exactement l'eſpece dans le Chapitre qui ſuit.

CHAPITRE III.

Des differentes eſpeces de Vers, qui s'engendrent dans le corps de l'homme.

ON voit tant d'eſpeces differentes parmi les Vers, qu'on peut dire qu'il n'y a pas de genre d'animaux où l'on en remarque un ſi grand nombre. Il s'en engendre de pluſieurs ſortes dans les mineraux, dans les vegetaux, & dans les animaux; je ne parle point de ceux que les anciens ont cru, qui naiſſoient & qui ſe nourriſſoient dans le feu, qui voloient à travers la flame, ſans ſe brûler, & qu'ils ont appellez pour ce ſujet *pyrauſtes*, d'un nom Grec * qui ſignifie qui ne craint point le feu, car ce fait eſt une fable, il n'y a point d'autres pyrauſtes que ces petits vermiſſeaux ailez, qu'on voit voler autour des bougies & des chandelles alumées, dont ils traverſent quelquefois la flame, à laquelle ils ſe brulent le plus ſouvent.

Ce ſont ſans doute ces animaux qui ont donné occaſion à Ariſtote *a* & à Pline *b* de dire que dans

* πυραύστης mot qui vient de πῦρ qui ſignifie *feu*, & de αὔω, qui ſignifie *ſoufler*.

a Ariſtot. Hiſtor. animal. *lib.* 5. *cap.* 19. *in fine.*

b Plin. Hiſtor. natur. *lib.* 11. *cap.* 36.

dans l'Isle de Chypre on voit dans les fourneaux des forgerons, des insectes volans, gros comme de grosses mouches, lesquels sont engendrez du feu, & meurent sitôt qu'ils s'en éloignent : parce qu'en effet sitôt que ce petit insecte a brûlé l'extremité de ses aîles il se retire, & va quelquefois tomber un peu loin du lieu où il s'est brûlé. Je ne parle point non plus de ceux que le même Pline dit qui s'engendrent de la nége. On trouve quelquefois des Vers sous la nége, comme on y trouve de petites herbes verdoyantes, mais il ne s'ensuit pas que ces Vers soient engendrez de la nége, je laisse donc à part ces fables, pour ne m'attacher qu'à ce qui est constant par l'experience.

J'ay dit qu'il s'engendroit des Vers dans les mineraux, dans les vegetaux, & dans les animaux. Quant aux mineraux on voit des vers qui rongent le corail, & les pierres mêmes : ces Vers sont de diverses structures, selon les divers corps qu'ils rongent. Les pierres par exemple, sont mangées par des Vers noirs, longs d'environ deux lignes, larges de trois quarts de ligne, enfermez dans une coque grisatre, ayant une tête fort grosse, 10. yeux fort noirs & fort ronds, quatre especes de machoires disposées en croix, qu'ils remuent continuellement, lesquelles s'ouvrent & se ferment comme un compas * à quatre branches, & trois pieds de chaque côté vers la tête. Le mortier est aussi mangé par une infinité de petits Vers, gros comme des mites de fromage qui sont noiratres, & ont quatre pieds assez longs de chaque côté comme les mites.

Il ne faut pas s'étonner qu'il y ait des Vers qui puissent ronger la pierre, puisque le vinaigre

* Journal des Sçavans de 1668.

la ronge, & que les eaux fortes rongent les metaux; car le vinaigre, par exemple, pour nous en tenir-là, comment ronge-t'il la pierre que par le mouvement de plusieurs petites parties, dont il est composé, lesquelles heurtant contre la pierre, & étant d'une figure proportionnée aux pores de ce corps s'introduisent dedans, comme de petites aiguilles, & en separent les parcelles? Or quelle raison y a-t'il pour ne pas vouloir que ce que les petites aiguilles du vinaigre font sur un corps, les dents fines & pointuës d'un Ver ne l'y puissent faire? qu'y a-t'il de plus foible en apparence qu'une petite goutte de liqueur à l'égard d'un corps solide comme la pierre? Or pourquoy ce qu'une goutte de liqueur est capable de faire sur un corps dur, une petite machine animée comme le ver, ne l'y pourra-t'elle pas faire, supposé que cette machine ait des dents d'une delicatesse & d'une figure propre à s'insinuer entre les parties de ce corps?

Pour ce qui est des vegetaux, il n'y a gueres de plante qui n'ait son ver, sa chenille, son papillon, comme l'a observé pendant plusieurs années un fameux fleuriste. On remarque que l'arbre, qui produit la cochenille, nourrit en même tems dans cette coque de petits vermisseaux d'une espece particuliere, lesquels en sortent en forme de moucherons quand elle est séche, & qui luy ont fait donner le nom de vermillon. On trouve des vers à la pimprenelle, à l'absynthe, & à plusieurs autres herbes, lesquels sont tous differens; & parmy ces vers, qui viennent aux plantes, les uns sont particuliers à la tige, les autres aux feüilles, les autres à la fleur, les autres à la racine, les autres à la graine; & sont tous autant d'especes à part. Les sucs des fruits,

comme

comme le vin éventé, le vinaigre, le cidre, sont quelquefois si pleins de petits animaux, qu'on y en découvre des milliers avec le microscope, tous differens en especes, selon la diversité des sucs où ils s'engendrent. Le bois le plus dur est aussi mangé de vers, & il s'en produit dans les planches des navires de plus gros que des vers à soye, lesquels sont tendres & luisans d'humidité, ont la teste noire & dure, & troüent les pieces de bois les plus épaisses.

Quant aux animaux, il n'en est presque point où l'on ne trouve des vers, & tous d'autant d'especes differentes, que les animaux où ils naissent sont differens; il y en a dans presque tous les poissons, & on en découvre dans les huitres de luisans, qui sont d'un rouge blancheâtre, longs de cinq à six lignes, & gros comme de petits fers d'aiguillette. Ils ont cinquante pieds, vingt-cinq de chaque côté, & le dos comme une anguille écorchée. Les coquillages mêmes les plus durs sont percez de vers: il s'en forme d'un espece sur la peau des animaux, d'une autre entre chair & cuir, d'une autre au dedans du corps; & parmi ces derniers, les uns s'engendrent dans une partie, & les autres dans une autre, & font autant d'especes particulieres. Il en naît dans les intestins, dans le foye, dans les reins & ailleurs, & il y en a au foye des moutons, dont on voit une description curieuse dans le Journal des Sçavans de l'année 1668. Pour les reins, c'est une chose tres-ordinaire que d'y en trouver, & M. Mery de l'Academie des Sciences, m'en fit voir un il y a quelques mois de demi aûne de long, & de la grosseur du petit doigt, qui avoit été tiré du rein d'un chien. Kerckring * dit aussi qu'en dissequant un chien de chasse, il trouva

* *Observat. 57. & 79.*

dans un des reins un ver d'une aûne & un quart, il ajoûte plusieurs autres exemples ſemblables. Je ne dis rien icy des vers, qui ſe trouvent quelquefois dans la teſte, dans la poitrine & ailleurs: Nous allons voir par ordre toutes ces ſortes d'inſectes. Nous ne parlerons que de ceux qui viennent dans l'homme, lequel de tous les animaux en eſt le plus attaqué, n'y ayant preſque pas de partie dans ſon corps qui n'y ſoit ſujette: en ſorte que celuy qui commande aux bêtes les plus énormes en groſſeur, qui aſſujettit à ſes uſages le cheval, le chameau, & l'élephant, qui dompte la ferocité du lion & du tigre, ſe trouve ſouvent reduit à perir par les dents, ou par le venin d'un petit animal, dont il ne peut ſe défendre.

Les vers, qui viennent dans le corps humain, naiſſent ou dans les inteſtins, entre leſquels je comprends l'eſtomach, ou hors des inteſtins. Nous parlerons premierement de ceux qui naiſſent hors des inteſtins, puis de ceux qui viennent dans les inteſtins. Et comme les uns & les autres prennent quelquefois en vieilliſſant des figures differentes, nous traiterons dans un troiſiéme Article des differens changemens de ces vers.

ARTICLE PREMIER.

Des vers qui naiſſent hors des inteſtins.

LES vers, qui naiſſent hors des inteſtins, ſont de diverſes eſpeces, ou plûtôt ſe reduiſent ſous differentes claſſes, ſelon les lieux où ils naiſſent. J'en compte de dix ſortes, qui ſont, les Encephales, les Pulmonaires, les Hepatiques, les Cardiaires, les Sanguins, les Veſiculaires, les Spermatiques, les Helcophages, les Cutanez, & les Umbilicaux.

Les Encephales naiſſent dans la tête, où ils font ſentir de ſi violentes douleurs, qu'ils cauſent quelquefois la fureur: ce qui les a fait nommer furieux par quelques-uns. On les appelle Encephales du nom, qui en Grec ſignifie *tête*. Il y en a de quatre ſortes, les Encephales, proprement dits, qui viennent dans le cerveau, les Rinaires, qui viennent dans le nés, les Auriculaires, qui viennent dans les oreilles, & les Dentaires, qui viennent aux dents.

Les Encephales, proprement dits, ſont rares; mais il y a certaines maladies où ils regnent, & l'on a vû des fiévres peſtilentielles ne venir que de là; Celle qui fit tant de ravage à Benevent, & dont preſque tout le monde mouroit, ſans qu'on y pût apporter aucun remede, en eſt un grand témoignage. Les Medecins s'aviſerent enfin d'ouvrir le corps d'un malade, qui étoit mort de cette contagion, & ils luy trouverent dans la tête un petit ver vivant, tout rouge & fort court; ils eſſayerent divers remedes ſur ce ver, pour découvrir ce qui le pourroit tuer, tout fut inutile, excepté le vin de malvoiſie, dans quoy on fit boüillir des raiſforts; on n'en eût pas plûtôt jetté deſſus, que le ver mourut. On donna enſuite de ce remede à tous les autres malades, *a* & ils échaperent preſque tous. Appien Alexandrin rapporte que les Romains dans la guerre contre les Parthes, *b* ſous la conduite de Marc-Antoine, furent obligez, faute de vivres, à manger les herbes des champs, & ſe trouverent enſuite attaquez d'une maladie Epidemique, conſiſtant dans une fureur, qui leur faiſoit foüir la terre à belles mains, & rouler de groſſes pierres, comme ſi c'eût été pour les faire

 ſervir

a Foreſt. lib. 9. de variis capitis dolorib. obſerv. 2. in ſchol. b App. Alex. cap. 5. de bell. Parth.

servir à quelque grand dessein. Il ajoûte que ce mal fut incurable faute de vin, qui étoit, dit-il, le seul remede à cette maladie. Je remarque que cette fureur pouvoit bien venir de quelques vers engendrez dans la tête des Romains, par le mauvais suc des herbes qu'ils avoient mangées: & ce qui me le fait juger est l'exemple d'un Gentilhomme de Dauphiné, qui, comme me l'a rapporté une personne digne de foy, aprés avoir mangé par débauche, chez un de ses amis, d'une salade qu'il fit faire à dessein avec toutes sortes d'herbes bonnes & mauvaises, s'en retourna malade chez soy, & trois jours aprés se mit à courir la Campagne, où on le trouva qui gratoit la terre avec les ongles, & mettoit par tas toutes les pierres qu'il trouvoit. Car étant mort au bout de quelques jours, & ayant été ouvert, il fut trouvé avec un ver dans la tête, lequel étoit comme une petite chenille. On m'a ajoûté que ce ver fut mis dans de l'eau tiede, où aprés deux jours de vie il mourut, par le moyen de trois ou quatre gouttes de vin, qu'on jetta dans l'eau, où il étoit : ce qui paroît fort s'accorder avec l'observation que fait Appien; sçavoir que la maladie des Romains fut incurable faute de vin.

J'ay connu un homme, qui aprés avoir été parfaitement gueri d'un mal venerien, se plaignoit toûjours d'une grande douleur de tête, sans qu'on le pût soulager; cette douleur devint si forte, qu'on jugea à propos de le trépaner; on luy trouva sur la dure mere un petit ver fort court, & tout rouge, ce ver étant ôté le malade sentit du soulagement, & recouvra une santé parfaite, dont il joüit encore.

On lit dans Forestus un fait semblable, si ce n'est que le ver, dont il parle, étoit noir. Schenckius

kius en rapporte un aſſez remarquable. Il écrit qu'en 1571. dans la Marche d'Ancone, regna une maladie Epidemique, qui cauſoit des vertiges furieux, & dont on mouroit le troiſiéme, & au plûtard le quatriéme jour. Tous les Medecins du lieu avoüerent qu'ils ne connoiſſoient point ce mal; & par conſequent qu'ils ne ſçavoient quels remedes y apporter: Un jeune homme de 22. ans, extrémement riche, craignant d'en être attaqué, à cauſe d'une douleur periodique qu'il commençoit à ſentir à la tête, & effrayé de cet aveu des Medecins, crût qu'il n'y avoit pas de meilleur party à prendre pour luy que de quitter promptement le païs, & de s'en aller à Veniſe, où étoient alors des Medecins tres-fameux. Il n'y fût pas plûtôt arrivé, qu'il fit venir tout ce qu'il y avoit de plus Sçavans hommes dans la Medecine, & entr'autres le celebre Nicolas de S. Michel, lequel ſoûtint que c'étoit un ver, qui cauſoit dans le cerveau les douleurs périodiques, dont ce jeune homme ſe plaignoit, leſquelles ſans troubler la raiſon, ni la memoire, faiſoit ſouffrir le malade ſi cruellement, que dans les paroxyſmes il luy ſembloit qu'on luy perçoit la tête avec un fer. On luy fit divers remedes, mais on ne pût le ſauver, & le troiſiéme jour de ſon arrivée il mourut. Georges Carnerus, l'un des Medecins qui l'avoient traité, pria les parens de luy permettre d'ouvrir la tête du mort, ce qu'il fit le lendemain 29. de Novembre, il n'eût pas plûtôt levé la dure mere & la pie mere, qu'il apperçût du côté droit la tête d'un ver, qui à cauſe de l'air froid ſe cacha auſſitôt dans la ſubſtance du cerveau. Carnerus découvrit alors les ventricules du cerveau, & y trouva dedans ce ver, lequel étoit tout rouge, de la longueur du

 doigt

doigt indice, & avoit une tête pointuë toute noire, & un cou velu; il le prit avec des pincettes, & le mit sur du papier, où le ver mourut aussitôt. Schenckius rapporte cet exemple dans son Traité des douleurs de tête. On prétend qu'il se trouve des vers jusques dans la glande pinéale, & qu'il n'y a presque point de partie dans la tête où l'on n'en ait vû. Dans le fond du conduit, qui va au quatriéme ventricule du cerveau, est une éminence, appellée Apophyse, vermiforme, que quelques Auteurs croyent qui se change en ver: Mais c'est une pure fable que cette transmutation: l'Apophyse, dont il s'agit, n'étant nommée vermiforme qu'à cause qu'elle a la figure d'un ver.

Les Rinaires, qui s'engendrent dans la racine du nez, sont ainsi appellez du mot, qui en Grec signifie nez. Borelli les appelle *nasicoles*, *a* ils sortent quelquefois d'eux-mêmes par les narines, comme on l'a vû arriver en plusieurs occasions, quelquefois ils demeurent engagez dans le fond du nez, & font tomber en fureur les malades. Ceux qui ont lû Fernel sçavent l'Histoire de ce Soldat, qui mourut le vingtiéme jour de sa maladie *b* aprés être devenu furieux,& dans le nez duquel on trouva aprés sa mort deux vers velus longs comme le doigt, qui s'y étoient engendrez. Ambroise Paré nous a donné *c* la figure de ces vers; on la trouve aussi dans Aldrovandus. Voyez son Livre *de Insectis*. Elle est aussi à la fin de ce Traité, fig. I.

Kerckring dans ses Observations Anatomiques donne encore la figure d'un ver velu & cornu, qui sortit du nez d'une femme à Amsterdam le 21. de Septembre de l'année 1668. & qu'il conserva

a Borell. observ. Medicoph. cent. 3. *observ.* 45 *b. Fernel pathol. lib.* 5. *cap.* 7. *c Ambr. Par. liv.* 20. *chap.* 3.

ſerva vivant juſqu'au 3. d'Octobre, ſans luy rien donner à manger. Il ajoûte une choſe, qui eſt à remarquer, c'eſt que ce ver en produiſit un autre avant que de mourir. On voit icy ces deux vers repréſentez, figure deuxiéme.

Je pourrois rapporter icy, ſur la foy de quelques Auteurs, force exemples de vers prodigieux trouvez dans le nez; mais comme je ne cherche pas ce qui eſt extraordinaire, mais ce qui eſt vray, je me contenteray de ceux que j'ay citez. Il ne faut pas oublier de remarquer qu'il ſort ſouvent par le nez des vers, qui n'ont point été engendrez dans cette partie, ni dans la tête, mais qui viennent des inteſtins, nous expliquerons ailleurs comment cela arrive.

Les Auriculaires, qui s'engendrent dans les oreilles, ſe nomment ainſi du nom de la partie, où ils naiſſent. Qu'il ſe produiſe des vers dans les oreilles, c'eſt un fait dont l'experience ne permet pas de douter, & dont j'ay vû pluſieurs exemples. Une jeune fille âgée de dix ans, & malade d'écroüelles, avoit une douleur violente à l'oreille droite,cette partie ſuppuroit de temps en temps, & quelquefois devenoit ſourde, j'y employay divers remedes, dont le peu de ſuccés me fit ſoupçonner qu'il y avoit des vers, l'évenement juſtifia mon ſoupçon; car y ayant fait appliquer un onguent, que je fis compoſer à ce deſſein, il en ſortit un fort grand nombre de vers extrémement petits, dont pluſieurs étoient vivans; ces vers étoient jaunes, un peu longs, & ſi menus, que ſans la grande quantité, qui les faiſoit remarquer, à peine les auroit-on diſtinguez. Tharantanus dit avoir vû ſortir de l'oreille d'un jeune homme malade d'une fiévre aiguë, deux ou trois vers, qui reſſembloient à des graines de pin.

Panarolus parle d'un malade, qui aprés avoir été tourmenté d'une * violente douleur dans l'oreille, rendit par cette partie, ensuite d'une injection qui y fut faite avec du lait de femme, plusieurs vers semblables à des mites de fromage, aprés quoy la douleur cessa.

Kerckring † donne encore la figure de cinq vers qu'un homme rendit par l'oreille en 1663. dans un Bourg, nommé Quadiich, lesquels sont faits comme des cloportes, si ce n'est qu'ils n'ont que dix pieds. Voyez icy fig. 3.

Les Dentaires, qui s'engendrent aux dents, se forment d'ordinaire sous une croute amassée sur les dents par la malpropreté; ce ver est extrêmement petit, & a une tête ronde, marquée d'un point noir, le reste du corps long & menu à peu prés comme ceux du vinaigre; c'est ce que j'ay observé par le Microscope dans de petites écailles, qu'un arracheur de dents enleva de dessus les dents d'une Dame en les luy nettoyant. Il n'y avoit presque point de ces écailles qui fût sans quelques vers. Ces vers rongent les dents peu à peu, y causent de la puanteur, mais ne font pas sentir de grandes douleurs; car c'est une erreur de s'imaginer que les violens maux de dents soient causez par des vers.

Les Pulmonaires se forment dans les poûmons; ces vers sont rares, mais cependant il s'en trouve, & Fernel *a* dit en avoir vû des exemples. Ce qu'il y a de certain est, que des malades en ont jetté quelquefois en toussant, qui étoient tellement enveloppez dans les crachats, qu'on ne pouvoit douter qu'ils vinssent d'ailleurs que de la poi-

* *Iatrolog. pentecost. 4. observ. 27.*
† *Observ. anatom. 19.*
a *Fernel pathol. de morb. intest.*

poitrine, comme le remarque *a* Braſſavolus. De ces vers les uns reſſemblent à des moucherons, ſelon le rapport d'Avenzoard *b* & d'Alſaharavius, *c* d'autres ſont faits comme des pignons, ſelon l'obſervation de *d* Thomas de Veigue, & d'autres comme de petites punaiſes, ſelon la remarque de Joachim Camerarius dans Schenckius.

Les Hepatiques ſe trouvent dans le foye, & ſont ainſi appellez du mot Latin, qui ſignifie foye. Tous les Medecins ne conviennent pas que ces ſortes de vers ſe forment dans ce viſcere, & pluſieurs Auteurs eſtiment qu'ils y viennent d'ailleurs, parce que la bile du foye doit empêcher les vers de s'engendrer dans cette partie; cependant comme le foye eſt ſujet à des hydropiſies, dans leſquelles il eſt ſouvent plus plein d'eau que de fiel, il n'eſt pas ce ſemble impoſſible qu'il ne s'y engendre alors des vers, & ce n'eſt gueres auſſi que dans ces occaſions qu'il eſt arrivé d'y en trouver, ainſi que le remarque Hartman, comme nous le verrons ailleurs. Gaſpar Bauhin * rapporte à ce ſujet une conſultation, qui vient fort à propos. En 1578. au mois d'Octobre, dans l'Hôpital de Padouë, en preſence de pluſieurs Medecins, & entr'autres du celebre Emilien de Champ-Long, alors Profeſſeur à Padouë, & de Gaſpar Bauhin, il fut trouvé dans le foye d'un enfant de deux ans, mort de la petite verole, pluſieurs petits vers, qui donnerent occaſion à une grande diſpute touchant le lieu où ces vers avoient pû s'engendrer; comme l'enfant étoit mort de la petite verole, on fut en peine ſi le venin

 de

*a Braſſav. comment. ad aphor. 47. lib. 4. Hipp. b Avenzo. lib. 1. tract. 11. cap. 3. c Alſahar. cap. 1. tractat. 13. pract. d Thom. à Veiga comment. ad cap. 5. lib. 1. Galen. de Locis affect, * Bauhin. de obſerv. propriis.*

de la maladie n'avoit point gâté les parties nobles. Emilien de Champ-long, que nous venons de nommer, voulut s'en éclaircir par ses yeux, & pour cela fit ouvrir le Corps. Comme on visitoit le foye, on trouva dans les rameaux de la vene porte, & dans les propres rameaux du foye un grand nombre de vers les uns vivans & les autres morts. Ces vers étoient rouges, ronds, un peu longs, & assez mollets au toucher; les Medecins, qui assisterent à l'ouverture, furent de differens sentimens sur le lieu où ces vers s'étoient engendrez; les uns soûtenoient qu'ils avoient été formez dans les intestins, de-là conduits par les venes mezeraiques jusques dans la vene porte, & de la vene porte dans les autres vaisseaux du foye; d'autres qu'ils s'étoient veritablement formez dans le foye, mais que ce n'avoit été qu'aprés la mort du malade; & d'autres qu'il ne falloit pas douter qu'ils n'eussent été formez dans le foye, du vivant même de l'enfant: ce qui fut l'avis de Bauhin. Ce dernier sentiment me paroît assez vraysemblable, veu qu'il y a des occasions où la bile du foye s'altere si fort, que perdant presque toute son amertume, elle devient propre à faire éclorre des vers, lors qu'il s'y en rencontre des semences.

Les Cardiaires sont au cœur, ils se nomment ainsi du mot Grec, qui signifie cœur. Il y en a de deux sortes: les Cardiaires, proprement dits, & les Pericardiaires. Les premiers sont dans le cœur même, & les autres dans le pericarde. Il y a eu des pestes, où l'on trouvoit de ces vers dans la plûpart des corps que l'on ouvroit, ainsi que l'écrit *a* Vidius: Ils causent de grandes douleurs, &

a Vidius junior lib. 7. cap. 1. de curatione morb.

& quelquefois des morts ſubites. Schenkius rapporte qu'un Gentil-homme de Florence, s'entretenant un jour avec un Etranger dans le Palais du grand Duc de Toſcane, tomba mort tout d'un coup, *a* que comme on craignit qu'il n'eut été empoiſonné, on l'ouvrit, & on luy trouva un ver vivant dans la capſule du cœur. On demandera peut-être comment il peut y avoir des vers dans une partie, qui eſt dans un auſſi grand mouvement que le cœur; mais il ſuffit de faire reflexion à la ſtructure de ce muſcle, pour connoître que cela eſt tres-facile: on ſçait qu'à la baze du cœur ſont deux cavitez faites en cul de ſac, l'une à droite, l'autre à gauche, que l'on appelle les ventricules; que ces ventricules ſont remplis de petites colomnes charnuës, produites par les fibres droites du cœur, & ont pluſieurs enfoncemens & pluſieurs petites fentes, qui rendent la ſurface interne de ces mêmes ventricules rude & inégale; or c'eſt dans ces inégalitez que les vers ſont retenus, nonobſtant le mouvement continuel du ſang, qui entre & qui ſort. Je pourrois rapporter icy pluſieurs exemples de vers trouvez dans le cœur, mais je veux éviter d'entaſſer Hiſtoires, ſur Hiſtoires, de peur de fatiguer les Lecteurs par un trop grand nombre de recits ſur un même fait.

Les Sanguins ſe trouvent dans le ſang, ils ſortent quelquefois par les ſaignées, comme l'aſſûrent *b* Rhodius, *c* Riolan, *d* Ettmuller; avec pluſieurs Auteurs; & comme je puis l'aſſûrer moy-même, qui l'ay vû arriver en deux occaſions.

J'ajoûte à cela que M. de S. Martin, fameux Chi-

a Schenck. obſer. medic. lib. 2. de corde. b Rhod. cent. 3. obſerv. 6. c Riolan. Encheir. anat. p. 147. d Ettmul. Schreder. dilucid. phytolog. claſſ. ſecundâ de aceto.

Chirurgien à Paris, m'a attesté que saignant, par l'ordonnance de M. Quartier, Medecin de Paris, un malade nommé M. de * * * & que le sang s'étant arrêté tout à coup, il remarqua, en écartant les lévres de l'ouverture, un corps étrange, qui en bouchoit le passage; qu'il fit faire aussitôt un leger detour au bras, & qu'en même tems il vit sortir avec le sang, qui s'élança violemment, un ver cornu de la longueur d'un perce-oreille. M. Daval, Docteur de la Faculté de Medecine de Paris, m'a dit avoir vû plusieurs fois sortir des vers par les saignées, & m'a ajoûté que feu M. Daval, son pere, en vit un jour sortir deux par une saignée, lesquels avoient prés d'un tiers de long.

On raconte du fameux Pere Senault, Prêtre de l'Oratoire, de qui nous avons le Traité des Passions, que quelques jours avant sa mort on trouva dans du sang, qu'on venoit de luy tirer, un petit ver sorty par la vene, lequel avoit des aîles, & ressembloit à un dragon. Je n'oserois neanmoins donner ce fait pour certain; car il se pourroit bien faire qu'on eût pris pour un animal engendré dans le sang quelque moucheron, tombé par hazard dans les palettes. C'est souvent à des méprises semblables que nous devons quantité d'Histoires qu'on nous rapporte comme vrayes, & qui examinées de prés, ne sont que des preuves de la trop grande simplicité de ceux qui s'en disent les témoins. Les vers qui s'engendrent dans le sang, ne sont pas toûjours de même figure; cependant ceux qu'on y trouve le plus ordinairement se ressemblent assez, & la maniere, dont ils sont faits, merite bien d'être remarquée; leur corps est figuré comme une feüille de myrthe, & tout parsemé de filamens, semblables à ceux qu'on

qu'on remarque sur les feüilles naissantes des arbres ; ils ont sur la tête une espece d'évent, comme en ont les baleines, par lequel ils rejettent le sang, dont ils se sont gorgez. Ces mêmes vers se remarquent dans le sang des autres animaux ; & pour les voir, il faut prendre des foyes de veaux, ou de bœufs, tout recemment tirez du corps, les couper en petits morceaux ; puis les jetter dans de l'eau, & les y bien broyer avec la main, on en verra sortir alors avec le sang plusieurs vers, qui auront un mouvement fort sensible si les foyes sont bien frais. Ces sortes de vers sont connus aux paysans du Languedoc, qui les appellent *dalberes*, du nom d'une herbe qui passe chez eux, pour produire dans le corps beaucoup de cette vermine : on peut voir là-dessus M. Borel * dans ses Observations de Physique & de Medecine. Il est à remarquer que ces vers sont blancs & non rouges : ce qui paroît d'abord extraordinaire, puisqu'il semble qu'ils devroient être de la couleur du sang ; mais ce qui les rend blancs, est qu'ils se nourrissent de chyle & non de sang ; car quoique le sang paroisse tout rouge, il est rempli d'une infinité de parties blanches & chyleuses, qui n'ont pas encore eu le tems de se changer en sang : or c'est de ces petites parties que ces vers se nourrissent sans doute : ce qui les rend blancs. Le sang où il y a des vers n'a pas toujours la plus mauvaise apparence, & je me souviens qu'ayant fait saigner il y a cinq ans une petite fille malade d'un mal venerien, qu'elle avoit pris de sa nourrice, je trouvay plusieurs vers dans la partie sereuse de son sang, lequel étoit neanmoins de la plus belle couleur, dont

* *Centur.* 3. *observ.* 4.

le ſang puiſſe être : ce qui pouvoit bien venir de ce que les parties blanches & chyleuſes, qui ſont mêlées dans le ſang, étant conſumées par ces vers, comme nous l'avons obſervé, il n'en reſtoit point aſſez, pour empêcher le ſang de paroître vermeil.

Les Veſiculaires ſe trouvent dans la veſſie & dans les reins, & ſortent avec l'urine; il y en a de pluſieurs figures differentes. Tulpius *a* parle d'un ver, qui fut rendu par la veſſie, lequel étoit long & rong comme ceux des inteſtins, & rouge comme du ſang; il y en a d'autres où l'on découvre un nombre preſque innombrable de pieds, une queuë pointuë, marquée d'un point noir au bout, & une tête large, avec deux petites éminences aux deux côtez, le deſſus du corps rond & liſſe, & le ventre raboteux. Un Medecin d'Amſterdam, dont parle Tulpius, en jetta douze de cette ſorte en urinant; le même Tulpius nous en a donné la figure dans le 2. livre de ſes Obſervations: voiez icy la figure quatriéme. Ces vers reſſemblent à des cloportes. Loüis Duret aprés une longue maladie en rendit par les urines de ſemblables, ſelon ce qu'écrit *b* Ambroiſe Paré. On en voit d'autres qui n'ont que ſix pieds, trois de chaque côté vers la tête, & qui du reſte ſont tout blancs, & aſſez ſemblables à des mites de fromage, comme ceux que rendit une femme de cinquante ans, dont *c* Tulpius fait mention. Il y en a d'autres qui reſſemblent à des ſangſuës, à cela prés qu'ils ont deux têtes comme les chenilles, l'une à un bout, & l'autre à l'autre: ces vers

a *Tulp obſerv. medic. lib. 2. cap. 4.*
b *Ambroiſ. Par. lib. 20 cap. 3.*
c *Tulp. obſerv. medic. lib. 2. cap. 5.*

vers vivent quelquefois fort longtems aprés être ſortis, pourveu qu'on les tienne dans de l'eau tiede, comme on fit celuy dont parle Balduinus Ronſeus, *a* lequel fut conſervé vivant plus de ſept mois par ce moyen. Il y en a d'autres qui ſont faits comme des eſpeces de ſauterelles; le Comte Charles de Mansfeld, malade d'une fiévre continuë à l'Hôtel de Guize, en jetta par les urines un ſemblable, dont on trouve la figure dans Ambroiſe Paré. Voyez icy la figure 5. Il y a des perſonnes en ſanté, dont les urines ſont toutes pleines de vers.

Les Spermatiques s'engendrent en cette humeur, que la nature ſepare dans tous les animaux pour la propagation des eſpeces, plus l'animal eſt ſain & plus il s'y trouve de ces vers. Selon les apparences ce ne ſont pas des vers inutiles, ce ſont peut-être les animaux mêmes qui doivent naître enſuite de la femelle. N'entreroient-ils point dans l'œuf, où ils prendroient aprés la nature du fœtus?

Les Helcophages naiſſent dans les ulceres, dans les tumeurs, dans les apoſtumes. Ils ſont ainſi nommez du mot, *b* qui en Grec ſignifie ulcere, *c* & d'un autre qui ſignifie manger. Les grains de la petite verole en ſont quelquefois tout remplis, comme l'a obſervé M. *d* Borel, les charbons, les bubons peſtilentiels en contiennent un grand nombre, les chairs gangrenées en ſont toutes pleines. Hauptman rapporte qu'un de ces vers ayant été mis ſur du papier, aprés avoir été tiré d'une partie gangrenée, en produiſit ſur le champ cinquante autres, ainſi qu'on le remarqua:

a *Bald. Ronſ. in Epiſt.* b ἕλκος. c φάγω.
d *Petr. Borell. Hiſtor. obſerv. medicophyſic. cent.* 2, *obſerv.* 72

marqua par le microscope. Ambroise Paré au Chapitre 3. du vingtiéme Livre au Traité de la petite verole & de la lépre, parle d'un ver velu, qui avoit deux yeux & deux cornes avec une queuë fourchuë, lequel fut trouvé dans une apostume venuë à la cuisse d'un jeune homme. Le fameux Jacques Guillemeau tira luy-même ce ver, & le donna à Ambroise Paré, qui le conserva vivant plus d'un mois dans un vaisseau de verre sans luy rien donner à manger. Voyez-le ici representé fig. 6.

Les Cutanez naissent sous la peau entre chair & cuir, & sont ainsi nommez du mot, qui en Latin signifie peau. Il y en a de plusieurs sortes : les principaux sont les Crinons, les Cirons, les Bouviers, les Soyes, & les Toms.

Les Crinons en Latin *Crinones* sont ainsi appellez, parce que quand ils sortent, ils ressemblent à de petits pelotons de crin; ces vers viennent aux bras, aux jambes, & principalement au dos des petits enfans, ils font sécher leur corps de maigreur, en consumant le suc qui est porté aux parties, comme le remarque *a* Schenckius. Kufner *b*, Montuus, Ambroise Paré, Ettmuller, Reusner, Borel, font mention de ces vers;

a *Schench. observ. medic. lib. 5. de phtiriasi observ. 8.*

b *Kufner. cap. 12. append. ad lib. Leonelli favent. de morb. pueror.*

Schench. ibid. ac supra.

Montuus de infant. febrib.

Ambros. Par. lib 7. cap. 21. Chirurg.

Hieron. Reusner. in disput. medicâ habitâ Basileæ anno 1582.

Ettmul. de morb. infant.

Borell. histor. & observ. medicophys. cent. 1. observ. 8.

vers, qui ont été inconnus aux anciens. Ettmuller en a parlé aſſez au long dans ſa Pratique Speciale, & nous en a donné une exacte deſcription avec des figures. Ces vers, ſelon ce qu'ils paroiſſent dans le microſcope, ont de grandes queuës, le corps gros, & ſont tels qu'on les voit icy repreſentez figure 7. A. les repreſente comme ils paroiſſent ſans microſcope, & B. comme ils paroiſſent avec le microſcope. Ettmuller les appelle auſſi *dracunculi*, mais en cela il les confond mal à propos avec d'autres qui portent ce nom, leſquels ne viennent pas dans ces pays, & dont nous parlerons dans un moment.

Les crinons n'attaquent gueres que les enfans à la mammelle, ils s'engendrent d'une humeur excrementeuſe arrêtée dans les pores de la peau, & qui eſt aſſez ordinaire en cet âge. Quand les enfans ſont attaquez de cette vermine, ils tombent en chartres, & cependant tettent, mangent & dorment bien, leur maigreur ne venant, comme nous l'avons dit, que de ce que ces vers devorent preſque tout le ſuc nourricier, qui eſt porté aux parties. Il y a neanmoins des enfans que ces vers empêchent de dormir, & qui en ſont ſi tourmentez, qu'ils crient jour & nuit. M. Borel * dit qu'il avoit un frere attaqué de cette maladie, lequel pouſſa des cris continuels juſqu'à ce que ces vers fuſſent dehors. Il marque qu'on les fit ſortir avec un peu de miel, dont on frotta le corps de cet enfant : il ajoûte que ces vers commencerent par montrer leurs têtes, qui étoient toutes noires, & qu'enſuite ils tomberent tous par

* *Petr. Borell. ibid.* ut ſupra.

par le moyen d'un linge rude qu'on paſſa ſur le dos.

Quand les enfans ſont atteints de ce mal, la plûpart des meres & des nourrices croyent que c'eſt un ſort qui leur a été jetté, elles accuſent diverſes cauſes imaginaires, & tourmentent leurs enfans par mille remedes ſuperſtitieux.

Le Ciron eſt un ver qui paſſe pour le plus petit des animaux, d'où vient qu'on l'a appellé en Latin *Acarus*, d'un mot qui ſignifie * tres-petit. On le nomme *Ciron* en François, parce que la cire eſt ſujette à être mangée de cet animal quand elle eſt vieille. Le Ciron ſe traîne ſous la peau, qu'il ronge peu à peu, il y cauſe de grandes demangeaiſons & de petites ampoules, ſous leſquelles on le trouve caché quand on les picque; on a découvert par le microſcope toutes les parties du Ciron, il a ſix pieds placez deux à deux prés de la tête, avec leſquels il fait de longs ſillons ſous l'Epiderme. Voyez la figure 8. Ce ver a été connu aux anciens, & Ariſtote en parle dans le Chapitre 31. du Livre 5. de ſon Hiſtoire des animaux.

Les Bouviers ſont ainſi nommez, parce que les bœufs y ſont quelquefois ſujets. Ces vers ſe traînent ſous la peau comme les cirons, mais ils ſont plus gros, & cauſent des demangeaiſons preſque univerſelles. Ils ſortent ſouvent d'eux-mêmes, & percent la peau en divers endroits. Alſaharavius, Avenzoar, & Albucaſis parlent de ces ſortes de vers. La maladie qu'ils cauſent s'appelle *paſſio bovina*, elle a beſoin d'un prompt ſecours, ſans quoy il en peut arriver de fâcheux accidens.

Les

* ἀκάρος, quod præ exiguitate dividi non poteſt.

Les Soyes ſont des vers, qui ne ſe voyent point dans ces pays, *a* mais qui ſont communs dans l'Ethiopie & dans les Indes: ils reſſemblent à de petits cordons de ſoye *b* torſe, & naiſſent ordinairement dans les jambes & aux cuiſſes. Ils ſont d'une longueur extraordinaire, les uns ayant une aûne, les autres deux, les autres trois, & quelquefois quatre. Les Negres d'Afrique y ſont fort ſujets, & les Americains contractent cette maladie par la contagion des Negres qu'ils frequentent, elle ſe communique même ſouvent à des perſonnes qui ne ſont ni Americains ni Africains: & M. le Comte de Scaghen, Hollandois, m'a dit avoir vû dans l'Amerique Occidentale un ſoldat d'Utrecht, lequel avoit aux jambes vingt-trois de ces vers, qu'il tira tout de ſuite en ſa preſence, & dont quelques-uns avoient plus de deux aûnes. Ces vers cauſent des douleurs de tête & des vomiſſemens, mais quand on en eſt delivré on ſe porte bien. Lorſqu'ils ſont en état d'être tirez, on le connoît par une petite apoſtume qui ſe forme à l'endroit où aboutit une des extrémitez du ver; on perce alors cette apoſtume, & puis on prend un petit morceau de bois rond, long de la moitié du doigt, & fort menu, auquel on tortille d'abord ce qui ſe preſente, enſuite on tourne ce bois comme une bobine, & le corps du ver ſe roule à l'entour comme du fil qu'on devuideroit, c'eſt ainſi que ce ſoldat tira les ſiens; on s'y prend de la ſorte de peur de le rompre, parce que ce ver eſt fort delié, & qu'il y a du danger à ne le pas tirer entier; car

a *Paul. Æginet. lib.* 4. *cap.* 58.
b Lineæ contortæ modo. *Amat. Luſit.*

car la partie qui reste cause des fiévres dangereuses.

Il y a une chose à observer en ce ver, qui est qu'il a deux têtes, non à côté l'une de l'autre, mais situées l'une à un bout, & l'autre à l'autre, comme en certaines chenilles: & ce qui est remarquable, c'est qu'il y a toûjours une de ces deux têtes qui est comme morte, tandis que l'autre paroît vivante. Il vient à la cuisse des chardonnerets un ver presque semblable. Spigelius dit en avoir vû un à la cuisse d'un de ces oiseaux, lequel avoit un pied de long: cette étenduë paroît incroyable, mais la maniére, dont le ver est situé, doit ôter tout étonnement, veu qu'il est disposé en ziguezague; & c'est ainsi qu'étoit celuy que Spigelius dit avoir remarqué: c'est aussi de la même maniere à peu prés que sont disposez ceux dont nous venons de parler, qui viennent aux jambes des Ethiopiens. Celuy des Chardonnerets est mince comme une petite corde de Luth. Lorsqu'il est parfait, & qu'il commence à se mouvoir, il perce la peau, & sort quelquefois de luy-même. Le plus souvent l'oiseau le tire avec le bec.

Pour revenir aux Soyes quelques Auteurs ont douté que ce fussent des vers veritables, mais Thomas de Veigue prétend que ceux qui sont dans ce doute n'ont pas examiné la chose de prés: En effet ce ver a du mouvement, & M. le Comte de Scaghen, que j'ay nommé plus haut, m'a assûré en avoir vû remuer plusieurs de ceux que ce soldat avoit tirez. Les Arabes, & entr'autres Avicenne, * appellent ce ver du nom de *vene*, parce qu'il ressemble à une

* *Avicen. fen. 3. lib. 4.*

une petite vene. Thomas de Veigue dit qu'Albucaſis en a vû qui avoient juſqu'à vingt palmes de longueur, quant à la couleur il eſt rougeâtre : Amatus Luſitanus parle de ce ver, & décrit la maniere dont on s'y prend pour le tirer, laquelle convient fort avec ce que nous avons dit. Mais il y a une choſe à obſerver dans ce qu'il en rapporte, qui eſt que quelquefois il faut pluſieurs jours, pour parvenir à le tirer entier ſans le rompre : ce qui arrive apparemment lorſqu'on s'y prend trop tôt, & avant que le ver ſoit de luy-même en état d'être tiré. Un Ethiopien, dit-il, âgé de douze ans, eſclave d'un Intendant de Marine, ayant été amené de Memphis à Theſſalonique ſe plaignit d'abord d'une grande douleur dans une cuiſſe, il luy vint prés du talon un petit ulcere, dans lequel paroiſſoit la tête de ce ver, appellé vene, les Turcs ayant conſideré ce mal, le connurent, & dirent que c'étoit une maladie dangereuſe ordinaire en Egypte & aux Indes. Un Medecin, qui ſe connoiſſoit à cette ſorte de maladie, fut appellé, & s'y prit ainſi; il preſcrivit d'abord une maniere de vivre convenable, puis prit l'extrémité de cette vene, ou plûtôt de ce petit cordon nerveux, la lia à un petit bâton fort menu, qu'il tournoit de tems en tems & fort doucement, juſqu'à ce qu'enfin au bout de quelques jours il parvinſt à l'autre extrémité ; c'eſt-à-dire qu'il eût tiré la longueur de trois coudées, par le moyen de quoy l'Ethiopien fut guery de ſes douleurs & de ſa maladie, ſans l'application d'aucun cataplâme, & ſans aucune fomentation: Voila ce que rapporte Luſitanus. On diroit, par ſes paroles, qu'il ſuppoſe que ce ver n'eſt qu'un corps membraneux, ou nerveux,

&

& non un animal ; mais il declare le contraire bien clairement dans la ſuite : les Auteurs, dit-il, ſont en balance ſur la nature de cette maladie, & ne ſçavent ſi c'eſt une vene, un nerf, ou un ver : pour moy, qui ſuis témoin oculaire de la choſe, & par conſequent plus à croire que ceux qui ne l'ont appriſe que par oüi dire, j'aſſûre que cela paroît être un ver blanc fort delié, & de la figure d'une ſoye torſe, lequel ſort dehors, & dont la partie, qui paroît, reſſemble à un nerf deſſeché : ſi cette partie vient à ſe rompre & à ſe détacher du reſte, le malade en reſſent de grandes douleurs dans le corps & dans l'eſprit.

Ce ver s'appelle autrement *petit Dragon*, en Latin *Dracunculus*, nom qu'Ettmuller donne mal à propos aux *Crinons*, qui ſont tres-differens de celuy-cy. Ambroiſe Paré, aprés avoir rapporté ſur cette maladie les ſentimens de la plûpart des Grecs, & avoir, comme il ſe l'imagine, bien refuté les opinions des anciens, dit que le petit Dragon, ou, comme il l'appelle, le *Dragoneau*, n'eſt point un ver ni rien d'animé, * mais ſeulement une tumeur & un abſcés cauſé par un ſang trop chaud ; il en parle comme d'une maladie commune en toute ſorte de pays, en quoy il ſe trompe ; ce mal, ſelon le rapport unanime des Grecs, & de tous les Arabes, étant particulier aux Indiens & aux Ethiopiens.

Ambroiſe Paré n'a pas parlé icy ſur le témoignage de ſes yeux, luy qui veut que dans les choſes, qui tombent ſous les ſens, on n'avance rien ſans en avoir été témoin auparavant. Schenckius

* *Amb. Par. liv. 8. cap. 13. des tumeurs en particulier.*

kius * dit ſur ce ſujet que cet Auteur a voulu apparemment confondre la France avec les Indes & l'Ethiopie. Quelques autres rapportent ce mal ſous le genre des varices, & ne ſe trompent pas moins; d'autres le confondent avec les crinons, dont nous avons parlé, ainſi que fait Ettmuller; & c'eſt, comme l'obſerve le même Schenckius, vouloir comparer une mouche avec un élephant, les crinons étant fort petits; & les ſoyes, dont il s'agit, étant d'une longueur extraordinaire.

Les Toms ſont des petits vers qui viennent aux pieds, où ils cauſent des tumeurs douloureuſes groſſes comme des féves. On n'en voit que dans cette partie de l'Amerique, qui eſt aux Indes Occidentales. Thevet rapporte dans ſon Hiſtoire de l'Amerique, que lorſque les Eſpagnols furent dans ces pays-là, ils devinrent fort malades de ces ſortes de vers, par pluſieurs tumeurs, qui s'éleverent ſur leurs pieds; & que quand ils ouvroient ces tumeurs, ils y trouvoient dedans un petit animal blanc, ayant une petite tâche ſur le corps. Les Habitans du pays ſe gueriſſent de ce ver par le moyen d'une huile, qu'ils tirent d'un fruit, nommé *Chibou*, lequel n'eſt pas bon à manger; ils conſervent cette huile dans de petits vaiſſeaux faits avec des fruits, appellez chez eux *Carameno*. Ils en mettent une goute ſur les tumeurs, & le mal guerit en peu de tems.

Les vers Umbilicaux ſont des vers que l'on dit qui viennent au nombril des enfans, & qui les font ſouffrir beaucoup; leur cauſent une maigreur conſiderable, & les jettent dans une langueur

* *Schenck. obſerv. medic. lib.* 5. *de phtiriaſ. obſer.* 6. *in fine.*

gueur universelle : les lévres palissent, la chaleur naturelle diminuë, & tout le corps tombe dans l'abbatement. On n'a point d'autre signe de ce ver, dit Ettmuller, sinon qu'ayant lié sur le nombril de l'enfant un de ces poissons, qu'on nomme goujons, on trouve le lendemain une partie de ce poisson rongée ; on en remet une autre le soir, & l'on réitere la chose jusqu'à trois ou quatre fois, tant pour s'assûrer du sejour du ver, que pour l'attirer par cet appas. Ensuite on prend la moitié d'une coquille de noix, dans laquelle on mêle avec un peu de miel de la poudre de crystal de Venise & de Sabine, on applique cette coquille sur le nombril, le ver vient à l'ordinaire, & attiré par le miel mange de cette mixtion, qui le fait mourir, aprés quoy on fait avaler à l'enfant quelque medicament absterſif ; pour entraîner le ver.

J'aurois beaucoup de penchant à traiter ce ver de fable sans le témoignage d'Ettmuller & de Sennert [a], qui me font suspendre mon jugement. Le premier assûre que *Michaël* a gueri de ce ver plusieurs enfans, en observant la methode que nous venons de décrire : [b] le second rapporte aussi l'autorité d'un témoin oculaire, qui est *Bringgerus*, [c] lequel dit qu'une petite fille de six mois ayant une fiévre, dont elle ne pouvoit guerir, la mere soupçonna que c'étoit un ver au nombril, & que pour l'en guerir, elle mit tout vivant sur le nombril de l'enfant un de ces goujons, le lia avec des linges, & l'y laissa vingt-quatre heures ; que le ver mangea l-

a *Ettmull. de morb. infant.* b *Sennert. lib.* 3. *part.* 1. *de morb. abdom. cap.* 4. c *Bringg. in Epistolâ observ. D. Philippi Hoecstetteri decadi* 6. *annexâ*.

le poisson, & n'y ayant laissé que les arestes, se retira dans la *vene*, ce sont ses termes. Que la mere renouvellant tous les jours l'appas, la même chose arrivoit ; que huit ou dix jours aprés les linges appliquez sur le nombril étant tombez, entraînerent le poisson & le ver qui le mangeoit ; que ce ver n'ayant pû rentrer dans le vaisseau umbilical, fut trouvé mort sur le ventre de l'enfant ; qu'il étoit rond & jaunâtre, avoit un demi pied de long, & une peau plus dure que celle des vers ordinaires.

Rupert, amy familier de Sennert, * rapporte une histoire semblable d'un enfant de même âge, lequel passoit les nuits dans de grandes agitations, crioit sans cesse, & rendoit des matieres vertes & souvent cendrées, qu'on auroit prises pour de la chair hachée : il dit qu'on fit à cet enfant plusieurs remedes inutiles, aprés lesquels on en vint à luy appliquer sur le nombril un goujon, qu'au bout de deux heures le poisson fut rongé, & cavé de la grosseur d'un pois ; qu'on en remit un autre, qui se trouva le lendemain si mangé, qu'il n'y avoit que l'areste : que comme on eut remarqué cela, on appliqua sur le nombril la moitié d'une coquille de noix remplie d'une pâte faite de crystal de Venise pilé, de miel & de sabine ; que le matin on trouva une partie de cette pâte, mangée ; que l'ayant renouvellée trois jours de suite, la même chose arriva les deux premiers jours, mais que le troisiéme on tira la mixtion toute entiere ; que ce signe ayant fait juger que le ver étoit mort, on fit avaler à l'enfant de la corne de cerf dans de l'eau de *Tanaisie*, & qu'ayant ensuite visité ses

C

* *Sennert. lib.* 3. *part.* 10. *cap.* 4.

ſes langes, on y trouva le ver, dont la tête s'étoit ſeparée; que ce ver avoit une palme de long, que la tête étoit dure & groſſe comme une petite lentille, & de la figure de celle d'une mouche; qu'on y voyoit des yeux, & auprés de ces yeux une trompe fort bien formée; que quand ce ver fut ſorti tous les ſymptomes de la maladie ceſſerent. Voila ce que raconte *Rupert*, lequel ajoûte que l'on conſervoit la tête de ce ver, & qu'on la montroit encore. a

Il y a dans ce recit une choſe qui ne me paroît pas tout-à-fait vray-ſemblable, c'eſt la ſortie du ver par les inteſtins; car s'il étoit dans quelqu'un des vaiſſeaux umbilicaux, ſoit dans la vene du foye, ſoit dans l'une des deux arteres umbilicales, ou, ſi l'on veut, dans le ligament, nommé *ouraque*, qu'on ne doit pas cependant mettre au rang des vaiſſeaux umbilicaux, puiſqu'il n'eſt pas creux dans l'homme; il n'eſt pas poſſible de concevoir que la force d'aucun medicament ait pû l'entraîner de-là dans le conduit inteſtinal, pour le chaſſer avec les dejections; à moins qu'on ne ſuppoſe que ce ver ait percé les inteſtins, pour y entrer. Ne ſeroit-il point plus raiſonnable de croire que ces vers umbilicaux ne ſont point des vers particuliers engendrez dans l'umbilic, mais des vers inteſtinaux, leſquels perçant l'inteſtin & les tegumens communs, ſe font un chemin juſqu'à l'umbilic, qu'ils percent auſſi, & d'où ils s'en retournent dans les inteſtins: ce qui ne ſeroit pas un cas ſi ſingulier, y ayant eu pluſieurs malades à qui les vers des inteſtins ſont ainſi ſortis par le nombril, comme le témoignent Foreſtus b & pluſieurs autres Auteurs. Ett-

a *Apud Sennert. lib.* 3. *part.* 10 *cap.* 4.
b *Foreſt. lib.* 21. *obſerv.* 26. *in ſchol.*

Ettmuller cependant & Sennert parlent de cet inſecte comme d'un ver qui fait une eſpece à part, [a] & le premier dit que perſonne, excepté Sennert & luy, n'en a parlé. Outre tous ces vers il y en a une autre eſpece, que l'on appelle *veneriens*, & qu'il ne faut pas oublier icy. Ce ſont des vers, que l'on prétend ſe trouver dans preſque toutes les parties du corps de ceux qui ſont atteints de la maladie venerienne. Nous en parlerons plus au long dans le Chapitre des effets des vers.

ARTICLE II.

Des vers des inteſtins.

LEs Vers des inteſtins ſont de trois ſortes, les ronds & longs, les ronds & courts, & les plats. Les ronds & longs s'engendrent dans les inteſtins greles, & quelquefois dans l'eſtomach, les ronds & courts dans le *rectum*, & s'appellent *aſcarides* d'un terme Grec, qui ſignifie [b] agile & remuant, parce que ces petits vers ſont dans un mouvement continuel.

Les plats ſe nourriſſent ou dans le pylore de l'Eſtomach, ou dans les inteſtins greles, & s'appellent *Tænia*, à cauſe qu'ils reſſemblent à un ruban, ce mot ſignifiant en Grec toute ſorte de cordon, plat & long : le Tænia eſt blanc, fort long, & a le corps tout articulé, il y en a de deux ſortes : l'un qui retient le nom du genre, & qui s'appelle proprement *Tænia*, lequel n'a point de mouvement ny de tête formée ; & l'autre, qui ſe nomme *So-*

 lium,

a *Ettmull. de morb. infant.* b σκαρίζω ſalio, tripudio.

lium, *a* parce qu'il eſt toûjours ſeul de ſon eſpece dans les corps où il ſe trouve, & qui a du mouvement & une tête ronde fort bien formée, faite comme un poireau.

Le *Tænia*, proprement dit, naît dans les inteſtins greles, d'où il s'étend dans le reſte des inteſtins; on n'y remarque aucune forme de tête lors même qu'il eſt entier, il commence ſeulement par une pointe fine comme une aleine, *b* qu'on appellera tête ſi l'on veut, mais qui n'en a pas la figure. Il a le long du milieu du corps en dedans, un petit conduit en forme de chaîne, lequel s'étend depuis un bout juſqu'à l'autre. Ce conduit paroît facilement quand le ver eſt nouvellement ſorty du corps, mais lorſqu'il y a long-tems qu'il en eſt dehors, il faut, pour voir ce conduit diſtinctement, regarder le ver à contre jour. M. de la Carliere, Docteur de la Faculté de Medecine de Paris, conſerve dans un vaiſſeau de verre un ver ſemblable, que j'ay examiné avec ſoin.

Le *Tænia*, nommé *Solium*, ſe nourrit dans le pylore de l'eſtomach, d'où il s'étend dans toute la ſuite des inteſtins. On en remarque de pluſieurs façons differentes, mais en voicy deux principales: l'un a le long du milieu du corps, par deſſus, comme une longue épine pleine de nœuds; c'eſt ainſi que Spigelius le repreſente. Voyez-le à la fin de ce Livre, figure 9. L'autre n'a point cette épine, mais on y remarque aux bords, aprés chaque article, une eſpece de petit mammelon, au bout duquel paroît une ouverture, dans laquelle on diſcerne un vaiſſeau bleuâtre, qui traverſe juſqu'à la moitié de la largeur

a *Senn. lib. 3. part. 2. ſect. 1.*
b *Vide Foreſt. l. 21. obſerv. 36. de inteſtinor. affect.*

geur du corps, & c'eſt de celuy-là dont nous avons donné icy l'eſtampe en grand.

Il y a, ſelon quelques Auteurs, une autre eſpece de vers plats, que l'on nomme *cucurbitaires*, leſquels ſont fort courts, & qui ſe joignant quelquefois les uns aux autres, font comme une longue chaîne. Aldrovandus au Traité *de verminibus in homine*, & Spigelius au Traité *de lumbrice lato* les repreſentent de cette ſorte. Voyez icy la figure 10. mais ces ſortes de vers paſſent pour des matieres formées dans le ventre du *Solium*, & ſont regardées par les uns comme les excremens de ce ver, & par les autres comme ſes œufs, ainſi que nous l'examinerons plus bas.

Ces eſpeces étant ainſi determinées, il eſt facile de connoître que le ver, qui eſt ſorti du corps de nôtre malade, eſt un *Solium*, puiſqu'il en a toute la ſtructure, ayant un cou, une tête, des mammelons aprés chaque interſection, & n'ayant en dedans aucun conduit viſible, qui aille d'un bout à l'autre comme dans le *Tænia*.

Les vers ſont ordinairement ſans yeux, celuy-cy en a quatre fort bien marquez, à moins qu'on n'aime mieux ſuivre la penſée de M. Mery, de l'Academie des Sciences, lequel eſt de ſentiment, que ce que je prends pour des yeux ſont des narines : mais ce qui me perſuade que ce ſont des yeux, c'eſt qu'avant que l'inſecte mourut, & un peu aprés qu'il fut mort, ces parties, que j'appelle des yeux, étoient boſſuës & convexes par dehors ; au lieu que s'étant deſſechées depuis, elles ſe ſont enfoncées, & paroiſſent comme des trous de narines. En cas que ce ſoit des yeux, il ne faut pas s'étonner

C 3 qu'il

qu'il y en ait quatre, puiſque l'araignée en a huit, qu'entre les ſcorpions les uns en ont quatre, les autres ſix, & les autres huit, & que les vers, qui rongent la pierre, & dont nous avons parlé plus haut, en ont juſqu'à dix. D'ailleurs, ſi ce ſont des narines, il y a autant de ſujet de s'étonner qu'il y en ait quatre, puiſqu'il ſemble que la plûpart des animaux ſoient autant fixez à deux narines, qu'à deux yeux.

Ce ver, ainſi que nous l'avons dit, n'eſt pas ſorti entier; & ſelon toutes les apparences, il auroit eu encore pluſieurs aûnes, ſi le reſte ne s'étoit pas rompu; car comme la queuë de cette ſorte de ver eſt fort mince & étroite, il eſt aiſé de juger que l'endroit où celuy-cy eſt rompu étant aſſez large, il falloit qu'il y eût encore une grande étenduë de là juſqu'à la fin de la queuë, étant vray-ſemblable que la queuë alloit en étreciſſant peu à peu avec la même proportion que le cou. Je conſerve ce ver dans un vaiſſeau de verre rempli d'eau de vie. Sitôt que je l'y eus mis, il rendit une liqueur blanche comme du lait: ce qui n'étoit que le chyle, dont il s'étoit nourri dans le corps du malade; je changeay l'eau de vie, il en rendit encore, & ainſi juſqu'à trois fois.

Le corps de ce ver eſt tout articulé, comme nous l'avons remarqué, c'eſt-à-dire tout annelé. L'eſpace contenu depuis un anneau juſqu'à l'autre, eſt comme un petit ventre un peu enflé ſur le milieu de la largeur, à chacun de ces ventres il y a toûjours un des bords, auquel on remarque une éminence en forme de mammelon, ayant au bout une ouverture preſque inſenſible, qui ſe diſcerne en approchant les yeux de prés, & qui eſt le commencement d'un petit

tit vaiſſeau bleuâtre, qui ſe voit à travers le mammelon; ces mammelons ſont inégalement rangez, il y en a tantôt trois d'un côté, & deux de l'autre, tantôt un d'un côté, & deux ou trois de l'autre, & jamais alternativement un d'un côté & un de l'autre, ainſi qu'on le peut voir dans la figure.

Ces mammelons doivent être regardez comme autant de poûmons, qui recevoient l'air par les petites ouvertures, dont nous venons de parler, leſquelles étoient autant de trachées. Ce nombre de poûmons, dans un même animal, n'eſt point une choſe extraordinaire, & ceux qui ont quelque connoiſſance de la maniere, dont ſont conſtruits les vers, ſçavent que pluſieurs en ont un nombre conſiderable, & que ſouvent tout leur corps, depuis le commencement juſqu'à la fin, eſt une chaîne de poûmons. L'on peut voir ce qu'a écrit là-deſſus M. Malpighi dans ſon Traité du Ver à ſoye.

La peau de ce ver eſt fort dure, fort liſſe, & extrémement blanche; le corps eſt tranſparent comme de la porcelaine, & l'on n'apperçoit autre choſe à travers que ce vaiſſeau bleuâtre, dont j'ay parlé, lequel va juſqu'à la moitié de la largeur du corps : je croyois qu'en ouvrant le ver, j'y decouvrirois quelque organe, & pour cela je priay le celebre M. Mery, de l'Academie des Sciences, de vouloir bien en diſſequer une partie, nous en coupâmes une demi aulne; que nous examinâmes ſoigneuſement en preſence de M. de Fermeluy, Docteur de la Faculté de Medecine de Montpelier, lequel joint à une ſcience parfaite du corps humain, pluſieurs connoiſſances curieuſes ſur la ſtructure des inſectes & ſur leur mécanique; mais

 nous

nous n'y pûmes rien découvrir, & le ſecours des microſcopes nous fut inutile. Nous y apperçûmes ſeulement dans toute l'étenduë un amas de petits corps globuleux reſſemblans à des grains de millet, mais tres-ronds. Je ne ſçaurois mieux comparer l'amas de ces corps globuleux, que j'ay regardé depuis exactement avec le microſcope, qu'à cet amas d'œufs, qui ſe trouvent dans les carpes, ils paroiſſent entaſſez de la même maniere, & tous diſtinguez les uns des autres.

Monſieur de Belleſtre, Docteur de la Faculté de Medecine de Paris, & ſi éclairé dans la Phyſique, a examiné avec moy ces globules, & eſt de ſentiment que ce ſont des œufs, & non des glandes, & ce ſentiment paroît conforme à ce qu'Hipocrate & Ariſtote rapportent de ce ver, & que l'experience confirme; ſçavoir, que ceux qui l'ont, rendent dans leurs excremens une infinité de petits corps ſemblables à des graines de concombre; car ces petits corps peuvent bien être de ces œufs, leſquels groſſiſſent dans l'inteſtin de l'homme aprés être ſorti du ventre du ver. Ces œufs ſont en ſi grand nombre dans le ver, que ſi on les touche avec la pointe d'une épingle: ce qui demeure attaché à l'épingle, ne fut-il pas plus gros qu'un grain de pouſſiere, paroit par le microſcope un amas incroyable de petits œufs, tous ſeparez les uns des autres, en ſorte qu'en cas que ces œufs fourniſſent les petits grains, qu'on trouve dans les excremens des perſonnes qui ont ce ver, il ne faut pas s'étonner qu'ils en puiſſent fournir une ſi grande abondance.

Hippocrate dit que c'eſt une erreur de prendre ces petits corps pour les productions de ce ver,

ver, mais il eſt à croire que ſi les microſcopes avoient été en uſage de ſon temps, *a* & qu'il eût fait l'experience que je viens de rapporter, il auroit eu une autre penſée, cela ſe voit aiſément par la raiſon qu'il apporte, pour confirmer ſon opinion; car, dit-il, comment un ver ſi plat & ſi mince pourroit-il contenir un ſi grand nombre d'œufs, pour produire toutes ces portions cucurbitaires, qui ſe trouvent dans les excremens de ceux où il eſt. Ariſtote parle de ces petits corps cucurbitaires dans ſon Hiſtoire des animaux, & dit que ce ſont veritablement des productions qui ſortent du corps de ce ver. *b* Quant à l'endroit, par lequel elles peuvent ſortir, il eſt à juger que c'eſt par les petites ouvertures, que nous avons dit être aux mammelons, ou par quelque iſſuë, qui eſt peut-être ſous les anneaux des articulations, ces anneaux pouvant être comme les branchies des poiſſons, leſquelles s'ouvrent & ſe ferment.

Quand les œufs ſont ſortis du ventre du ver, ils groſſiſſent, & ne pouvant prendre dans les inteſtins aſſez de nourriture, pour ſe developer entierement, & y faire éclorre leur ver, ils ſont entraînez avec les excremens; la raiſon pourquoy ils n'y trouvent pas aſſez de nourriture, c'eſt que le ver, d'où viennent ces œufs, conſume ſeul toute la nourriture qui leur ſeroit neceſſaire; car il faut remarquer que cette ſorte de ver ſe nourrit de chyle, auſſi celuy-cy en étoit-il tout plein quand il eſt ſorti, & il en rendit beaucoup quand je l'eus mis dans l'eau de vie, ainſi que je l'ay fait obſerver. Or, comme le chyle eſt un ſuc, dont il ne ſe fait chaque fois

a Hipp. lib. 4. de morb. b Ariſt. Hiſt. animal. lib. 5. cap. 19.

qu'une fort petite quantité, ainſi qu'il eſt aiſé de le reconnoître par l'abondance du marc, qui ſe decharge par le *rectum*, il eſt impoſſible que ce ver, ſe nourriſſant de ce ſuc, en laiſſe aſſez pour la nourriture d'un ſi grand nombre de productions.

Ce ver ſe nourrit dans le pylore, & c'eſt-là qu'il tient ſa tête & ſon cou, d'où il eſt facile de juger qu'il conſume aiſément la meilleure partie du chyle, parce qu'il prend cette liqueur avant qu'elle ſoit parvenuë aux venes lactées; on demandera ſans doute comment il peut ſe tenir dans le pylore, qui ſe ferme ſi exactement, mais la petiteſſe de ſa tête, & la fineſſe de ſon cou mince comme du papier, doivent prévenir cette difficulté.

Le *Solium* trouve dans le pylore un chyle, qui n'eſt point encore mélangé de bile, ce qui peut bien être cauſe du ſejour qu'il y fait; car plus bas la bile du foye ſe déchargeant dans le duodenum, & ſe mêlant avec le chyle, donne à ce ſuc une amertume, qui le rend moins propre à nourrir ce ver : ce qui s'accorde avec le ſentiment de quelques Modernes, & entr'autres d'Hartman, [a] qui dit que la cauſe, qui entretient les vers plats, eſt l'obſtruction de la veſicule du foye: En effet, on peut dire en general que le fiel eſt contraire à tous les vers, & ſi quelques-uns de ces animaux montent quelquefois des inteſtins dans l'eſtomach, cela n'arrive, comme le ſoûtient Fabricius, qu'à ceux en qui il y a obſtruction au pore biliaire. [b]

Il eſt vray qu'on a trouvé quelquefois des vers dans la veſſie du fiel, mais il faut remarquer

a *Hartm. pract. chym. p.* 202. b *Guilhelm. Fabric. centur.* 2. *obſerv.* 72.

quer que c'étoit à des perſonnes mortes d'hydropiſie, dans leſquelles cette veſſie étoit plûtôt remplie de pituite que de fiel, ainſi que l'obſerve le même Auteur. Tous les animaux craignent le fiel, c'eſt une choſe qu'on peut connoître par pluſieurs experiences, & entr'autres en mettant des ſangſuës dans une écuelle pleine d'eau, dont le deſſus des bords ſoit frotté de fiel, vous verrez qu'il n'en ſortira pas une.

Quoique ce ver ait ſon cou & ſa tête au deſſus du pylore, il ne ſort neanmoins preſque jamais par la bouche, la raiſon en eſt, que le reſte du corps eſt trop large & trop long, pour pouvoir paſſer.

Ce que nous venons de dire ſur la maniere, dont ce ver conſume le chyle, nous doit faire voir qu'il n'y a rien d'étonnant dans ce que nous avons dit plus haut: que cet inſecte, ainſi que l'aſsûre [a] Spigelius, eſt toûjours ſeul de ſon eſpece dans le corps où il ſe trouve: ce qui, comme je crois, l'a fait nommer *Solium* ou ſolitaire.

Ce ne ſont point les Modernes qui ont obſervé les premiers que ce ver étoit ſeul de ſon eſpece. Je remarque qu'Hippocrate l'a reconnu; & c'eſt une choſe, dont il doutoit ſi peu, que loin de la mettre en queſtion, il la ſuppoſe comme indubitable; car voulant prouver que ces portions cucurbitaires, dont nous avons parlé, ne ſont pas les œufs de ce ver: il dit, [b] car comment d'un ſeul animal pourroit-il ſortir un ſi grand nombre de productions, ce qu'il n'auroit

a *Spigel. cap.* 10. *de lumb. lato.* b Neque enim ab uno animali tot pulli generari poſſunt. *Hipp. lib.* 4. *de morb. art.* 27.

roit pas dit ſans doute, s'il eût eſtimé qu'il y eût eu pluſieurs vers de cette ſorte dans un même corps.

Le ver fit de grands mouvemens aprés être ſorti, ainſi que nous l'avons déja dit, mais nous remarquerons icy que ces mouvemens étoient en forme d'Arc : ce qui eſt bien à obſerver, & quelquefois la tête & le cou s'avançoient, & tiroient le reſte du corps, quelquefois l'inſecte demeuroit comme immobile, mais ſitôt qu'on le touchoit, il remuoit de nouveau; en quoy il differe beaucoup du *Tænia* ordinaire, lequel ne remuë point, & qui ſemble plus tenir de la nature du vegetant, que de celle de l'animal, ainſi que le remarque Platerus.

Quelques Modernes ont confondu le *Solium*, que les anciens appellent du nom commun de ver plat, avec le *Tænia* ordinaire, & même avec les *cucurbitaires*, comme font Fernel, Perdulcis, & quelques autres, qui ſe ſont imaginez fauſſement que le ver plat & long, dont ont parlé les Anciens, n'étoit qu'une chaîne de vers cucurbitaires, qui ſe tenoient les uns aux autres *a*.

Le fait, dont il s'agit, ſuffit pour faire voir l'erreur de Fernel & de Perdulcis. Je ne m'étonne pas qu'Ætius, Paul Eginette, Arnauld de Villeneuve, Monardus, Trallianus, Aldrovandus, *b* reconnoiſſent qu'il y a un ver plat d'une longueur extraordinaire, different du *Tænia* commun & du *Cucurbitinus* : different du *Tænia*, en ce que le *Tænia*, proprement dit, eſt

a Fernel. de morb. inteſ inor. patholog. lib. 6. cap. 10. Perdulc univerſ. medic. lib. 13. cap. 21. b Aldrovand. lib. 6. de inſect. cap. 2. art. 2.

eſt ſans mouvement, qu'on n'y voit ni mammelons, ni forme de tête, & qu'il a un conduit viſible, qui atteint depuis un bout du corps juſqu'à l'autre, ce qui n'eſt point au *Solium* : different du cucurbitaire, en ce que les cucurbitaires ne ſont autre choſe que les œufs du *Solium*, leſquels venant à croître hors de ſon corps & à s'accrocher quelquefois les uns aux autres, font cette longue chaîne, dont nous avons donné la figure, qu'on voit dans Aldrovandus & dans Spigelius, ainſi que je l'ay déja dit : en ſorte que les vers cucurbitaires, & ces portions de matiere en forme de graine de concombre, qui ſortent avec les excremens de ceux qui ont le *Solium*, ne ſont qu'une même choſe. Les portions, qui compoſent la chaîne des vers cucurbitaires, ont une autre figure que les portions compriſes entre les articles du *Tænia*, & entre ceux du *Solium*; on n'a qu'à jetter les yeux ſur la grande fig. qui eſt icy, & la comparer avec celle qu'Aldrovandus & Spigelius nous donnent du cucurbitaire, & l'on verra qu'il n'y a aucun rapport.

Dans la chaîne des cucurbitaires, on ne voit ni cou ni tête par où l'on puiſſe juger de ce que c'eſt, & les portions, dont cette chaîne eſt compoſée, ne paroiſſent ſe tenir les unes aux autres que comme ſe tiennent quelquefois les crottes de certains animaux, & ſur tout celles des chiens, dont l'adherence imite aſſez bien celle de ces prétendus vers, qu'on ne doit regarder que comme les excremens, ou comme les œufs des vers plats, bien loin de les confondre enſemble, comme font quelques Modernes, qui auroient pû avoir en ceci un peu plus d'exactitude. Spigelius & Sennert n'ont

* *Spigel. de lumb. lato. cap. 3.*

pas donné dans cette erreur : „ la plûpart des
„ Sçavans , dit Spigelius , ont confondu , par
„ une erreur manifeſte , le ver plat avec le cu-
„ curbitaire. *a*

„ Quelques-uns , dit Sennert ; s'imaginent
„ que les interſtices de ce ver plat ſont des vers
„ cucurbitaires , mais tous ces interſtices en-
„ ſemble ne compoſent qu'un ſeul ver , lequel
„ a pluſieurs nœuds , qui , à la verité , tirent
„ ſur la figure des graines de citroüille , mais
„ qui neanmoins ne ſont que les articles , dont
„ le ver eſt compoſé.

Benivenius dit avoir vû un de ces vers plats,
& ajoûte que c'étoient autant de vers cucurbi-
taires liez & unis enſemble ; mais Sennert ſe
mocque de ce ſentiment , & ſoûtient que ce ver
étoit unique , & ne faiſoit qu'un ſeul corps.
b Le même Sennert reprend Gabucinus de la
même erreur ; comme Gabucinus , dit-il , a vû
que le mouvement de ce ver étoit plus ſenſible
dans les entre-nœuds qu'ailleurs , il a crû que
ce n'étoit pas un ver plat qui remuoit , mais
que ce mouvement étoit celuy de pluſieurs vers
cucurbitaires joints enſemble ; cependant ces en-
tre-nœuds ne ſont point des vers particuliers ,
mais autant de parties d'un même ver plat.

J'ajoûte à cela que le mouvement , que fit
nôtre ver , eſt plus que ſuffiſant , pour faire
voir que c'eſt un ſeul animal , étant impoſſible
qu'une chaîne de vers , joints enſemble , ſe pût
mouvoir en arc , & que le reſte de cette chaîne
ſuivit les mouvemens d'une tête & d'un cou ſi
deliez , ſi tout cela ne faiſoit enſemble un mê-
me corps. D'ailleurs on voit dans ce ver des
pro-

a *Spigel. de lumb. lato. cap.* 3. b *Sennert. lib.* 3. *part.* 2. *ſect.* 1. *cap.* 5.

proportions, qui ne permettent pas de douter que ce ne soit un seul animal.

Lusitanus rapporte l'Histoire d'une Dame, qui rendit un ver assez semblable à celuy-ci. Une Dame, dit-il, qui se portoit bien d'ailleurs, se sentit tourmentée d'une petite toux, & peu aprés rendit par la bouche un ver tout vivant, mais si extraordinaire, poursuit-il, que je n'en avois jamais vû un pareil; il étoit long de quatre coudées, large de la moitié de l'ongle, fort blanc, semblable à la substance des intestins, & tenant quelque chose de la depoüille d'une couleuvre; il avoit une tête en forme de poireau, & depuis cette tête un corps tout plat, qui alloit en étrécissant vers la queuë. Ce ver, ajoûte-t-il, n'étoit qu'un seul corps, ayant plusieurs articles semblables à des graines de citroüille, *a* & ces portions, qui le composoient, ne renfermoient rien au dedans, parce que ce ver étoit extrémement plat. Cette peinture represente assez bien nôtre ver, dans lequel nous n'avons rien pû découvrir non plus, comme nous l'avons dit plus haut; celuy-ci, dont parle Lusitanus, sortit par la bouche : ce qui arrive rarement; car il sort presque toûjours par le bas.

Rondelet fait mention d'un ver semblable, que la femme d'un Soldat rendit estant au Camp de Perpignan, *b* & qu'il fit sécher, pour le conserver. Thaddæus Dunus écrit qu'une jeune femme *c* ayant été malade trois ans d'un ver plat, luy en envoya un morceau, qu'elle avoit rendu, lequel avoit plus de cinq aulnes de long, que cela luy fit d'autant plus de plaisir, qu'il n'avoit

a *Amat. Lusit curat. medicin. cent. 6. curat. 74.*

b *Rondel. lib. dignosc. morb. cap. 17.* c *Thadd. Dunus, cap. 55. Miscell. medic.*

n'avoit encore jamais vû de ces ſortes de vers. Il ajoûte qu'en 1571. cette femme mourut, & rendit quelques jours auparavant un autre morceau de ver, qui avoit plus de vingt aulnes: qu'on le luy montra, aprés l'avoir fait ſécher dans un four, pour le conſerver.

Geſner dit en avoir luy-même rendu, qui avoient treize coudées de long *a*. Pierre Quenzius rapporte dans ſes Obſervations, qu'ayant purgé un gouteux par précaution, pour prévenir les douleurs de ſa goute, il luy fit rendre un ver plat, à la vûë duquel il ne pût s'empêcher d'admirer l'ignorance & la temerité de ceux d'entre les Medecins Modernes, qui oſent accuſer Pline *b* de menſonge, pour avoir écrit qu'il s'étoit vû des vers plats de trente pieds de long, & davantage. M. Hartſoeker, comme je l'ay déja dit dans le Chapitre ſecond, m'a écrit en avoir vû un à Amſterdam, qui avoit plus de quarante-cinq aûnes de France: ce qui juſtifie bien Pline.

Quelques Auteurs, en décrivant ce ver, diſent qu'il eſt ſquameux, *ſquamoſus*, non qu'effectivement ceux qu'ils ont vûs euſſent des écailles; mais c'eſt qu'ils étoient tout articulez, & c'eſt ce qu'il faut entendre par le mot *ſquamoſus*, dont ils ſe ſervent. Auſſi Thaddæus Dunus, en décrivant cette même ſorte de ver, dit qu'il eſt *ſquameux*, ou plûtôt, continuë-t-il, tout articulé, *Squamoſus niſi rectiùs geniculatus dicatur*.

c Mercurialis prétend que le ver plat n'eſt point un ver, mais ſeulement une apparence de ver,

a *Geſner. lib.* 3. *Epiſt. ad Fabric.* b *Plin. Hiſt. natur. lib.* 11. *cap.* 33. c *Mercur. lib.* 3. *de morb. pueror. cap.* 1.

ver, *sed quidpiam animal referens* : Il est facile de voir combien cet Auteur s'est trompé, puisque le ver, dont parle Lusitanus, & le nôtre, ont une tête, qu'ils sont sortis vivans, que nous avons vû ce dernier faire de grands mouvemens, & que plusieurs Auteurs parlent de vers semblables, qu'ils attestent avoir vû remuer.

Gabucinus fait mention d'un ver de cette sorte *a*, qui vécut un jour entier dans un chaudron plein d'eau; & Spigelius rapporte qu'en 1608. au mois d'Août, une Dame Allemande ayant mangé à son souper d'une salade de laituë, fut saisie d'un frisson violent, suivy de fiévre, & d'une grande colique : Que comme la malade se pressoit le ventre avec les mains, à cause de la force du mal, il luy survint un cours de ventre, qui avec quantité d'eau & de bile, entraîna un morceau de ver plat, long de cinq coudées. La malade avoit auprés d'elle une sœur, qui craignant que ce ne fût une portion des intestins, au lieu de tirer le ver tout-à-fait, le voulut faire rentrer, & à force de le manier le rompit; le bout, qui sortoit, se retira dans le corps : on jetta sur le carreau ce qui s'étoit detaché, & aussi-tôt ce morceau de ver se tourna en plusieurs figures spirales; ensuite on le jetta dans de l'eau, où il se mit en cercle, & ne remua plus. Mouvemens qu'il n'auroit pû faire sans doute, s'il n'eût été animé.

On pourroit dire que Mercurialis ne parle que du *Tænia* ordinaire, quand il dit que le ver plat n'est pas un animal; mais il se sert d'une autorité d'Hippocrate, par laquelle on voit

a *Gabuc. cap.* 3. *comment. de lumb.*

voit évidemment qu'il entend parler de celuy dont le même Hippocrate fait mention au 4e. Livre des Maladies, qui eſt celuy que nous appellons *Solium*, lequel eſt veritablement animé : ce prétendu ver, écrit Mercurialis, n'eſt point un animal, mais quelque choſe qui y reſſemble, & comme l'a dit Hippocrate, pourſuit-il, une matiere née dans les inteſtins, laquelle repreſente en quelque façon la figure d'un animal.

Cet Auteur fait voir par ces paroles, bien peu de fidelité dans ſa citation. Hippocrate ne dit point que c'eſt une matiere qui reſſemble à un animal; mais au contraire que c'eſt un animal qui reſſemble à une peau blanche, qui ſe ſeroit ſeparée des inteſtins : ce qui eſt bien different. * Hippocrate appelle même ce ver un animal d'une grandeur extraordinaire, *tantæ magnitudinis animal*, aprés quoy il dit qu'il reſſemble à une peau blanche, qui ſe ſeroit détachée des inteſtins. Expliquant enſuite comment ce même ver peut ſe former dans le fœtus au ventre de la mere, il dit que lorſque le lait & le ſang de la mere viennent à ſe corrompre, pour être trop abondans, la partie douce de ce lait & de ce ſang, venant à ſe convertir en pus, il s'y produit un animal, *animal iſthic generatur.* On peut voir par-là comme il ne faut pas toûjours s'en fier ſur la parole de ceux qui citent Hippocrate. Chacun veut l'avoir pour ſoy, & comme ſi c'étoit un crime d'avoüer qu'on eſt d'un autre ſentiment que luy; on aime ſouvent mieux luy imputer ce qu'il n'a jamais écrit. Je dis ceci, parce que

* *Hip. lib. 4. de morb. art. 27.*

que Mercurialis n'eſt pas le ſeul Auteur, qui en ait uſé de la ſorte.

Spigelius & Sennert penſent mieux ſur ce ſujet que Mercurialis, qui *a*, pour le remarquer en paſſant, ſe contredit viſiblement quelques Chapitres aprés. On ne ſçauroit douter, „ dit Sennert *b*, que cette ſorte de *Tænia* ne „ ſoit un animal; cela paroît par ſon mou- „ vement, qui quoique plus lent, dit-il, que „ celuy des Lumbrics ordinaires, ne laiſſe pas „ d'être un veritable mouvement, ainſi que „ l'ont obſervé pluſieurs Auteurs: On a vû même ce ver s'être mis quelquefois tout en une boule, étant chaſſé par quelque medicament; & c'eſt ſans doute en faveur de ce mouvement, que la nature luy a donné ces inciſions, ces nœuds, & ces interſtices, par leſquels il eſt diſtingué en travers à la maniere des autres inſectes, & que certaines perſonnes ſe ſont imaginées être des vers cucurbitaires. Hippocrate a remarqué le mouvement de ce ver: ſi on traite, dit-il, un malade qui ait ce ver plat, & qu'on luy donne quelque medicament, pour l'en delivrer, le ver ſe met quelquefois en rond, & ſort tout en une boule, aprés quoy le malade recouvre la ſanté *c*. Schenckius dans le troiſiéme Livre de ſes Obſervations au Traité des Lumbrics, dit en avoir vû un encore tout palpitant; qu'une Dame venoit de rendre par la bouche, lequel étoit ainſi tout en une boule; il ajoûte qu'on developpa ce ver,

a *Mercurial. lib. 3. de morb. pueror. cap. 7. de different. lumbr.* b *Sennert. lib. 3. part. 2. ſect. 1. cap. 5.*

c ἐξέρχεται ὅλη στρογγύλη γενομένη ὥσπερ σφαῖρα, *Hipp. lib. 4. de morb. art. 27.*

ver, & qu'il fut trouvé de trois aûnes de long.

J'ay dit dans le commencement de ce Chapitre, que les vers longs & ronds s'engendroient quelquefois dans l'estomach, il y a cependant des Medecins qui prétendent qu'il ne s'engendre jamais de vers dans l'estomach, s'appuyant sur l'autorité de Galien, lequel parlant des differentes maladies, qui attaquent les differentes parties du corps, ne donne d'autre lieu aux vers pour leur demeure, que les intestins. Il y a, dit-il, des maladies affectées à chaque partie, comme la pierre aux reins & à la vessie *a*, la cataracte aux yeux, & les lumbrics aux intestins. Mais on peut entendre par *intestins* tout ce conduit, qui ne fait qu'un corps continu depuis la bouche jusqu'à l'anus, & ainsi avancer qu'il s'engendre des vers dans l'estomach, sans nier pour cela ce que dit Galien.

Cependant si l'on ne veut pas s'accommoder de cette explication, & qu'il soit vray que Galien n'ait prétendu parler que de la portion de ce conduit, laquelle va depuis l'estomach jusqu'à l'anus, & qui s'appelle proprement du nom d'intestins, il est à croire qu'il s'est expliqué de la sorte, parce que c'est dans les intestins que les vers s'engendrent plus ordinairement: ce qui suffit, pour pouvoir parler comme il a fait; car enfin jamais Galien n'a pensé qu'il ne s'engendrât des vers que dans les intestins, & il faudroit n'avoir jamais lû cet Auteur, pour luy attribuer cette erreur. Je ne pretends pas supposer que Galien soit infaillible, il s'est trompé quelquefois; mais cela suffit-il pour le condamner, sans examiner ce qu'il a dit? Les Mede-

a *Galen. 1. de Locis affect. cap. 5.*

decins Scholastiques font une distinction des vers & des lumbrics, pour répondre à ce passage de Galien, en disant qu'il n'y a que les lumbrics qui s'engendrent dans les intestins, & que c'est de ceux-là, dont Galien a prétendu parler, mais cette reponse est une chicane d'école, qui n'est bonne que sur les bancs, où l'on a la mauvaise coûtume de se mettre plus en peine de parler que de raisonner.

Quelques-uns de ceux qui croyent qu'il ne s'engendre pas de vers dans l'estomach, disent que c'est que dans l'estomach il n'y a point de matiere propre à la nourriture des vers; mais je leur demande si celle des intestins y est plus propre, mêlée comme elle est du fiel qui sort du foye. C'est que, ajoûtent-ils, il y a dans le ventricule un acide, qui doit empêcher qu'il ne s'y produise des vers: je les prie de me dire si dans le vinaigre, qui est si acide, il ne s'y en engendre pas: mais ce qui doit terminer la question, c'est l'experience; or, l'experience fait voir qu'il se produit des vers dans l'estomach; car on y en a decouvert tres-souvent en ouvrant des corps, & cela avec des circonstances, qui ne permettent pas de douter qu'ils n'y eussent été engendrez *. Je me souviens d'en avoir trouvé un grand nombre de tres-petits dans l'estomach d'un chien, sans qu'on pût soupçonner qu'ils y fussent monté des intestins, ces vers étant cachez sous une membrane, qu'il nous fallut percer, pour les y découvrir. Ce qui me fait souvenir de ce que rapporte Kerckring, qu'en dissequant un fœtus de six mois & demi, qui avoit l'estomach trois fois plus gros, que les fœtus

* *Petr. Aponens. differ.* 101. *conciliat.*

tus de cet âge ne l'ont ordinairement, il trouva dans cet estomach une membrane, dans laquelle étoient des vers, semblables à ceux que les enfans ont coûtume d'avoir *a*.

Crafftius *b* rapporte sur ce sujet l'Histoire d'un enfant, laquelle merite quelque attention. Un enfant de douze ans dans la Ville de Montpelier, fort sujet aux vers, mourut, dit-il, avec une tumeur au dessus du pubis; nous ouvrîmes le corps de cet enfant, & nous decouvrîmes que cette tumeur étoit causée par un amas d'alimens non digerez, mêlez de quelques vers; ayant vû cela, & craignant que l'estomach ne fût endommagé, nous en fîmes l'ouverture; nous y trouvâmes des pelotons de petits vers, & au côté gauche, prés du fond, un trou à passer le doigt, que ces vers avoient fait, & par lequel une partie des alimens, avant que d'être digerez, & quelques-uns de ces vers, étoient tombez vers la region du pubis, où ils avoient causé cette tumeur; car nous visitâmes les intestins, que nous trouvâmes sains & entiers. Je passe plusieurs autres exemples, de peur d'être trop long sur un sujet, que je n'ay dû traiter qu'en passant. Venons à present aux differentes formes que prennent les vers dans le corps de l'homme.

a *Observ. Anatom.* 79. b *Apud Guillelm. Fabric. cent.* 2. *observ.* 71.

ARTICLE III.

Des differentes formes que prennent les Vers.

LES Vers, qui s'engendrent dans le corps de l'homme, tant ceux des inteſtins, que ceux qui viennent aux autres parties, prennent ſouvent des figures monſtrueuſes en vieilliſſant; les uns deviennent comme des grenoüilles, les autres comme des ſcorpions, les autres comme des lezards; aux uns il pouſſe des cornes, aux autres il vient une queuë fourchuë, aux autres une eſpece de bec, comme à des oiſeaux; d'autres ſe couvrent de poils, & deviennent tout velus, d'autres ſe couvrent d'écailles, & reſſemblent à des ſerpens. Divers Auteurs rapportent des exemples de ces vers monſtrueux, comme *a* Wierus, *b* Montuus, *c* Rulandus, *d* Gabucinus, *e* Monardus, *f* Benivenius, *g* Rhodius, *h* Panarolus, *i* Marcellus-Donatus, *k* Geſner, *l* Dodonée, *m* Hollier, Borel, &c. Cornelius Gemma entr'autres parle d'une fille de quinze ans, qui en rendit un comme une anguille, à cela prés qu'il avoit la queuë panachée, & toute veluë; on en voit la figure dans Aldrovandus à la page 764. de ſon Livre des In-

a *Wierus lib. 4. cap. 16. de præſt. Dæm.* b *Montuus lib. 4. cap. 19. anat. morb.* c *Gabucin. comment. de Lumbr. cap. 13.* d *Gemma lib. 2. cap. 2. coſmocris* e *Monard. lib. 3. de ſimplic. medicam. ex novo orbe delat.*

f *Beniven. de abditis cap. 2.* g *Rhod. cent 3. obſerv. 19.*

h *Panar. pentecoſt. 5. obſerv. 13.* i *Marcell. Donat. Hiſt. mirab. lib. 4. cap. 26.* k *Geſn. lib. 8 Epiſt. pag. 94.*

l *Dodon. annot. ad cap. 58.* m *Hollerius lib. 1. de morb. inter. cap. 1.*

Insectes. Nous l'avons mise icy figure 11.

Ces sortes de vers monstrueux se divisent en dix classes ; sçavoir, les grenoüilles, les lezards, les serpens, les anguilles, les vers à queuë fourchuë, ceux à cent pieds, les escarbots, les chenilles, & les scorpions. Non que ces vers soient effectivement des scorpions, des grenouilles, &c. mais c'est qu'ils ont une apparence, qui les fait ressembler à ces animaux. Or toutes ces differentes figures, ainsi que je le viens de dire, leur arrivent quand ils vieillissent ; & cōmme la barbe ne sort à l'homme qu'à un certain âge, que les cornes ne poussent à plusieurs animaux que quelque tems aprés leur naissance, que les fourmis prennent des aîles avec le tems, que les vieilles chenilles se changent en papillons, que le ver à soye subit un grand nombre de changemens que tout le monde connoît. Il n'y a pas lieu de s'étonner que les vers du corps de l'homme puissent prendre en vieillissant toutes ces figures extraordinaires qu'on y remarque quelquefois. Je ne parle point ici des animaux, qui peuvent entrer par la bouche dans le corps. Ce n'est point de quoy il s'agit en cette occasion : Hippocrate rapporte l'exemple d'un jeune homme, qui *, étant yvre, s'endormit, & dans la bouche duquel il entra pendant le sommeil un serpent, qui alla jusques dans l'estomach, & qui le fit mourir avec de grandes convulsions. On trouve plusieurs faits semblables dans les Livres des Medecins ; mais je n'en rapporteray aucun, cette matiere ne regardant point mon dessein, qui est de traiter seulement des vers qui s'engendrent au dedans de nous.

Quand

* *Hipp. morb. epidem. lib.* 5. *art.* 6.

Quand les vers prennent ces differentes figures, cela n'arrive que par un ſimple accroiſſement de parties, qui rompent & forcent la peau, dont l'inſecte eſt couvert, & que les Naturaliſtes appellent nymphe. Malpighi & Swammerdam ont été les premiers aprés André Libavius, qu. ont rejetté la transformation chymerique de la chenille en papillon, & de quelques autres inſectes ſemblables, & qui ont fait voir que toutes les parties du papillon étoient enfermées ſous la nymphe de la chenille: En effet, le changement, qui arrive aux inſectes, ne differe en rien de celuy des plantes & des fleurs, & l'inſecte eſt renfermé dans la nymphe comme une fleur dans ſon bouton.

Ce que nous venons de dire peut ſervir à nous faire voir ce qu'il faut juger de certaines Hiſtoires, qu'on nous fait d'animaux étranges, comme de ſerpens & de dragons engendrez du corps de l'homme, par exemple, de ce que nous liſons dans Plutarque *, que les Gardes qui veilloient le corps de Cleomene attaché à la potence, virent un ſerpent qui ſortoit de ſon corps, & qui faiſoit pluſieurs circonvolutions ſur la tête du mort, & en couvroit tout le viſage. Que Ptolomée, à qui la choſe fut rapportée, s'étant imaginé que c'étoit un prodige, qui marquoit que le mort étoit cher aux Dieux, & d'une nature au deſſus de celle des autres hommes; les Sages, qui furent conſultez, le tirerent de ſon erreur, en luy diſant que comme les cadavres de certains animaux produiſoient des gueſpes, d'autres des Eſcarbots, d'autres des Abeilles, de même le propre

* *Plutar. in Cleom.*

de celuy de l'homme étoit de produire quelquefois des ſerpens. Nous pouvons auſſi juger de ce qu'on nous raconte de ces ſerpens, qui furent trouvez dans le tombeau de Charles Martel, & qui s'étoient engendrez de ſon corps; ces animaux n'étant ſans doute que de grands vers, qui avoient pris à la longue quelque apparence extraordinaire. Toutes les eſpeces de vers, dont nous venons de faire le détail dans ce Chapitre, rendent l'homme ſujet à diverſes maladies. Nous allons examiner les effets dangereux qu'ils produiſent.

CHAPITRE IV.

Des effets des Vers dans le corps de l'homme.

NOUS diviſerons ce Chapitre en deux Articles: Dans le premier, nous verrons les effets que produiſent les vers, qui naiſſent hors des inteſtins : Et dans le ſecond, les effets de ceux qui s'engendrent dans les inteſtins.

ARTICLE PREMIER.

Des effets des Vers qui naiſſent hors des inteſtins.

LES Vers, qui viennent hors des inteſtins, ſont, comme nous l'avons déja obſervé, les Encephales proprement dits, les Rinaires, les Auriculaires, & les Dentaires; ce ſont les Pulmonaires, les Epatiques, les Cardiaires, les Sanguins, les Veſiculaires, les Spermatiques, les Helcophages, les Cutanez, les Umbilicaux, & les Veneriens.

Les maux, que cauſent les Encephales, pro-

prement dits, sont des douleurs extraordinaires de tête, quelquefois des fiévres chaudes, ainsi que nous l'avons remarqué dans le Chapitre précedent.

Les Rinaires produisent des effets semblables.

Les Auriculaires font sentir des douleurs violentes dans l'oreille, & quelquefois des demangeaisons extraordinaires.

Les Dentaires causent aux dents une douleur sourde, mêlée de demangeaison ; ils rongent peu à peu les dents, & y entretiennent beaucoup de puanteur.

Les Pulmonaires causent des toux violentes, montent quelquefois dans la trachée artere, & font faire par leurs picottemens des efforts semblables à ceux que l'on a coûtume de faire, quand il est entré quelque miette de pain, ou quelque goutte d'eau ou de vin dans le larynx.

Les Epatiques causent des pesanteurs de foye, avec des élancemens dans le côté droit, &, selon quelques Medecins, un sentiment de chaleur dans tout le corps avec une grande mélancolie. Je ne sçay si ce dernier effet se trouve vray à l'égard de l'homme ; mais je sçay bien qu'on lit, dans les Observations de Borel, qu'un chien, qui avoit un gros ver velu dans le foye *, ainsi qu'on le reconnut aprés en l'ouvrant, alloit, toutes les fois qu'il pleuvoit, se mettre sous les goutieres, & s'y plaisoit tant, qu'on ne l'en pouvoit chasser ; que ce chien étoit outre cela fort mélancolique, & fuyoit les autres chiens. Ce fut M. Tardin, Medecin de Tournon, qui ouvrit le chien, & qui y trouva ce ver.

* *Borell. observ. medicophys. cent. 2. observ. 23.*

Les Cardiaires causent des tremblemens, des Syncopes, & cette maladie appellée passion Lunatique, qu'on attribuë faussement à la Lune; ils causent souvent des morts subites.

Les Sanguins ne font sentir aucune douleur, ils se tiennent dans les vaisseaux, & nagent au milieu du sang, comme les vers du vinaigre nagent dans le vinaigre, ces vers sont tres-menus & tres-petits, & il y a de l'apparence qu'étant portez au cœur avec le sang, ils entrent dans les arteres avec ce même sang, & sont portez dans les chairs, d'où ils sont repris par les venes. Il est vray-semblable aussi qu'étant quelquefois trop gros, pour être reçûs avec le sang dans ces mêmes venes, ils restent dans les chairs, où ils produisent des furoncles, des éleveures, & souvent ces gales universelles qui affligent tout le corps. Les Cardiaires pourroient bien être de ces vers sanguins arrêtez dans les inégalitez des ventricules du cœur, où ensuite ils grossissent, & acquierent par l'accroissement assez de force, pour ronger le cœur même.

Les Vesiculaires, qui s'engendrent dans les reins, & qui sortent par la vessie, causent souvent des retentions d'urine, & de violentes douleurs au col de la vessie lorsque l'on urine. Il s'est vû des malades uriner du sang, & aprés avoir jetté des vers par l'uretre être entierement gueris. M. Thomas Mermann, premier Medecin du Duc de Baviere, traitant une femme malade d'une dyssurie, luy fit rendre par les urines un ver long d'une coudée, aprés quoy elle fut guerie par le moyen de quelques évacuans.

Les

Les Spermatiques font, selon le sentiment de quelques Auteurs, une irritation aux parties qui les renferment, laquelle produit quelquefois des excés de mouvemens veneriens, mais ce sentiment n'est pas plus raisonnable que celuy de ceux qui pensent qne le vinaigre ne picque qu'à cause des vers qui y sont.

Les Helcophages rongent lesulceres,& en mangent les mauvaises chairs, mais en méme tems ils y produisent une corruption nouvelle par les excremens qu'ils y deposent.

Quant aux Cutanez & aux Umbilicaux, nous en avons suffisamment rapporté les effets dans le Chapitre 3. Art. 1. j'ajoûteray seulement ici une chose au sujet des Crinons, qui est que Leeuwenhoek prétend que ce sont de veritables poils, & non des vers ; il dit qu'en les examinant avec le microscope, il luy sembloit à la verité voir une maniere de tête, qui auroit pû faire croire que c'étoit des animaux, mais que cette apparence de tête venoit de ce que l'extrémité du poil, qui étoit dehors, avoit une couleur differente du reste, qu'aprés tout il n'y a jamais remarqué ni mouvement, ni aucune forme d'animal. A Aix la Chapelle la maladie des Crinons est assez ordinaire, & c'est la coûtume, dans ce lieu-là, de frotter le corps avec du miel auprés du feu, alors ces petits Crinons deviennent plus visibles, & on les coupe avec le razoir, croyant couper autant de têtes de vers, quoique, selon toutes les apparences, on ne coupe que des poils que le miel a fait paroître ; car on sçait que le miel fait croître le poil promptement. Le sentiment de Leeuwenhoek, que les Crinons sont des vers ima-

ginaires, paroît d'autant plus vray-semblable, que les poils, qui poussent sous l'épiderme, sont capables par eux-mêmes de produire beaucoup d'incommoditez, lorsqu'ils ne trouvent pas une issuë assez libre, pour sortir. Cet Auteur rapporte l'exemple d'un homme de qualité, qui aprés être relevé d'une grande maladie, le vint trouver, pour luy dire qu'encore qu'il eût bon appetit, il craignoit de n'être pas parfaitement gueri, à cause d'une demangeaison incommode, qu'il sentoit par tout le corps; que les Medecins attribuoient cette demangeaison à un sang trop acre, & qu'en travaillant à corriger cette acreté, ils prétendoient le guerir. Leeuwenhoek en jugea tout autrement, il apprit du malade que les cheveux luy étoient tombez pendant sa maladie, sur cela il soûtint que la demangeaison venoit de ce que les poils, qui étoient en même tems tombez par tout le corps, recroissoient, parce que ces poils ne trouvoient pas une sortie assez facile, & picquoient l'épiderme: ce qui ne se pouvoit faire sans une grande demangeaison.

Ce raisonnement paroît conforme à l'experience, car on ne manque gueres sur la fin des Hyvers, ou au Printems de sentir de grandes démangeaisons, qui est le tems auquel le poil commence à recroître; car c'est un fait constant, qu'excepté la barbe & les cheveux, le poil du corps tombe tous les ans, & se renouvelle; il y a des gens, qui quand ce poil leur revient, quoiqu'il soit presque imperceptible, s'en trouvent fort incommodez, semblables en cela aux oiseaux, qui sont tout malades quand ils muent.

Quant aux veneriens * M. Hartsoecker est de sen-

* *Voyez sa seconde Lettre.*

sentiment qu'ils causent tous les ravages qui arrivent dans les maladies veneriennes; qu'ils rongent & qu'ils mordent tout ce qu'ils trouvent; & que si le mercure guerit cette maladie, c'est parce qu'il tuë les vers qui l'entretiennent. Ce sentiment me paroit fort vray-semblable, & j'ay vû des personnes, attaquées de ces sortes de maux, se sentir tres-soulagées, en prenant contre les vers. Un jeune homme entr'autres, qui, pour avoir pris pendant un mois d'une ptisanne, faite avec la gentiane, & s'être purgé de tems en tems avec l'aloës, qui sont de bons remedes contre les vers, s'en trouva si bien, qu'ayant pris ensuite pendant quinze jours des ptisannes de Squine & de Salsepareille, il n'eut plus besoin d'aucun autre remede, & fut parfaitement gueri; il y a trois ans qu'il joüit de cette nouvelle santé, sans avoir ressenti la moindre atteinte de sa derniere maladie. Nous avons remarqué dans le Chapitre 3. que les vers spermatiques ne se trouvent point en ceux qui ont des maux veneriens: ce qui doit faire voir que les vers veneriens sont d'une nature differente; aussi les spermatiques ne se trouvent qu'en ceux qui joüissent d'une bonne santé, ainsi que nous l'avons observé au même Chapitre.

ARTICLE II.

Des effets des Vers qui sont dans les intestins.

LES Vers des intestins sont de trois sortes, ainsi que nous l'avons remarqué dans le Chapitre 3. Il y a les ronds & longs, les ronds & courts, appellez ascarides, & les plats:

Nous parlerons des effets des uns & des autres, & nous commencerons par les vers longs & ronds, ensuite nous viendrons aux ascarides, & nous finirons par le *Solium*.

Les maux que causent les vers ronds & longs, sont des nausées, des vomissemens, une haleine aigre, des tranchées, des coliques, des diarrhées, des tenesmes, des tensions de ventre, des défaillances, des hoquets, des degouts, & quelquefois au contraire une faim devorante, des toux séches, des frissons, des fiévres erratiques, des convulsions, des épilepsies, des syncopes, des étourdissemens, des chancellemens étant debout, & quelquefois des privations de parole. Je me souviens à cette occasion de ce que rapporte Alexandre Benoît, Medecin, lequel parlant des causes qui peuvent rendre muet, dit que cette maladie est quelquefois produite par des vers qui sont dans les intestins; il en cite un exemple d'une petite fille, qui fut muette huit jours, & qui guerit aprés avoir rendu quarante vers par le bas. Forestus * cite un exemple semblable d'un enfant de douze ans, devenu furieux dans une fiévre maligne, lequel fut muet deux semaines entieres, & recouvra la parole & la raison aprés avoir rendu par le bas une infinité de vers ensuite d'un medicament, qui luy fut donné à ce sujet.

Quant à la faim que causent les vers, nous remarquerons qu'il s'est vû des maladies épidemiques vermineuses exciter une si grande faim, qu'on n'appelloit point autrement ces maladies, que les maladies de la faim; il y en

* *Forest. de febrib. cum morb. Epidem. publ. grass. lib.* 6. *obs.* 39.

en eût une de cette nature à Sarragosse, dont presque tout le monde mouroit, & contre laquelle on ne trouva point de meilleur remede que le Bol-d'Armenie, donné tantôt seul & tantôt mêlé avec de la Theriaque : ce qui faisoit sortir des quantitez prodigieuses de vers, & guerissoit presque tous les malades *a*.

Au regard des Convulsions, les vers des intestins en excitent quelquefois de si horribles, qu'on les prendroit presque pour des marques de possession. Il s'est vû des enfans travaillez de vers se courber en arriere jusqu'à faire toucher leur crane à leurs talons. Trincavelle assûre en avoir vû plusieurs exemples *b* : pour ce qui est de l'Epilepsie, la plûpart des enfans qui en sont affligez, ne le sont que par les vers.

Un autre effet des vers longs & ronds, est de piquer quelquefois les intestins, de les percer, de se répandre dans toute la capacité du bas ventre, & de devorer les malades jusqu'à les consumer, ainsi qu'il arriva à cet Herode Agrippa, dont il est fait mention dans les *c* Actes des Apôtres. Crafftius écrit qu'ayant été appellé *d*, pour voir un jeune homme de quinze ans, qui étoit fort malade, & qu'ayant reconnu qu'il avoit des vers, il luy fit prendre trois matins de suite d'une poudre qu'il composoit luy-même, laquelle entraina par le bas plus de cent vers. Le ventre, nonobstant cela, ne laissant pas de demeurer dur & tendu vers le nombril, il fit mettre dessus un cataplasme emollient, & vingt-quatre heures aprés commencerent à sor-

D 5 tir

a Forest. lib. 21. observ. 28. in Schol.

b Trincav. lib. 9. cap. 11. de rat. curand. part. hum. corp. affect. *c Cap. 12. v. 23.*

d. Crafft. apud Guihelm. Fabric. cent. 2. observ. 12.

tir par le nombril plusieurs vers assez longs ; ce qui continua plusieurs jours. Cependant le ventre ne diminuant point, il fit continuer le même cataplasme ; & comme c'étoit le tems des fraizes, & que ce jeune homme en mangeoit beaucoup, il arrivoit quelquefois qu'en levant le cataplasme on y trouvoit des grains de fraize attachez : ce qui ne permit pas de douter que les intestins, & les parties contenantes, ne fussent percées par les vers. Le malade mourut peu de jours aprés.

On trouve dans les Auteurs plusieurs exemples semblables, comme dans Hollier *a*, dans Nicolas Florentin *b*, dans Forestus *c*, dans Trincavelle *d*. Il ne faut pas oublier de remarquer que les vers font quelquefois tarir le lait aux nourrices, & en voicy deux exemples que j'ay vûs, qui meritent bien d'être rapportez.

Le quatriéme de Janvier de l'année 1699. une nourrice me vint demander quelque remede, pour luy faire revenir son lait qui étoit tari, je luy en enseignay un, qui ne fit aucun effet ; elle vint me retrouver, je luy en conseillay un autre, qui fut aussi inutile que le premier ; surpris de ce peu de succés *e*, je m'avisay de luy en ordonner un pour les vers, elle prit le remede le lendemain, & trois heures aprés elle rendit vingt-trois vers, dont quelques-uns avoient prés d'un tiers de long. Son lait revint quelques jours ensuite, & elle en eut les mammelles pleines. Il faut remarquer que

a Holler. lib. 1. cap. 54. de morb. int. *b Nicol. Florent. serm. 5. tract. 8. cap. 54.* *c Forest. lib. 7. observ. 35. in Schol.* *Trincav. lib. 9. cap. 11. de ratione cur. partic. hum. corp. affect.* *e Tob. Cneulinus de observ. propriis.*

que cette nourrice étoit grasse, de bonne couleur, & ne se plaignoit d'aucune incommodité, sinon que lors qu'elle étoit longtems sans manger, il luy prenoit des étourdissemens.

Une autre, âgée de trente ans, assez maigre, un peu pâle, & d'un temperament vif, me vint trouver le six de Fevrier de l'année 1699. me disant que son lait luy avoit manqué tout d'un coup; j'examinay son sein, que je trouvay fort vuide, & d'où il fut impossible de tirer une goute de lait; le mammelon étoit plein de fentes, semblables à celles qui viennent quelquefois aux lévres. Autour du mammelon paroissoit un cercle beaucoup plus pâle que celuy qu'on a coûtume de voir aux mammelles de certaines nourrices: je ne me tins pas à cet examen, je voulus sçavoir de quelle qualité étoit l'urine de cette femme, & son urine me parut d'abord assez belle; mais l'ayant laissé reposer, je la vis, qui de transparente qu'elle étoit, devint trouble & blancheâtre, ainsi qu'il arrive aux urines de plusieurs malades. Aprés cela je demanday à la nourrice si elle ne sentoit point quelque douleur de ventre, elle me répondit que tout ce qui l'incommodoit étoit des étouffemens, qui la prenoient la nuit, & qu'elle n'avoit point le jour. Je luy ordonnay un remede contre les vers, sans luy dire que c'étoit contre cette maladie, & luy recommanday de m'informer de ce qui se passeroit; elle vint me trouver 8. jours aprés, & me dit que depuis ce remede elle n'avoit cessé de rendre des vers tous les jours, qu'au reste il luy sembloit que son sein grossissoit. Je voulus voir alors si je remarquerois les mêmes choses que j'avois observées auparavant, & je ne trouvay plus de crevasses

au ſein, le cercle du mammelon n'étoit plus ſi pâle, & l'urine repoſée ne changeoit plus; je ne doutay point alors que le lait ne revint entierement, ſi je donnois encore pour les vers à cette femme: ce que je fis, & ce qui me réüſſit ſi bien, que quinze jours enſuite elle vint ſe preſenter devant moy avec un gros enfant entre les bras, qui la tettoit à pleine bouche. J'ay voulu rapporter ce fait avec toutes ſes circonſtances, afin que les Medecins, qui le liront, y puiſſent faire leurs reflexions.

Les Aſcarides cauſent des demangeaiſons dans le fondement, & ſouvent par l'irritation qu'ils font à l'inteſtin, des défaillances, des ſyncopes, & tres-ſouvent des Teneſmes.

Les effets du *Solium* ſont preſque les mêmes que ceux des vers longs & ronds, mais ils ſont plus violens, comme le remarque Arnauld de Villeneuve, & il y en a trois que ce ver produit plus ordinairement *; ſçavoir la ſyncope, la privation de la parole, & la difficulté de ſe rétablir dans les maladies où l'on tombe par quelque cauſe que ce ſoit.

Pour la faim, on peut dire que ſi les vers affament quelquefois, le *ſolitaire* eſt celuy de tous qui affame le plus, auſſi nôtre malade étoit-il toûjours tourmenté d'une faim dévorante, & cela depuis ſon enfance, ainſi que je l'ay appris de luy-même: ce qui vient de ce que ce ver conſume une partie du chyle, & corrompt l'autre; car alors le corps eſt fruſtré de ſa nourriture.

Pour ce qui eſt de la difficulté de ſe rétablir dans

* Signum *Solii*, eſt cum patiuntur prædicta ſymptomata, intenſiora & fortiora. *Arnauld. Villanov. breviar. lib. 2. cap. 21.*

dans les maladies, c'est l'effet ordinaire du *Solium.* Comme la chaleur naturelle est affoiblie quand on est malade, on fait alors moins de chyle, ce peu de chyle, qui devroit servir à nous soûtenir, est presque tout devoré par ce ver, d'où il s'ensuit que l'on doit tomber dans un abattement & un épuisement si considerable, qu'il soit impossible de se rétablir parfaitement; c'est ce qui arrive à tous ceux qui tombent malades ayant ce ver. Si celuy qui a cet insecte, dit Hippocrate [a], vient à tomber malade, il ne sçauroit se rétablir qu'à peine, *vix revalescit.* Et la raison de cette difficulté, poursuit-il [b], est que ce ver consume une partie de la nourriture contenuë dans l'estomach. C'est souvent de-là que viennent tant de langueurs qui restent aprés certaines maladies, & contre lesquelles tous les remedes sont inutiles, parce qu'on ne pense pas à cette cause. De-là tant de fiévres lentes, tant d'indispositions, qu'on ne sçait presque à quel genre de maladie rapporter.

Hippocrate dit que ce ver ne fait jamais beaucoup de mal [c], cependant il dit plus haut que ceux qui l'ont, perdent quelquefois tout d'un coup la parole [d]. J'ajoûte à cela que nôtre malade tomboit d'Epilepsie depuis plusieurs années, & qu'il n'en tombe plus à present : J'en ay vû plusieurs autres être affligé d'Epilepsie ayant ce ver : ce qui me fait juger qu'il est plus dangereux que ne semble le dire Hippocrate; mais apparemment que cet Auteur n'a parlé de la sorte, que par rapport au grand mal, qu'il dit que ce ver ne cause pas, qui est la mort, *mor-*

 tem

a. *μόλις ἀναφέρεται. lib. 4. de morb.* b *Hip. ibid.*

c Qui hoc animalculum habet, ei nihil valde periculosum accidit, *δεινόν τι κάρτα οὐκ ἄν γένοιτο, Hip. ibid.*

d Quibusdam etiam vocem intercipit.

tem non inducit, sed consenescit, d'ailleurs il appelle cet insecte du nom de θήριον a, qui signifie particulierement dans le langage des Medecins une bête dangereuse par le venin. Ceux qui ont le *solitaire* supportent avec peine la fatigue, le moindre exercice les lasse, & leur corps devient toûjours debile : Hippocrate semble dire le contraire, selon la Traduction de Vander Linden, qui rend le Grec que nous venons de rapporter au bas de la page, par ces mots : *Qui hoc animalculum habet, toto quidem tempore valde debilis fieri non poterit :* Celuy qui a cet insecte ne sçauroit devenir debile tandis qu'il l'a, mais cette Traduction n'est pas juste, le Grec porte : Il n'arrive point de mal trop considerable, à celuy qui a ce ver b : ce qui est bien different.

Le *Solium* produit dans les femmes des effets plus fâcheux que dans les hommes, il leur cause des coliques violentes, de longs delires, des syncopes fréquens, & avec cela des suppressions de regles, des tumeurs de ventre, des degouts & des appetits bizarres, que l'on prendroit aisément pour des signes de grossesse. On y a été trompé quelquefois, & Spigelius en rapporte un exemple assez digne de remarque : Une Demoiselle de qualité avoit tous les degouts, & tous les appetits ordinaires aux femmes grosses, avec cela le ventre fort gros, & une suppression entiere de ses regles. Ses parens alarmez la firent examiner aux Medecins & aux Sages-femmes, qui assûrerent d'une commune voix qu'elle étoit enceinte : ce qui fut cause qu'on ne luy fit aucun remede. Cette fille, ainsi

a. ὅς ἔχει τοῦτο τὸ θήριον.
b. δεινόν τι κάρτα οὐκ ἂν γένοιτο.

ainsi dépourvuë de secours, tomba dans une séchereſſe univerſelle de tout le corps, & mourut peu de tems aprés. On l'ouvrit, & au lieu d'un enfant, qu'on s'attendoit de trouver dans la matrice, on trouva dans les inteſtins un amas d'eaux & un ver plat, qui occupoit toute la longueur des boyaux.

Nous avons remarqué que nôtre pleuretique ſe trouva gueri ſitôt aprés la ſortie de ſon ver: il ne faut point finir ce Chapitre ſans examiner comment s'eſt pû faire cette gueriſon.

Nous remarquerons premierement qu'il n'eſt pas étonnant de voir des pleureſies vermineuſes; on en voit ſouvent, & pluſieurs Auteurs en font mention. Gabucinus entr'autres en rapporte une *, dont la gueriſon a beaucoup de rapport avec celle-cy: Il raconte qu'une fille ayant tous les ſymptomes ordinaires aux pleuretiques, une douleur picquante au côté, une toux ſéche, un poulx dur & recurrent, une courte haleine & une fiévre continuë, il remarqua que le corps de cette fille devenoit tantôt froid, tantôt chaud, & que lors qu'il y avoit de la chaleur une des jouës rougiſſoit, & que l'autre demeuroit pâle; que ſur cela il donna à la malade un medicament contre les vers, lequel en fit ſortir une grande quantité, aprés quoy la pleureſie ceſſa.

C'eſt ce que nous avons vû arriver dans nôtre malade, il s'eſt trouvé gueri de ſa pleureſie preſque auſſitôt aprés la ſortie du ver. Voicy comment ce rétabliſſement ſe peut expliquer.

On ſçait que la pleureſie eſt une maladie entretenuë par le ſejour d'une humeur, arrêtée dans la plevre: or, je dis que le ſejour de

* *Gabuc. de Lumbr. cap.* 13.

de cette humeur étoit entretenu par celuy du ver, & voicy comment. Rien n'eſt plus capable de reſoudre une humeur arrêtée, que l'abondance & la vivacité des eſprits animaux ; ces eſprits ſe produiſent par le moyen de la diſtribution, qui ſe fait d'un bon ſang à tout le corps, ce bon ſang ſe fait du bon chyle ; or le bon chyle eſt devoré par ce ver, qui en conſume la partie la plus ſubtile & la plus delicate, comme il eſt facile de le juger par la ſtructure de ſon cou, qui eſt preſque auſſi mince que du papier ; il ne reſtoit donc dans le malade qu'un chyle épais & groſſier, peu propre d'ailleurs à ſe diſtribuer. Ce chyle faiſoit un ſang épais, & ce ſang épais des eſprits groſſiers, qui n'étoient pas aſſez ſubtils, pour reſoudre les parties du ſang arrêtées dans la plevre, & pour leur donner la ſubtilité neceſſaire, afin d'être repriſes par les vaiſſeaux, & de rentrer dans le commerce de la Circulation ; lors donc que ce ver eſt ſorti, le bon chyle, au lieu d'être employé à la nourriture de l'inſecte, l'a été à celle du malade, il s'en eſt fait un ſang plus delié, des eſprits animaux plus vifs & plus abondans, l'humeur amaſſée dans la plevre a été par conſequent penetrée par des parties ſubtiles & inſinuantes, qui l'ont rendu propre à être repriſe par les vaiſſeaux, en ſorte que cette humeur étant diſſipée, la gueriſon a dû s'enſuivre.

J'ajoûte à cela, que c'eſt une erreur de croire avec quelques Medecins, que les vers ne puiſſent pas cauſer la pleureſie : Ils la cauſent tres-ſouvent, comme remarque Quercetan ; & pour le comprendre, il n'y a qu'à faire reflexion ſur ce que peut produire cette

matiere

matiere corrompuë, qui accompagne toûjours les vers ; car on n'a pas de peine à concevoir qu'elle peut aisément affecter la plevre & l'enflammer, sans qu'il soit necessaire de recourir à d'autres causes. Quercetan rapporte, qu'ayant fait ouvrir plusieurs vieillards, qui étoient morts de pleuresies, il leur trouva les intestins remplis de gros vers, ce qu'il regarda comme la veritable cause de leurs pleuresies *a*.

J'ay dit plus haut que les vers longs & ronds picquoient souvent les intestins ; nous remarquerons icy que le *Solium* ne picque point, parce qu'il n'a pas la tête faite d'une maniere propre à cela, ayant cette partie fort molle, ainsi que l'observe Spigelius *b* & Sennert *c*, & qu'on le voit en celuy que je conserve.

On peut connoître par tout ce que nous avons dit jusques icy, que les maladies qui causent les vers, ne sont point indifferentes ; & voicy deux ou trois exemples qui le pourront encore persuader.

AUTRE OBSERVATION.

Il y a peu d'années qu'ayant été appellé chez un nommé M. Lorrain, dans la ruë de la Truanderie, pour voir un jeune garçon malade d'une fiévre tierce, auquel on faisoit prendre inutilement le Quinquina depuis trois Semaines, j'avertis le Pere & la Mere que leur enfant étoit malade de vers, que cette fiévre venant d'une telle cause, le Quinquina ne la gueriroit

a *Quer. rediv. Tom.* 3. *de pleuritid.* b *Spigel. de Lumb. lat. cap.* 6. c *Vide etiam Sennertum lib* 3. *part.* 2. *sect.* 1. *cap.* 5.

roit point, & qu'il falloit recourir à d'autres remedes; j'en prescrivis quelques-uns, qu'on se disposoit à faire, lors qu'il entra une personne, qui soûtint qu'il n'y avoit point de vers dans le malade, parce que le Quinquina étant amer, les auroit tous tuez, disoit-il, quand il y en auroit eus. Cette raison specieuse, que la pratique dément, porta les parens à continuer l'usage du Quinquina. Huit jours aprés la fiévre augmenta, il survint un transport au cerveau, & je fus rappellé. Un lavement de lait, que je fis donner alors, lâcha le ventre de l'enfant, & entraînant avec les matieres quatre gros vers vivans, fit voir aux parens leur erreur, qu'ils reconnurent trop tard; car l'enfant mourut peu d'heures aprés.

AUTRE OBSERVATION.

M. Daval, Docteur de la Faculté de Medecine de Paris, m'a dit qu'ayant un jour laissé pour mort un malade qu'il traitoit, il s'avisa neanmoins d'y passer le lendemain, qu'ayant trouvé alors son malade dans la même extrémité, sans connoissance, presque sans poulx & sans chaleur, il soupçonna sur quelques signes, dont il s'apperçût alors, que tout cela pouvoit être causé par des vers; qu'aussi-tôt, sans differer, il fit prendre au malade plusieurs choses contre les vers, lesquelles chasserent de son corps un animal jaune, ayant deux cornes par devant; que le mal ne diminuant point pour cela, il fit réïterer les mêmes remedes, qui chasserent encore un ver semblable au premier, aprés quoy le malade revint à luy, & recouvra peu à peu la santé.

A U-

AUTRE OBSERVATION.

M. Hartsoeker m'a mandé d'Amsterdam, qu'il avoit il n'y a pas long tems un de ses enfans fort malade, & hors d'esperance de guerison; qu'il luy donna quelques grains de Tartre Emetique, qui ce jour-là ne fit, en apparence, aucun effet, mais que le lendemain l'enfant rendit trois gros vers morts, & fut gueri aussitôt.

AUTRE OBSERVATION.

Dans la vieille ruë du Temple, chez M. Laurel Avocat, je fus appellé il y a trois ans, pour voir un jeune homme malade d'une dyssenterie, auquel on avoit donné quatre fois l'hypécacuanha, je reconnus qu'il avoit des vers, j'en avertis celuy qui le traitoit, lequel par un grand raisonnement sur les Acides & sur les Alcalis, soûtint que cette dyssenterie ne pouvoit provenir de vers, & fit tant, qu'on resolut dans le logis que le malade seroit traité selon les principes de cette Philosophie; le succés ne favorisa pas le raisonnement du Philosophe, le mal empira, & on conseilla au malade de changer d'air; on le transporta à la Campagne, où il devint encore plus indisposé, on le fit revenir à Paris, où huit jours aprés il mourut: on l'ouvrit, & on luy trouva les intestins tous remplis de vers, & sur tout le colon. Je ne puis m'empêcher à ce sujet de remarquer icy en passant qu'on met les Acides & les Alkalis à trop d'usages, & que l'abus, que les demi-Sçavans font tous les jours de cette Doctrine, est quelque chose de pitoyable: c'est une induction mal tirée de quelques experiences de chymie qu'ils allient avec la Philosophie de Descartes;

ils

ils empruntent de ce Philoſophe les corpuſcules & la combinaiſon de la matiere, ils y joignent les Acides & les Alcalis, que la Chymie leur découvre, & croyent par ce moyen avoir trouvé la clef & le dénoüement de toute la Phyſique. Avez-vous la fiévre, c'eſt, diſent-ils, que les corpuſcules du ſang ſont en mouvement, & que les Acides venant à rencontrer les Alcalis, produiſent une fermentation plus ou moins grande, ſelon la proportion des uns ou des autres. Manquez-vous d'appetit, c'eſt qu'il n'y a pas aſſez d'Acide dans l'eſtomach, & que le peu, qui s'y en trouve, eſt émouſſé par la grande quantité des Alcalis; eſt-on d'un temperament ſec, on abonde en Alcali: eſt-on replet, les Acides ſont en plus grande abondance: les yeux d'écrevices vous rafraîchiſſent, ce ſont auſſi-tôt les Alcalis de l'écrevice, qui émouſſent la pointe des acides: le vin vous échauffe, ce ſont les Acides du vin, qui augmentent les acides de vôtre ſang, & donnent à ce ſang un trop grand mouvement: Les feüilles d'un arbre tombent-elles en Automne, les alcalis ont émouſſé les acides, & empêchent le mouvement neceſſaire à la vie: Les fruits ſont-ils abondans, c'eſt que la terre, qui les nourrit, abonde en acides: Y a-t-il peu de fruits, c'eſt qu'il y a trop d'alcalis. J'attends que bientôt, ſi on demande pourquoy la Seine charie des glaçons en hyver, & rompt quelquefois les ponts, on répondra que cela vient des acides & des alcalis; car l'eau ſe figera par les acides de l'air, leſquels fixeront les alcalis, & les parties de pierre & de bois, que les glaces rompront, ne ſe ſeroient point rompuës, ſi les acides, qui ſe ſont inſinuez dans leurs pores, ne

les

les euſſent rendu caſſantes. Ainſi pourquoy le feu conſume-t'il une maiſon? c'eſt que les acides & les alcalis ſont mis en mouvement. Pourquoy l'action des maçons démolit-elle les bâtimens? bientôt les acides & les alcalis en ſeront la cauſe. Je ne nie pas qu'il n'y ait de ces ſels, mais je ne puis ſouffrir qu'on les mette ainſi à tout ſans diſcernement, & qu'on aime mieux riſquer la vie d'un malade, que de demordre un moment de cette Doctrine.

Il s'agit d'examiner ſi une maladie eſt cauſée par des vers, il y a des ſignes pour cela faciles à connoître; au lieu de s'y arrêter on va chercher les acides & les alcalis: on prouve par ce ſyſteme qu'il n'y a point de vers dans le malade, & cependant le malade meurt de vers: Voilà ce que le bon ſens, ce que la conſcience même ne ſçauroit excuſer. La Doctrine des acides & des alcalis eſt inutile en Medecine ſans une connoiſſance exacte de ce qui ſe paſſe dans le corps humain; car c'eſt-là la vraye ſcience du Medecin, ſans laquelle tous les ſyſtemes des acides & des alcalis, non plus que tous les autres, ne ſervent de rien, ainſi que le remarque ſi à propos M. Jacquemier * dans la ſçavante Theſe qu'il a fait ſoûtenir aux Ecoles de Medecine de Paris le treiziéme jour de Novembre de l'année 1698.

Si j'euſſe voulu m'arrêter à tous les raiſonnemens, qui me furent faits ſur ces ſortes de ſels, pour me prouver que le malade, que j'ay délivré du Solium, dont on voit icy la figure, n'avoit aucun ver, qu'il le falloit encore ſaigner,

* Hac omiſſâ in vanum arcana naturæ penetralia ſubit Medicus, perperam acidorum alcalium-ve nomina effutiet.

gner, & luy donner enſuite le petit lait, il auroit encore ce ver, ou ſeroit mort : ſelon eux la potion purgative alloit faire des deſordres extraordinaires, étant donnée avant la coction des humeurs, & avant que les acides & les alcalis euſſent fini leur combat : le malade devoit mourir ſi je ne le faiſois encore ſaigner ; tout étoit à craindre ſans la ſaignée & le petit lait. Je n'ordonnay neanmoins ni l'un ni l'autre, mon malade prit le breuvage que je luy preſcrivis, rendit un ver de quatre aûnes trois pouces, & guerit : voilà tout le mal qui en arriva.

On n'examine pas avec aſſez de ſoin s'il y a des vers dans les malades, de-là vient que pluſieurs perſonnes de tout âge, faute d'avoir pris des remedes, ou des préſervatifs contre les vers, tombent en langueur & meurent, ſans qu'on en ſçache la veritable cauſe. Ces inſectes s'engendrent peu à peu dans le corps, & s'y engagent aprés de telle ſorte, lors qu'on neglige les remedes qui les pourroient chaſſer, qu'on n'eſt ſouvent plus à tems de les combattre lors qu'on le voudroit. On en a trouvé quelquefois de fort longs juſques dans le tronc de la vene porte. En 1601. Spigelius faiſant une Anatomie publique, & préparant le foye du ſujet, qui étoit le corps d'une femme, d'un âge mediocre, morte dans une maigreur extraordinaire, trouva quatre gros vers ronds *a*, longs d'une palme, dans le tronc de la vene porte, où il s'étoit formé une obſtruction, qui avoit cauſé la mort à la malade ; il montra ces vers à Fabricius-Aquapendente, ſon Maître, lequel les fit voir le lendemain dans l'Amphiteatre à tous les aſſiſtans comme une choſe extraordinaire.

Plu-

a Spigel. de lumb. lato, notâ quartâ.

Plusieurs Auteurs attribuent aux vers la cause des fiévres malignes; Kircher *a* & Hauptman *b* pretendent qu'elles ne viennent presque jamais que de-là. Forestus *c* rapporte un grand nombre d'exemples de fiévres malignes & pestilentielles, vermineuses, dont il dit avoir esté témoin.

Je n'examineray point icy si ce sont les fiévres malignes qui donnent occasion à la generation des vers, ou si ce sont les vers qui causent les fiévres malignes; je diray seulement que dans les dernieres qui coururent, je ne trouvay pas de meilleur moyen, pour guerir les malades que je traitois, que de les gouverner par rapport aux vers, je leur en faisois rendre un fort grand nombre, aprés quoy ils guerissoient par l'usage de quelques cordiaux: Nous pouvons remarquer que les vins de ce tems-là étoient fort verds, & par consequent fort capables de corruption: ce qui pouvoit beaucoup contribuer à la generation de ces vers, dont presque tous les malades étoient atteints. J'ajoûteray même une chose, que M. Quiquebœuf, Docteur & Professeur dans la Faculté de Medecine de Paris, observa cette année-là, qui est qu'il y avoit des vers dans le vin; & voicy comment il le reconnut. Un de ses domestiques étant allé à la cave, pour ôter le fosset à un tonneau, afin d'y mettre une fontaine, s'apperçût qu'il y avoit autour de ce fosset une lie mêlée de vers; cela donna lieu à M. Quiquebœuf d'examiner si dans les lies il pourroit y en avoir, il fit ôter le vin du tonneau, & en

a Kirch. in scrutinio pestis. b Hauptm. de vivâ mortis imagine, & tractatu de Therm. Wolckensteinensibus. c Forest. de intestin. affect. lib. 21. observ. 26. in Schol.

en expoſa la lie au Soleil, au bout d'une heure il y parut une fourmillere des vers, la même choſe arriva à deux autres pieces.

Toutes les obſervations, que nous avons rapportées juſques icy, font voir combien il eſt facile & ordinaire qu'il y ait des vers dans le corps de l'homme, & par conſequent combien les Medecins doivent être attentifs aux ſignes, par leſquels on peut connoître quand il y en a: Nous allons parler de ces ſignes dans le Chapitre ſuivant.

CHAPITRE V.

Des ſignes des Vers.

LES ſignes, par leſquels on connoit qu'il y a des Vers dans le corps, ſont la plûpart des effets que produiſent les vers; mais comme ces effets ſont differens des autres, dont nous avons parlé, en ce que ceux-cy ſervent en même tems de marque, pour découvrir ces mêmes vers; nous les mettons icy au rang des ſignes.

Ces ſignes ſont, ou communs, ou particuliers; les communs conviennent au genre, & les particuliers aux eſpeces; c'eſt à-dire, que quand ces ſignes communs ſe rencontrent, on peut dire en general qu'il y a des vers, ſans ſçavoir préciſément quelle ſorte de vers c'eſt; & quand il ſe trouve des ſignes particuliers, on peut dire non ſeulement qu'il y a des vers, mais que ces vers ſont de telle eſpece. Nous parlerons premierement des ſignes des vers qui s'engendrent hors des inteſtins, & puis dans

un autre Article des ſignes de ceux qui s'engendrent dans les inteſtins mêmes.

ARTICLE PREMIER.

Des ſignes des Vers engendrez hors des inteſtins.

LEs ſignes des Vers, engendrez hors des inteſtins, ſont la plûpart particuliers, parce que la difference de ces vers ne ſe prend gueres que du lieu où ils naiſſent, & que les ſignes, qui les indiquent, marquent toûjours le lieu.

Ceux par leſquels on peut juger qu'il y a des vers dans la tête, ſont de violentes douleurs de tête, & de violens élancemens dans cette partie; ces maux arrivent ſouvent par d'autres cauſes que par celles-là, mais quand ils s'opiniâtrent extrémement, & qu'ils ne cedent à aucun remede, il ſe peut faire alors qu'ils viennent de quelque ver. Je dis, qu'il ſe peut faire, parce que ce ſigne n'eſt pas toûjours certain, & je me ſouviens que comme j'étois à Lyon il y a pluſieurs anneés, un enfant de 4. ans, fils d'un riche Marchand, nommé M. Bon, étant mort d'une maladie qu'une étrange douleur de tête avoit fait croire venir de quelque ver dans la tête, on ouvrit la tête du mort, dans laquelle au lieu d'un ver on ne trouva qu'un amas d'eaux.

Ce que je dis des vers de la tête, je le dis de ceux du foye, des reins, & des autres parties, leſquels ne peuvent eſtre ſoupçonnez que par quelque douleur opiniâtre dans la partie même. Une longue douleur de reins, accompagnée d'un ſentiment d'éroſion & de picqueu-

re, eſt quelquefois une marque de vers en cette partie, & un malade, que le celebre Jacques d'Alechamp traitoit un jour à Lyon d'une douleur ſemblable, ſans qu'aucun remede le pût ſoûlager, rendit enfin par l'uretre un petit ver, qui avoit une tête pointuë avec des cornes, & un corps couvert d'une écaille comme une tortuë. Jacques d'Alechamp fit ſécher ce ver, pour le conſerver, & le montroit par curioſité à tous les Sçavans, il le fit voir entr'autres à Vidus Vidius le jeune, lequel en a fait la deſcription comme d'une choſe qu'il a vûë *.

Il n'y a que les vers ſanguins & les ſpermatiques, qui ne cauſent point de douleur, & qui par conſequent ſont plus difficiles à deviner, les premiers nageant dans les vaiſſeaux, comme nous avons dit, & les ſpermatiques ne ſe trouvant que dans les perſonnes qui ſe portent bien, & dont les parties deſtinées à la generation ſont les plus ſaines.

Quant aux vers Cutanez, comme les Crinons, les Bouviers, &c. on en peut connoître les ſignes par les effets que nous en avons rapportez au Chapitre troiſiéme. J'ajoûteray ſeulement icy que les Crinons ſe manifeſtent par des marques ſenſibles, lorſque l'on met le corps de l'enfant dans de l'eau tiede; car alors ils pouſſent leur tête à travers la peau, & ſont faciles à diſcerner. Nous parlerons des remedes propres contre toutes ces ſortes de vers dans le Chapitre neuviéme; venons à preſent aux ſignes des vers inteſtinaux.

* *Vidus Vidius junior. lib. 10. cap. 14. de curat. membratim.*

AR-

ARTICLE II.

Des ſignes des Vers des inteſtins.

NOus commencerons par les ſignes communs, & puis nous viendrons aux ſignes particuliers, ſelon la diviſion que nous avons établie.

Les ſignes communs de ces Vers ſont des yeux allumez & étincelans, des joües livides, des ſueurs froides pendant la nuit, une abondance de ſalive, qui coule de la bouche pendant le ſommeil, une grande ſoif pendant le jour, une ſéchereſſe de langue & de lévres, qui ſe diſſipe la nuit, une haleine puante tirant ſur l'aigre, un viſage bleuâtre comme s'il étoit éclairé par une lumiere de ſouphre, des grincemens de dents pendant la nuit, un continuel cours de ventre, des excremens blancheâtres, des urines écumeuſes, blanches, quelquefois obſcures, & preſque toûjours troubles.

Parmy les effets que nous avons rapportez au Chapitre précedent, il y en a quelques uns qui peuvent ſervir de ſignes par certaines circonſtances qui les accompagnent : nous avons dit, par exemple, que les effets des vers étoient ſouvent des vomiſſemens & des épilepſies ; mais pour connoître quand ces accidens arrivent par des vers, il n'y a qu'à examiner ſi ces vomiſſemens ne font rejetter que ce que l'on a mangé, & ſi ces épilepſies ſont ſans écumes à la bouche; car lorſque cela eſt, c'eſt une marque de vers; ceux qui ont des vers ſe levent quelquefois la nuit en dormant, crient, & remuent les lévres comme s'ils mangeoient, cet effet peut ſervir

de signe étant bien consideré, il y a des enfans à qui cela arrive sans qu'ils ayent de vers, & d'autres à qui il n'arrive que par des vers ; le moyen de le distinguer est de voir si les malades se sentent soûlagez par l'abstinence ; car ceux à qui ce que nous venons de dire est causé par des vers, ne peuvent jeûner sans se sentir tourmentez, non par la faim, car souvent ils n'en ont point, mais par des tiraillemens que leur causent les divers mouvemens que font les vers, pour chercher de la nourriture. J'ay mis la toux séche au rang des effets des vers, mais quand elle est perseverante, cet effet devient un signe assez certain ; & ce fut par là que Forestus *a* connut un jour qu'il y avoit des vers dans une petite fille de neuf ans, malade d'une fiévre quarte depuis six mois, il la traita par rapport à cette cause, & luy donna un demi gros d'aloës mêlé avec quelques grains de corail rouge, il la délivra par le moyen de ce remede de cinq vers qu'elle rendit, aprés quoy la fiévre cessa.

Nous pouvons remarquer icy, en passant, que dans une fiévre continuë ce remede ne conviendroit pas, parce qu'il échauffe trop ; je ne voudrois pas même le donner dans le commencement d'une fiévre quarte.

Quant à la puanteur d'haleine, que j'ay rapportée au rang des signes, elle en est un si certain, pourveu qu'on s'y connoisse, (car toute haleine puante n'est pas un signe de ver,) que Brassavolus *b* traitant un vieillard de quatre-vingt-deux ans, lequel étoit sur le point de mourir, connut à son haleine qu'il estoit malade de

a *Forest. de sympt. Febr. lib* 7. *observ.* 36. *b Brassav. comment. ad aphor.* 26. *lib.* 3. *Hipp.*

de vers : ce qui l'obligea à luy donner quelque choſe contre les vers, par le moyen de quoy il luy fit rendre plus de cinq cens vers, & le guerit. Le vieillard étoit dans une ſi grande extrémité, dit Braſſavolus, que le Comte Alphonſe Trotte, parent du malade, & premier Maître d'Hôtel du Duc de Ferrare, avoit déja donné les ordres neceſſaires pour les obſeques.

Au regard de la grande faim, que cauſent quelquefois les vers, elle devient ſouvent un ſigne quand elle eſt accompagnée de certaines circonſtances, comme d'une maigreur extraordinaire quoque l'on mange bien. Un enfant de douze ans, fils d'un Fondeur, étoit, dit Foreſtus *, depuis pluſieurs mois à deſſécher dans un lit, ſans ſentir d'autre mal qu'une legere douleur au ventre prés du nombril ; comme cette douleur n'étoit pas conſiderable, & que l'enfant faiſoit d'ailleurs toutes ſes fonctions naturelles, le Pere negligea de conſulter perſonne ; mais l'enfant dévint ſi ſec au bout de quelques jours, qu'on appelle Foreſtus ; il admira d'abord le genre du mal qu'il avoit à traiter, dont la cauſe luy paroiſſoit tres-cachée, l'enfant mangeant fort bien quoiqu'il ne profitât point, ſes urines étant d'une bonne ſubſtance & d'une bonne couleur, quoique un peu cruës & un peu claires : Mais cette douleur de ventre, dont je viens de parler, jointe à la faim extraordinaire de l'enfant, luy firent ſoupçonner qu'il y avoit des vers. Dans cette penſée il fit prendre à cet enfant pluſieurs matins de ſuite, deux heures avant que de manger, & le ſoir à quatre heures, un verre d'une

* *Foreſt. de inteſtin. affect. lib.* 21. *obſerv.* 29.

decoction d'Hyssope, de Marjolaine, de Fenoüil, de Fume-terre dessechez, car c'étoit au mois de Janvier, de petite centaurée & d'absynthe bouillis ensemble dans une pinte d'eau, le tout passé à travers un linge, & mêlé avec une once d'oxymel simple, autant de syrop de fume-terre, & autant de miel rosat. Ce remede fit rendre à cet enfant, toutes les fois qu'il en prit, un grand nombre de vers par le bas, & le guerit parfaitement.

Les tems de l'année & la difference des pays peuvent aussi servir de signes en plusieurs rencontres, pour nous aider à connoître quand il y a des vers dans le corps. En Automne, par exemple, on y est plus sujet que dans les autres saisons; en sorte que si dans ces tems-là on voit qu'une personne ait quelques signes de vers, on doit regarder ces signes comme moins équivoques que dans un autre tems. La difference des pays est aussi à considerer; car l'Italie, par exemple, l'Allemagne, la France, l'Espagne, sont fort sujettes aux vers. L'âge, le temperamment, la maniere de vivre, sont encore de grands indices, les enfans, par exemple, les personnes d'un temperamment pituiteux, ceux qui mangent beaucoup, ceux qui d'abord aprés le repas font un grand exercice, ceux qui dorment trop, ceux qui vivent dans un trop grand repos de corps, toutes ces personnes-là sont plus sujettes aux vers que les autres.

Quant aux signes particuliers, ils sont differens selon les especes des vers. Les signes des vers longs & ronds sont des tensions de ventre, accompagnées de bruit & de douleur, une démangeaison de nez, qui oblige à se le frotter

ter ſans ceſſe, une éroſion des inteſtins, des hocquets, un ſommeil palpitant, des reveils en ſurſaut ſans aucune occaſion exterieure, ces mêmes reveils accompagnez quelquefois de cris, & ſuivis d'un prompt retour de ſommeil, un poulx inégal, des fiévres intermittentes, leſquelles ont quelquefois trois & quatre accés ſans aucune regle, des yeux caves, & quelquefois rouges, des jouës tantôt rouges & tantôt livides. Quelques-uns ont les yeux de couleur de ſang, le poulx inégal & recurrent, les autres diſent en dormant des choſes où il n'y a nulle raiſon & nulle ſuite; quelquefois ceux qui ont des vers ronds manquent d'appetit, & s'ils ont mangé quelque choſe, le vomiſſent; ils ont des fiévres accompagnées de froid aux extrémitez du corps. Tous ces ſignes ne ſe rencontrent pas à la fois, mais on trouve tantôt les uns & tantôt les autres. J'ay dit dans le Chapitre précedent que les vers faiſoient quelquefois tarir le lait aux nourrices, j'en ay cité deux exemples, dont les circonſtances que j'ay rapportées, peuvent ſervir à faire connoître quand cela vient par des vers.

Les ſignes des Aſcarides ſont une démangeaiſon continuelle dans le fondement, laquelle cauſe quelquefois des défaillances & des ſyncopes: démangeaiſon qui vient du mouvement de ces vers, leſquels ne font que fourmiller, & du ſentiment vif de la partie où ils ſe tiennent; car il ne faut pas croire avec Mercurialis, & quelques autres Auteurs, que les gros inteſtins n'ayent qu'un ſentiment groſſier; les tourmens de la colique, qui ſe font ſentir dans le colon, & les douleurs cauſées à l'anus par

des vents enfermez, ſont une trop bonne preuve du contraire.

Les ſignes du *Tænia* ſont des laſſitudes, qui prennent d'abord aprés les repas, ſans avoir ou marché, ou fait quelqu'autre exercice qui puiſſe fatiguer, ce ſont des aſſoupiſſemens fréquens, qui prennent dans le jour, & cauſent des peſanteurs au deſſus du nombril.

Ceux du *Solium* ſont de petites portions faites en formes de graines de citroüille, ou de concombre, leſquelles ſe trouvent dans les excremens. Hippocrate *a* parle de ce ſigne comme d'un indice certain de ce ver. Ariſtote fait *b* la même choſe, & dit que c'eſt la marque à quoy les Medecins connoiſſent quand ce ver eſt dans le corps.

J'ajoûte que l'experience confirme ce qu'ont écrit là deſſus Hippocrate & Ariſtote, & que c'eſt à ce ſigne principalement que je connus que nôtre malade avoit le ver, dont je l'ay délivré.

Il y a encore d'autres ſignes du *Solium*, ce ſont des douleurs de foye paſſageres, qui ſe font ſentir à jeun de tems en tems, & qui ſont quelquefois accompagnées d'un grand cours de ſalive dans la bouche, & d'une privation de parole, qui ne dure que peu de tems; ce ſont des douleurs d'eſtomach, leſquelles ſuccedent à celles du foye, ſe renouvellent par intervales, & ſont quelquefois ſuivies d'une douleur de dos qui perſiſte long-tems : voila quels ſont les ſignes du *Solium*, ſignes que nôtre malade a eus ſans en excepter un ſeul, & qui ſont expreſſément marquez par Hippocrate dans le qua-

a Hipp. lib. 4. *de morb. art.* 37. *b Ariſt. hiſt. anim. lib.* 5. *cap.* 19.

quatriéme Livre des Maladies ; cet Auteur prétend que la douleur, que l'on sent à jeun dans le foye, quand on a ce ver, vient de ce que le ver va dans ce viscere : ce qui paroît assez vraysemblable si l'on fait reflexion à la finesse du cou de cet animal, à la petitesse de sa tête, & à la situation du conduit qui porte dans les intestins la bile du foye ; car il est facile de comprendre que lorsque l'on est à jeun, ce ver ne trouvant plus de chyle dans l'estomach peut retirer sa tête de cet endroit, pour chercher ailleurs de la nourriture, & que la retirant dans le duodenum, qui est aussitôt aprés le pylore, & où il trouve l'ouverture du conduit qui vient du foye; il peut bien aussi s'insinuer dans cette ouverture, & aller de-là jusques au foye, sans qu'il en soit empêché par la valvule, que Messieurs Higmorre & Marchette disent être à ce conduit au dedans du duodenum, parce qu'en cas que cette valvule y soit, ce ver a la tête assez menuë & le cou assez delié, pour pouvoir se glisser sous cette valvule. Il n'y a qu'une difficulté à cela, qui est que le fiel du foye doit empêcher le ver de venir jusqu'à ce viscere, mais la faim, où nous supposons ce même ver, qui ne trouve point de nourriture, fournit aisément la réponse à cette objection : ce que je dis n'est point sans experience, & en 1572. le fils du fameux Wierus dissequant le corps d'une fille morte d'hydropisie, y trouva deux vers longs d'une palme, dont l'un occupoit tout le meat cholidoque, qui va de la vessie du fiel dans le duodenum, & l'autre toute la partie gibbe du foye, où ces vers étoient montez sans doute, dit Wierus, * faute d'alimens.

* *Joann. Wier. de præstig. Dæmon. lib.* 4. *cap.* 16.

J'ay dit plus haut que le pays étoit souvent un indice, qui pouvoit nous marquer en general s'il y avoit des vers dans le corps. J'ajoûte icy que c'est souvent aussi un signe particulier pour les especes de vers, car si certains pays sont plus sujets aux vers que d'autres, il en est aussi qui sont plus sujets à tels & tels vers, comme les uns aux ascarides, les autres aux vers longs & ronds, les autres aux vers * plats; & si des vers des intestins nous voulons passer à ceux qui s'engendrent dans d'autres parties du corps, nous verrons qu'il y a des Nations sujettes à des vers particuliers, qui ne se voyent point ailleurs: comme, par exemple, dans cette partie de l'Amerique, qui est aux Indes Occidentales, où il y a des peuples sujets à ces vers, nommez *Toms*, dont nous avons parlé au Chapitre troisiéme; & dans l'Afrique, où les Negres sont sujets à des vers, qui leur viennent ordinairement aux cuisses & aux jambes, dont quelques-uns sont longs d'une aulne, d'autres de deux, & quelquefois de trois: nous en avons parlé au même Chapitre.

Pour revenir au *Solium*, je ne sçache point d'autres signes, ausquels on le puisse découvrir, que ceux que j'ay rapportez; ce ver a cela de particulier, qu'étant engendré en nous dés le ventre de la mere, il est impossible de nous en garantir, mais nous pouvons quelquefois nous garantir des autres, parce qu'ils ne s'engendrent pas toûjours en nous avant nôtre naissance. Nous en allons marquer les moyens.

* Ceux-là sont communs en Hollande: voyez la Lettre de M. Hartsoeker a la fin de ce Traité.

CHAPITRE VI.

Des moyens de se garantir des Vers.

ON ne peut être préservé des Vers aprés sa mort, & celuy qui meurt au milieu de l'abondance, plein de force & de richesses, dont le corps est rempli du meilleur suc *, & dont les os sont comme penetrez de la moëlle qui les a nourris, sera mangé de ces insectes dans le tombeau, comme le plus malheureux & le plus pauvre, tout ce que l'homme peut prétendre est de s'en garantir pendant sa vie; c'est de quoy nous allons tâcher de donner quelques moyens.

Trois choses nous rendent sujets aux vers, le mauvais air, les mauvais alimens, & le mauvais usage des bons; c'est-à-dire, que pour se préserver des vers, il faut respirer un bon air, éviter certains alimens, & user avec regle de ceux que l'on a choisis. La qualité que l'air doit avoir par rapport à ce que nous nous proposons icy, c'est d'être pur & subtil; un air de cette sorte est moins rempli de semences de vers, il réveille la chaleur naturelle, favorise le cours du sang, empêche les humeurs de se corrompre par le repos, & ôte aux semences vermineuses, qui sont dans le corps, ce qui pourroit faire éclorre les vers qu'elles renferment. L'air épais & impur au contraire, outre qu'il est tout chargé de semences de vers, cor-

* Iste moritur robustus, dives & felix, viscera ejus plena sunt adipe, & medullis ossa illius irrigantur, alius vero moritur in amaritudine animæ, absque ullis opibus & tamen simul in pulvere dormient, & vermes operient eos. *Job. cap.* 21. v. 24.

rompt les humeurs en les arrêtant par sa grossiereté, & en les alterant par son impureté, & ainsi prépare aux vers, dont il introduit, ou dont il rencontre déja dans le corps les semences, toute la matiere necessaire à leur nourriture & à leur accroissement.

Les alimens qu'il faut éviter, pour se garantir des vers, sont les laitages, excepté le beurre, ce sont les choses sucrées, les viandes vinaigrées, le cidre, les pignons, les melons, les champignons, &c. je dis les viandes vinaigrées, rien ne réveillant plus les vers que le vinaigre, ainsi que l'experience le fait voir; d'ailleurs cette liqueur étant elle-même toute pleine de ces animaux, ne peut qu'introduire dans le corps une grande quantité de vers, & de semences à vers; qu'elle soit remplie de vers, c'est un fait, dont tout le monde se peut convaincre par ses yeux: Et puisque nous en sommes là-dessus, il ne sera pas inutile de rapporter tout ce qui s'observe à ce sujet dans le vinaigre par le moyen du microscope. La premiere chose est, qu'il y a dans le vinaigre un tres-grand nombre de vers faits comme des anguilles, dont les uns sont vivans & les autres morts; que les premiers vont & viennent, ainsi que des poissons, & que les autres demeurent au fond, où ils se corrompent peu à peu, & où ils forment comme une legere fange, d'où naissent ensuite d'autres vers. La seconde, que plus le vinaigre est fort, & plus on y remarque de vers. La troisiéme, que quand le vinaigre est dans le tonneau, il y a plus de vers vivans, & que quand il est en bouteilles, il y en a plus de morts. La quatriéme, que si on passe le vinaigre par un couloir, on n'y remarque de trois jours aucun ver, aprés

quoy

quoy il en vient d'autres. La cinquiéme, que quand on a jetté un demi verre de bon vin dans une pinte de vinaigre, tous les vers de ce vinaigre meurent presque sur le champ, mais se rengendrent trois ou quatre jours aprés. La sixiéme, qu'un gros de Theriaque, mêlé avec deux pintes de vinaigre, en tuë tous les vers. La septiéme, que si aprés avoir mêlé la Theriaque dans le vinaigre, on laisse pendant un mois au Soleil ce mêlange dans un vaisseau bien bouché, ayant soin d'agiter le vaisseau de tems en tems, & qu'au bout du mois on filtre la liqueur, on aura un vinaigre exempt de vers pour toûjours, & un excellent antidote contre la peste & contre les fiévres malignes. La huitiéme, que l'on observe plus de vers dans le vinaigre rosat, que dans aucun autre, toutes experiences certaines que chacun peut faire, & dont on peut tirer bien des consequences utiles pour la santé.

Il faut éviter non seulement le vinaigre quand on veut se garantir des vers, mais encore la plûpart des choses aigres, excepté le citron, la grenade, & quelques autres de cette nature. Nous avons un grand nombre d'exemples de personnes que l'usage des choses aigres a rendu sujettes aux vers, & *Spigelius* raconte qu'ayant été appellé, pour voir cette Dame Allemande *, dont nous avons parlé plus haut, laquelle rendit un morceau de ver plat, qui fit tant de mouvemens, & l'ayant interrogée sur l'état où elle s'étoit trouvée auparavant, & sur sa maniere de vivre, il apprit d'elle qu'étant fille elle étoit fort sujette aux vers ronds, qu'alors elle mangeoit souvent du lait caillé, aimoit sur tout le lait aigre, & toutes les choses aigres.

* *Spig. de lumbr. lat. cap. 15.*

La plûpart des choses aigres engendrent des vers, & si on l'observe bien, on verra que tous les enfans, qui ont des vers, ont l'haleine aigre : ce qui ne doit point paroître étonnant, si l'on fait reflexion, que les vers naissant dans une matiere corrompuë, doivent necessairement naître dans une matiere aigre, rien ne se corrompant qu'il ne s'aigrisse.

Quant aux pignons, dont on assaisonne la plûpart des viandes en plusieurs Provinces, ils engraissent, font une bonne nourriture, conviennent dans la phtisie, dans la strangurie, dans l'acreté de l'urine, mais cependant sont plus propres qu'aucunes choses à nourrir certaines sortes de vers, l'experience l'a fait voir, & je pourrois en citer plusieurs exemples. Panarolus en rapporte un assez digne de remarque : En 1652. à Rome au mois de Mars, une Religieuse Capucine, qui avoit été sujette à des syncopes, & à plusieurs autres maladies, rendit par la bouche un ver vivant, qui avoit deux cornes comme un limaçon, & six pieds, il étoit rond & long, ne passant pas neanmoins la longueur de deux doigts, Panarolus voulut voir ce qui seroit contraire à ce ver, & fit dans ce dessein plusieurs essais, qui meritent bien d'être rapportez : Il chercha d'abord comment il le pourroit nourrir, il s'avisa de luy donner des pignons ; ce qui réüssit si bien, qu'avec cela il le fit vivre treize jours ; pendant ce tems-là il recourut à divers remedes pour le tuer, il commença par la theriaque seule, puis la mêla dans du vin, ensuite dans du vinaigre ; il vint aprés cela à l'oignon, à l'ail, à l'eau theriacale, à l'esprit de vitriol mêlé dans l'eau de chardon benit, au mercure, au sel, mais tous ces reme-

des

des furent inutiles, & le ver mangeoit toûjours les pignons, douze jours se passerent ainsi, & le treiziéme une Dame de qualité pria Panarolus * d'éprouver d'une huile qu'elle avoit, qu'elle disoit être extrémement bonne contre les vers. Panarolus en fit l'experience le même jour, & la seule odeur de cette huile tua le ver. C'étoit une huile qui sentoit la theriaque, & qui s'évaporoit aisément: ce qui fit juger à Panarolus que ce pouvoit être quelque extrait de theriaque bien préparé; quoiqu'il en soit cette huile fit mourir le ver, & les pignons le conserverent vivant contre tous les autres remedes.

Pour les melons l'experience ne confirme que trop ce que dit Cardan, que c'est un fruit qui produit beaucoup de corruption, & qui renferme ensemble toutes les mauvaises qualitez qui se trouvent séparement dans les autres: qui nuit à l'estomach, au foye, à la ratte, aux intestins, aux poûmons, aux reins, à la vessie: qui remplit le corps de venin, cause des fiévres pestilentielles: qui ne s'associe bien avec aucun breuvage: qui avec le vin, engendre des humeurs pernicieuses, produit des phlegmons, & plusieurs autres maladies: qui avec l'eau, cause des lienteries, & d'autres flux de ventre dangereux. Je voudrois pour la santé publique, dit Panarolus, que les Magistrats interdissent l'entrée de ces fruits dans les Villes; car quelle plus grande peste, dit-il, a-t'on à craindre que celle de ces sortes de fruits, qui font mourir tous les ans plusieurs milliers d'hommes? Ce que souhaitoit ce Medecin se pratique aujourd'huy à Paris, le sage Magistrat, par les ordres

* *Panarol. Iatrolog. pentecost. 4. observ. 29.*

dres duquel la Police y est si bien entretenuë, voulant prévenir les maladies qui pourroient courir parmi le peuple, a soin tous les ans de défendre l'entrée des melons passé le mois de Septembre, qui est le tems aprés lequel ils sont plus dangereux. Je ne puis m'empêcher de rapporter icy ce que j'ay vû arriver depuis peu en la personne d'un jeune homme, qui ayant coûtume de manger beaucoup de melons, est mort tout rempli de vers. Ce jeune homme aimoit tellement les melons, qu'il en mangeoit presque toûjours, il s'en trouvoit incommodé tous les ans par des fiévres, que cette mauvaise nourriture luy causoit. Le douziéme de Septembre de l'année 1698. s'étant trouvé attaqué d'une fiévre intermittente erratique, il negligea son mal, & ne laissa pas de manger toûjours de ces fruits à son ordinaire pendant huit jours. Le neuviéme la fiévre augmenta considerablement, & fut suivie le lendemain d'un vomissement, dans lequel il rendit trois gros vers, & un grand nombre d'autres fort petits, les convulsions vinrent deux heures aprés, & il mourut d'une maniere assez triste, dont il est inutile de rapporter les circonstances.

Au regard des Champignons, c'est une regle generale qu'ils sont tres-indigestes; or, tout ce qui est indigeste, à moins qu'il ne le soit par sa dureté comme les noyaux de cerise & les pepins de raisins, produit beaucoup de corruption, & par consequent doit s'éviter quand on craint les vers.

Les Champignons font un sang grossier & épais, forment des obstructions, demeurent longtems dans l'estomach, & empêchent la digestion des autres alimens par un mauvais suc qu'ils ren-

rendent, & dont l'estomach est toûjours fatigué, quelquefois même ils restent plusieurs jours dans le ventricule sans se digerer, & alors ils peuvent produire des maladies tres-dangereuses; j'en ay vû arriver il y a quatre ans un triste exemple en la personne d'un Auditeur des Comptes, nommé M. Bonnet de Cuviers, lequel mourut subitement en revenant de la Foire S. Laurent vers la fin de Septembre. Il passoit en son Carosse à neuf heures du soir dans la ruë Briboucher, pour s'en retourner au Fauxbourg S. Germain, où il demeuroit. Comme il étoit à l'entrée de la ruë, il fut saisi d'un assoupissement profond, qui fit croire d'abord à deux de ses amis, qui étoient avec luy, qu'il faisoit semblant de dormir, mais ces Messieurs ayant peu aprés reconnu que leur ami se trouvoit mal, firent arrêter le Carosse au bout de la ruë devant la boutique d'un Chirurgien, nommé M. Dupati: on prit le malade, qui n'avoit plus de force ni de connoissance, on le transporta chez le Chirurgien, qui luy donna aussi-tôt l'Emetique, lequel ne fit nul effet, parce que la gorge étoit tellement engagée, qu'il ne pût passer: Je fus appellé sur ces entrefaites, je fis saigner le malade aussitôt, le sang sortit fort épais, se figeant dans les palettes en même tems qu'il y tomboit. Quand la saignée fut faite, le malade s'agita beaucoup, & je m'apperçûs d'un effort qu'il fit, pour rejetter quelque chose du fond de l'estomach, aussitôt je pris une serviette, que je trouvay sous ma main, & la luy presentant à la bouche, je reçûs dedans un quartier de champignon; je demanday d'abord s'il n'avoit point mangé de champignons ce jour-là, & ses amis,

qui

qui avoient été avec luy depuis plusieurs jours, me dirent qu'il y avoit trois jours qu'il en avoit mangé dans un ragoût, & que depuis il n'en avoit point mangé, qu'au reste il n'avoit fait aucun excés : ses laquais, que j'interrogeay, me répondirent la même chose. Enfin aprés bien des agitations, on manda M. de Fresquieres, qui étoit son Medecin, lequel fit réïterer la saignée, mais tous ces secours furent inutiles, la connoissance ne revint point au malade, & il mourut sur les dix heures & demi du soir chez le Chirurgien.

Il est difficile de ne pas juger que les champignons furent la cause de cet accident, puisque le malade en rendit un quartier, qui s'étoit conservé trois jours dans son estomach sans s'y digerer. Je ne prétends pas conclurre de-là que tous ceux qui mangent des champignons ayent à craindre un si triste sort; mais du moins on peut connoître par cet exemple, combien cette nourriture est indigeste, & par consequent capable de cette corruption, qui peut produire des vers.

Il n'est pas toûjours en nôtre pouvoir de nous garantir des vers; ces animaux se forment souvent en nous dans un âge, où l'on est incapable de veiller à ce qui nous peut nuire : C'est aux Meres & aux Nourrices d'avoir ce soin pour leurs enfans, & de prendre garde de ne leur rien donner qui puisse produire en eux de la corruption. Ce qui fait que la plûpart des enfans sont sujets aux vers, c'est le lait trop vieux qu'on leur presente dés qu'ils sont nez, & la bouillie dont on les nourrit trop-tôt. Le premier lait, que doivent succer les enfans, est celuy qui se trouve aux mammelles des nouvelles

accouchées, c'est un lait purgatif qui délivre l'enfant de toutes ses humeurs superfluës, & qui ne chargeant point l'estomach, n'y cause point ces cruditez, qu'un lait plus vieux & plus nourrissant ne manque jamais d'y produire: On a recours, dit * Spigelius, à des medicamens pour purger les enfans nouveaux nez, & l'on neglige la meilleure de toutes les Medecines, qui est le lait que la nature prépare dans les mammelles des nouvelles accouchées; ce lait est un aliment medicamenteux proportionné à la foiblesse des enfans, & qui devenant tous les jours moins purgatif, ne devient nourriture qu'autant que l'estomach a la force de le digerer, d'où il arrive que le ventricule n'est point surchargé, & qu'il est exempt de ces cruditez, qui tombent dans les intestins, & y font éclorre des vers.

Quant à la bouillie, cette nourriture grossiere donnée aux enfans avant qu'ils ayent atteint le second ou le troisiéme mois, fait beaucoup de cruditez en eux, sur tout lorsque la farine, dont on la fait, n'a pas été cuite dans le four; car alors la bouillie en est plus pesante & plus indigeste: ce qui la rend propre à la generation des vers. La farine qu'on destine à la bouillie des petits enfans, doit être mise au four dans une terrine aprés que le pain est tiré, & être alors remuée de tems en tems pour qu'elle cuise également. Quoique la bouillie faite de cette farine soit fort legere, il est bon neanmoins de n'en donner aux enfans qu'une ou deux fois par jour, & encore faut-il que la Nourrice ait soin de le faire tetter peu aprés, afin que cette même bouillie soit dilayée par le lait, &

se

* *Spigel. de formato fœtu parte secundâ cap.* 3.

se digere plus facilement ; car ce n'est pas assez de prendre de bons alimens, pour se préserver des vers, il faut observer de certaines regles dans l'usage qu'on en fait. Cet usage consiste en trois choses : La premiere, à manger dans un tems qui soit favorable à la digestion ; la seconde, à observer dans les viandes un ordre, qui ne puisse point troubler la coction qui s'en doit faire ; car tout dépend de la bonne digestion, les cruditez faisant presque toute la corruption, qui rend nos corps sujets aux vers ; & la troisiéme à ne point trop manger, ou trop boire à chaque repas : ce qui empêcheroit encore plus la digestion que toutes les autres fautes qu'on pourroit commettre ; à quoy je puis ajoûter pour quatriéme précaution de ne point manger trop de viande seule.

Pour le tems il y a trois choses à considerer ; la premiere, est l'appetit, j'entends un appetit sain, & non malade, un appetit qui vient du besoin de la nature, & qui fait que les viandes se mangent avec plus de goût, qu'elles sont plus étroitement retenuës dans l'estomach, & qu'elles s'y digerent plus parfaitement : ce qui a fait dire à Hippocrate, que lorsque l'appetit nous invite à une chose, il la faut préferer à toute autre *, quand même elle ne seroit pas d'une si bonne qualité, parce qu'en effet cet appetit fait qu'elle se digere mieux.

La seconde, est la coction des alimens du dernier repas qu'on a fait ; car il ne faut jamais se mettre à manger qu'on n'ait lieu de croire que ces premieres viandes sont digerées ; autrement la coction est troublée, il se fait des cruditez, & tout le corps se remplit d'humeurs cor-

* *Aphor.* 38. *sect.* 2.

corrompuës propres à nourrir des vers. Auſſi voyons-nous par experience, que ceux qui mangent à toute heure, ſans obſerver aucun tems, ſont plus ſujets aux vers que les autres.

La troiſiéme, eſt d'avoir l'eſtomach dégagé avant que de manger ; car s'il eſt plein d'humeurs corrompuës, les viandes, au lieu de s'y bien digerer, y contracteront le vice de ces humeurs: ce qui a fait dire à Hippocrate que plus on nourrit un corps impur, & plus on l'endommage. Le moyen de chaſſer cette corruption, ou de la prévenir, eſt de prendre quelquefois avant le repas un peu de caſſe, ou quelque autre choſe d'équivalent, pour vuider l'eſtomach.

Pour ce qui regarde l'ordre des viandes, il faut commencer par les plus faciles à digerer, parce que celles-ci n'étant point retenues par d'autres d'une digeſtion plus lente, ſortent de l'eſtomach auſſi-tôt qu'elles ſont digerées, & ne s'y corrompent pas comme elles feroient ſi elles y ſéjournoient aprés la coction faite ; ainſi les choſes molles ſe doivent prendre ordinairement avant les dures, les humides avant les ſéches, les liquides avant les ſolides, celles d'une qualité chaude avant celles d'une qualité froide, prenant garde toutefois de ne point trop donner dans la varieté des mets, cette diverſité de viandes, qui fait la douceur des repas, ne produiſant que la corruption * & les vers.

J'ajoûteray ici qu'il eſt bon de ſe tenir en repos quelque tems aprés le repas, parce que le prompt exercice, aprés qu'on a mangé, cauſe beau-

* Dulcedo illius Vermes, *Job*. 24. *v*. 24.

beaucoup de cruditez, & par consequent beaucoup de corruption.

La digestion ne se fait pas toute dans l'estomach, elle se perfectionne encore dans les intestins gresles, & cela par le moyen de la bile, qui y vient par le conduit cholidoque; en sorte que lorsque le foye, ou que le conduit n'est point obstrué, cette bile entrant dans le duodenum, & de là dans le reste des intestins, y acheve l'ouvrage de la digestion, & empêche par ce moyen qu'il ne s'y fasse de la corruption. Il s'ensuit de là, que c'est une bonne précaution, pour se garantir des vers, de prendre de tems en tems des choses qui puissent prévenir, ou corriger les obstructions du foye.

On demandera peut-être comment il se peut faire que certaines choses soient meilleures au foye qu'aux autres visceres; & si c'est qu'elles ayent de l'intelligence, pour s'attacher au foye plûtôt qu'aux poûmons ou ailleurs.

Cette raillerie, qu'on fait plaisamment sur la vertu de certains remedes, est neanmoins mal fondée, & voicy une experience qui fait voir comment les remedes, sans avoir d'intelligence, ni de billet pour les conduire, vont porter leur effet à une partie plûtôt qu'à une autre.

Que l'on jette de l'eau forte sur un composé d'or & de fer, cette eau forte s'attachera au fer, le dissoudra, & coulera sur l'or sans y faire impression. Jettez de l'eau regale sur ce même composé, cette eau ira porter son action sur l'or, & ne touchera point au fer; d'où vient cette difference? est-ce que ces eaux ont de l'intelligence, pour aller dissoudre l'une le fer plûtôt que l'or, & l'autre l'or plûtôt que le fer?

Non

Non ſans doute : Mais c'eſt que les parties inſenſibles de ces eaux ſont de differentes figures, & les pores de ces corps auſſi ; en ſorte que lorſque l'eau forte, psr exemple, trouve un corps comme l'or, dont les pores ne ſont pas proportionnez à la figure de ſes pointes, elle coule deſſus ſans y faire d'impreſſion, & ſitôt qu'elle en trouve un, dont les pores ſont figurez d'une maniere propre à recevoir ſes pointes, comme eſt le fer, elle s'inſinuë dedans, & en ſépare les parties. Il faut raiſonner ainſi de l'action des remedes ſur des parties du corps, plûtôt que ſur d'autres. Et pour mettre la choſe dans un plus grand jour, imaginons un corps artificiel, fait de verre, dont les poûmons ſoient d'or & le foye de fer. Suppoſons dans les vaiſſeaux de ce corps de l'eau forte au lieu de ſang, ne conçoit-on pas que cette liqueur, étant portée aux poûmons, n'y mordra point, & que ſitôt qu'elle rencontrera le foye, elle s'y attachera, & agira deſſus ? Imaginons encore la choſe autrement. Suppoſons les poûmons de verre, & le foye d'or, & en même tems les conduits de ce dernier embarraſſez de petites parties de fer difficiles à ôter, comment s'y prendre, pour lever les obſtacles que ces parties de fer feront dans le foye ? C'eſt de jetter de l'eau forte dans ce corps artificiel ; car alors nous concevons que cette eau, ſans endommager les poûmons, auſquels je ſuppoſe qu'elle ſera portée par une circulation qu'on peut imaginer, & ſans endommager la ſubſtance du foye, diſſoudra les parties de fer qui ſeront dans ce dernier viſcere, & en rendra les paſſages libres : voila une image de ce qui ſe paſſe dans le corps animé, lorſque des remedes agiſſent ſur certaines parties plûtôt que ſur d'autres. Si

Si ces exemples ne suffisent pas, pour faire comprendre la chose ; en voicy un plus clair rapporté par M. Tournefort dans cette sçavante These, qu'il fit soûtenir le 14. de Novembre de l'année 1697.

Prenez deux couloirs de papier gris, dont l'un soit imbibé d'huile, & l'autre d'eau ; versez dans chacun de l'eau & de l'huile mêlez ensemble, l'eau seule coulera à travers celuy qui sera * penetré d'eau, & l'huile seule au travers de l'autre. Supposons que ces couloirs communiquent ensemble par plusieurs tuyaux, qui portent à l'un le residu de l'autre, n'est-il pas vray que toute l'huile contenuë dans le couloir abreuvé d'eau passera au travers du couloir abreuvé d'huile, & que toute l'eau contenuë dans le couloir imbibé d'huile, passera à travers le couloir imbibé d'eau ? C'est ainsi qu'il faut raisonner de l'effet des remedes qu'on prescrit, les uns pour passer à travers les reins & les nettoyer, les autres, pour purger le foye, les autres, pour humecter & rafraîchir les poûmons, Ces remedes sont portez à toutes les parties, mais ils penetrent les unes plûtôt que les autres, selon le rapport qu'ils y trouvent avec la matiere, dont ces parties sont abreuvées, ou composées.

Les excés de Venus sont une des choses les plus contraires à la bonne constitution du foye, & les plus propres à y produire des obstructions. Ces excés affoiblissent outre cela l'estomach, en dissipant la chaleur naturelle, & causent par ce moyen une corruption, qui peut produire beaucoup de vers : J'en ay vû des exemples en plusieurs

* *Quæst. medic. an morborum curatio ad leges mechanicæ referenda.*

sieurs malades, & entre autres en la personne d'un jeune homme, qui s'étant ainsi affoibli l'estomach par des excés de cette nature, jusqu'à ne pouvoir digerer les alimens les plus legers, tomba malade d'une fiévre, sur la fin de laquelle je luy fis rendre vingt-six vers en un jour, aprés quoy il guerit.

La trop grande application de l'esprit, & les grands efforts de l'Etude, font quelquefois plus de tort à la digestion, & causent plus de corruption que les excés, dont je viens de parler, sur tout quand on se met à des lectures longues & appliquantes d'abord aprés les repas. J'ay vû un jeune homme en Province, qui pour avoir étudié jour & nuit, tomba malade d'une fiévre lente, dont les Medecins attribuerent la cause à une grande chaleur produite par les efforts de l'étude; en sorte qu'ils ne songerent qu'à le rafraichir avec l'eau de poulet & les quatre semences froides, mais tout cela ne servant de rien, un certain Paysan donna au malade d'une racine que je sçay, & que je nommeray dans le Chapitre neuviéme, laquelle luy fit rendre par le bas une si grande quantité de vers, que les Medecins avoüerent qu'ils n'avoient pas connu la maladie: je ne fais pas difficulté de rapporter cet exemple, veu qu'il n'est pas nouveau de voir des gens sans lettre & sans science connoître quelquefois mieux les maladies & les remedes des maladies, que certains pretendus Sçavans, qui font consister tout l'Art de la Medecine à concerter des systemes ingenieux, à méprifer ce que les Anciens ont remarqué, & à préferer leurs propres imaginations à tout ce que l'experience de ceux qui nous ont devancez leur

pourroit apprendre ; car ſi l'on ſe donnoit un peu la peine de lire les Anciens, & ſur tout Hippocrate, on verroit dans leurs Livres tous ces remedes familiers, que la Tradition apprend aux plus ſimples, & dont l'ignorance eſt aſſûrément tres-honteuſe à ceux qui en doivent ſçavoir là-deſſus plus que le vulgaire.

CHAPITRE VII.

De la ſortie des Vers & des prognoſtics qu'on en doit tirer.

NOUS ne parlerons dans ce Chapitre que de la ſortie des Vers, qui s'engendrent dans les inteſtins : ce qui regarde celle des autres étant peu conſiderable. Il y a pluſieurs circonſtances à conſiderer dans la ſortie des vers, les unes concernent la perſonne, les autres le tems, les autres le lieu, les autres les excremens, les autres les vers mêmes.

Les circonſtances de la perſonne ſont : ſi elle eſt en ſanté ou malade, ſi elle a pris quelque medicament ou fait quelque choſe à quoy on puiſſe attribuer la ſortie de ces vers.

Celles du tems : ſi les vers ſortent dans le commencement, dans l'eſtat, ou dans le declin de la maladie.

Celles du lieu : s'ils ſortent par le haut ou par le bas, & en cas que ce ſoit par le bas, ſi c'eſt par le nez, ou par la bouche.

Celles des excremens : ſi les vers ſortent mêlez dans les matieres, ou tout ſeuls, & la qualité des dejections qui en ont ou precedé, ou

ou accompagné, ou ſuivy la ſortie.

Celles des vers : s'ils ſortent morts ou vivans, entiers ou rompus, enfermez dans quelque enveloppe, ou entierement libres, fondus ou dans leur forme naturelle, d'une couleur plûtôt que d'une autre, épais ou menus, en grande ou en petite quantité; toutes circonſtances neceſſaires à remarquer, & que nous allons examiner par ordre.

La Perſonne.

Si la perſonne eſt en ſanté, & que les vers ſoient ſortis par la force de quelque medicament, ou pris en dedans, ou appliqué en dehors, il y a lieu de juger que ce n'eſt point tant la chaleur naturelle toute ſeule, que le ſecours étranger qui les a chaſſez, & par conſequent que le corps dépourvû d'une chaleur ſuffiſante, pour empêcher la corruption qui entretient ces inſectes, eſt en danger de maladie, ſi l'on n'a ſoin de recourir aux évacuans & aux alterans. Si au contraire la perſonne n'a rien fait qui puiſſe avoir chaſſé les vers, il en faut bien augurer, puiſque c'eſt une marque que la nature a eu aſſez de force, pour ſe débaraſſer elle-même ſans être aidée.

Si la perſonne eſt malade, & que les vers ſortent d'eux-mêmes, il faut avoir égard à la ſeconde circonſtance, dont nous allons parler, qui eſt celle du tems.

Le Tems.

S'ils ſortent ſur le declin de la maladie, le ſigne eſt bon, parce que les forces ſe rétabliſſant

 alors,

alors, il y apparence qu'ils ne sortent qu'à cause de la chaleur naturelle qui s'augmente, & qui ne leur laisse plus assez de corruption pour s'entretenir. S'ils sortent dans le commencement de la maladie le signe est mauvais, parce que la fermentation des humeurs n'étant pas encore faite, ils ne peuvent gueres sortir qu'à cause de l'acreté de la matiere, ainsi que l'observent la plûpart des Medecins, & que l'a remarqué M. Tauvri dans son Traité des Maladies aiguës.

Levinus Lemnius * voulant rendre raison de ce signe, dit que les vers connoissent par une certaine sagacité naturelle la ruïne prochaine du corps où ils sont, & que c'est pour cela qu'ils abandonnent la place. Il ajoûte qu'ils sont en cela semblables aux loirs & aux souris, qui prêvoyant, dit-il, que la maison où ils sont va tomber, l'abandonnent quelquefois plusieurs mois à l'avance. Sans mentir Levinus Lemnius juge bien favorablement de la prudence & de la sagesse des vers, de celle des loirs, & de celle des souris; pour moy, qui ne sçaurois croire que ces animaux soient si intelligens, j'estime qu'il vaut mieux s'en tenir à la raison que nous avons apportée.

Le Lieu.

Dans une maladie le signe est meilleur quand ils sortent par le bas que quand c'est par le haut, parce que d'ordinaire quand ils sortent par le haut, cela vient de l'une de ces deux causes, ou de quelque obstruction considerable dans les gros intestins, laquelle empêche qu'ils

* *Levin. Lemn. de occultis naturæ mirac. lib.* 1. *cap.* 22.

qu'ils ne prennent leur chemin par le bas, ou de quelque obſtruction dans le meat cholidoque, laquelle empêche la bile, qui eſt ſi contraire aux vers, de deſcendre dans le duodenum, & permet ainſi à ces mêmes vers de remonter juſques dans l'eſtomach, & de paſſer de-là dans la bouche.

Les vers ne remontent pas ſeulement des inteſtins dans la bouche, mais vont quelquefois pendant le ſommeil juſques dans le nez lorſque la bouche eſt cloſe, & ſortent par les narines *a*: ce qui ne doit pas ſurprendre, ni paroître d'un plus mauvais prognoſtic, que s'ils ſortoient par la bouche, veu la communication qu'il y a du fond du palais avec le nez.

Quand la perſonne eſt en ſanté, il n'y a pas lieu de croire qu'il puiſſe y avoir de telles obſtructions, puiſque ces obſtructions cauſent toûjours de grandes incommoditez, ainſi il eſt à juger que ſi les vers ſortent alors par le haut, cela peut venir de ce qu'on aura été trop longtems ſans manger, ce qui oblige les vers, malgré le fiel qui ſe décharge dans le duodenum, de remonter juſques dans l'eſtomach, pour y chercher à manger, & de ſortir enſuite par la bouche. Levinus Lemnius *b* dit avoir vû pluſieurs fois des vers remonter ainſi, & ſortir par le nez; mais il ajoûte que ç'a toûjours été avec danger dans les malades, & ſans peril dans les perſonnes en ſanté.

Quelquefois les vers ſortent par le haut, attirez dans l'eſtomach par les alimens qu'ils y trouvent, & un exemple, que nous rapporterons plus bas d'une Religieuſe, qui en vomiſſoit

a *Fernel. de morb. inteſtin. de Lumbr.*
b *Levin. Lemn. lib. 1. cap. 22. de occult. natur. mirac.*

miſſoit preſque tous les jours quand l'heure de ſes repas approchoit, en eſt une marque aſſez évidente. On lit dans le voyage de Raſſilly, qu'en Afrique on voit des Serpens, qui aux heures des repas viennent dans les maiſons manger ce qui tombe ſous la table, & s'en retournent aprés ſans faire mal à perſonne; c'eſt ainſi que les vers viennent quelquefois dans l'eſtomach chercher à ces mêmes heures dequoy manger. Quant au vomiſſement qui arrive alors, il eſt facile de voir qu'il vient du picotement que ces animaux affamez font à cette partie.

Les Dejections.

Il vaut toûjours mieux que les vers ſortent avec les dejections que tout ſeuls, lorſque c'eſt dans le commencement, ou dans l'état de la maladie. La raiſon en eſt, que quand ils ſortent avec les excremens, il eſt à croire que ce n'eſt pas par l'acreté ſeule des humeurs, mais par le mouvement même des matieres qui les entraînent, au lieu que quand ils ſortent ſeuls, on ne peut gueres ſoupçonner autre choſe que la malice de l'humeur, il n'en va pas de même quand c'eſt dans le declin de la maladie; car il n'en faut tirer aucun mauvais augure.

Il arrive quelquefois qu'aprés avoir jetté des vers par le haut ou par le bas, on vomit une matiere noire ſemblable à de l'encre, ce ſigne eſt mortel, ſur tout au commencement de la maladie. Quand les vers ſortent mêlez dans les excremens, & que ces excremens qui les accompagnent ſont jaunes, le ſigne eſt bon, ſoit dans la ſanté, ſoit dans la maladie, pourvû toute-

toutefois qu'en maladie ce ne ſoit pas au commencement : ce qui fait que ce ſigne eſt bon, c'eſt que la jauneur des matieres marque que c'eſt la bile qui a chaſſé les vers, & par conſequent que cette humeur étant dans ſa force naturelle peut reparer le vice des autres. Je dis la même choſe des matieres, qui précedent la ſortie des vers.

Quant les vers ſortent ſeuls dans une maladie, & que c'eſt par l'effort de quelque medicament, le ſigne eſt bon; nous remarquerons que c'eſt ainſi qu'eſt ſorty le *Solium*, dont nous avons donné icy la figure, il vint ſeul & ſans aucun mélange d'excrement.

Les Vers.

Quant aux circonſtances qui regardent les vers mêmes, la premiere, que nous avons rapportée, eſt s'ils ſortent morts ou vivans, & c'eſt par celle-là que nous commencerons.

Morts ou vifs.

On ne ſçauroit tirer de cette circonſtance aucun prognoſtic, ſans avoir égard à celles qui regardent l'état de la perſonne, & en cas que la perſonne ſoit malade à celles qui regardent le tems de la maladie, voicy donc ce qui eſt à obſerver. Si la perſonne ſe porte bien, il n'importe que les vers ſortent morts ou vivans, parce qu'il eſt à juger s'ils ſortent morts, que c'eſt faute d'avoir trouvé aſſez de corruption pour vivre, & s'ils ſortent vivans, que c'eſt pour chercher ailleurs la nourriture corrompuë qu'ils ne trouvent pas. Si la perſonne eſt malade, il

faut examiner les divers tems de la maladie, & sçavoir que dans le declin du mal les vers peuvent sortir morts ou vivans sans rien présager de mauvais, & cela pour les mêmes raisons, que lorsqu'ils sortent du corps de ceux qui se portent bien; mais dans le commencement de la maladie, ou dans l'état, il en va tout autrement; car alors c'est toûjours un plus mauvais signe de les voir sortir morts que vivans, y ayant apparence que c'est plûtôt le venin de la maladie qui les a tuez, que la force de la chaleur naturelle qui les a chassez.

Entiers ou rompus.

Il n'arrive gueres qu'aux vers plats de sortir rompus, & même ils ne viennent presque jamais autrement, mais pourvû que la tête ne reste pas dans le corps, il n'en faut point tirer de mauvais augure, parce que ce qui est resté meurt bientôt, & est ensuite entraîné par les matieres, ou par quelque leger purgatif, au lieu que quand la tête demeure, le ver reprend de nouvelles forces, & croit toûjours.

Enfermez dans des envelopes.

S'ils sortent enfermez dans une envelope, c'est un bon prognostic, parce que d'ordinaire ils se trouvent tous ensemble dans ces envelopes, sans qu'il en reste aucun autre dans le corps: de maniere que quand ils sortent ainsi sur le declin d'une maladie, on en doit bien augurer. Aussi remarque-t'on que les malades, qui rendent de ces poches de vers, pourvû que ce

ne ſoit pas dans le commencement de la maladie, ſe rétabliſſent quelquefois plus promptement que ceux qui les rendent ſeuls & ſéparez. Un enfant de quatre ans, reduit à l'agonie, & dés auparavant abandonné des Medecins [a], rendit tout à coup par le bas, ſans qu'on s'y attendit, une veſſie de la groſſeur d'une bale de Jeu de Paume, dans laquelle ſe trouverent des milliers de vers, aprés quoy il ſe rétablit promptement. Il arrive quelquefois qu'au lieu de trouver pluſieurs vers dans ces envelopes, on n'en trouve qu'un, mais le ſigne n'en eſt pas toûjours plus mauvais pour cela, veu qu'il arrive ſouvent qu'un ſeul ver produit d'abord cette envelope; & qu'aprés y avoir été enfermé ſeul quelque tems, il y engendre enſuite d'autres vers, qui font cette fourmilliere qu'on y découvre : en ſorte que quand il ne s'y en trouve qu'un, cela peut ſouvent venir de ce que le ver n'y a pas été enfermé aſſez long-tems, pour y en engendrer d'autres. Benivenius [b] dit qu'un Medecin étant tourmenté d'une grande douleur d'eſtomach, & faiſant tâter par un de ſes Confreres l'endroit de ſa douleur, rendit par le vomiſſement un morceau de chair fait comme une petite boule, dans lequel ſe trouva enfermé un ver comme une graine dans ſa gouſſe, & dont la ſortie luy procura une prompte gueriſon. Gabucinus [c] rapporte un exemple ſemblable d'une Dame de qualité.

Ces veſſies ſortent quelquefois ſans renfermer de vers, ce qui eſt un mauvais ſigne, à moins que le malade n'ait rendu des vers auparavant,

 ou

a *Amat. Luſit. cent.* 1. *cur.* 40. b *Beniv. cap* 88. *de abditis.* c *Gabuc. comment. de Lumb. cap.* 13.

ou n'ait pris quelque medicament qui puisse faire juger que si l'on n'a pas remarqué des vers dans ses dejections, c'est qu'ils ont été tuez dans le corps par l'action du medicament, & sont ensuite sortis en cole, & hors d'état d'être remarquez ; car il faut observer icy que quand ces corps membraneux, que le vulgaire appelle poches à vers, sortent seuls ensuite d'un medicament propre contre les vers, il est à juger que ces corps membraneux se sont rompus & déchirez par l'action du remede, que les vers contenus dedans étant fondus par la force du même medicament sont sortis par les selles sans avoir figure de vers ; mais quand ces membranes sortent d'elles-mêmes sans êrre détachées par aucun medicament, il est à craindre que les vers mêmes n'ayent percé la membrane, ne se soient répandus dans la capacité des intestins, & que cette membrane ne se soit séparée elle-même à force de vieillir, comme on voit de vieilles peaux se lever quelquefois de dessus les mains. Or, je dis qu'alors le prognostic est mauvais, parce que c'est une marque que les vers se sont engagez ailleurs dans les intestins, & qu'ayant eu assez de force, pour percer la membrane qui les renfermoit, ils peuvent faire des érosions dangereuses dans les parties où ils sont allez.

Ces corps membraneux sont tissus par les vers comme la toile de l'araignée est tissuë par l'araignée, comme la coque du ver à soye est tissuë par le ver à soye, & comme les enveloppes, dans lesquelles on trouve les petits des chenilles, sont tissuës par les chenilles mêmes. Ces membranes, comme le remarque Hollier *, tiennent quelquefois toute l'étenduë des intestins :

* *Holler. de morb. intern. lib. 1. cap. 54.*

stins : en sorte qu'elles couvrent les extrémitez des venes lactées, empêchent par-là le chyle d'entrer dans ces vaisseaux, & par consequent privent le corps de sa nourriture : ce qui est souvent une des causes de la maigreur extraordinaire, où tombent ceux qui ont des vers; de maniere que quand ces corps membraneux sortent, le malade en retire toûjours cet avantage, que les venes lactées n'étant plus recouvertes, la distribution du chyle n'est plus empêchée.

Quelquefois ces membranes s'engendrent sans qu'il y ait de vers dans les intestins, alors c'est toûjours un bon signe qu'elles sortent de quelque maniere que cela se fasse, soit d'elles-mêmes, soit par l'action de quelque purgatif. Fernel parle d'un Ambassadeur de Charles-Quint, qui aprés avoir été incommodé pendant six ans d'une tumeur, qui alloit depuis l'hypocondre droit jusqu'à l'hypocondre gauche, & avoir tenté inutilement toutes sortes de remedes, rendit enfin, par le moyen d'un fort lavement, un corps dur & ferme de la longueur d'un pied, cave dans le milieu, que les assistans prirent d'abord pour une portion des intestins, mais que le prompt soûlagement du malade fit voir n'être qu'un corps étrange. Le même lavement fut réiteré, & le malade rendit un autre corps membraneux comme le premier, aprés quoy il recouvra la santé. Paul Pereda assûre avoir vû une semblable membrane, laquelle avoit une aulne de long, & étoit d'une cavité à y mettre la main. Il ne faut pas oublier de remarquer qu'il arrive aussi quelquefois que ces membranes sont une portion des intestins rongez par quelque humeur acre. Signe tres-dangereux dans les dysenteries, & presque toûjours mortel. Je con-

ſerve dans de l'eau de vie pluſieurs membranes de cette ſorte, qui ont été renduës dans des dyſſenteries inveterées, ſans que les malades, qui les ont renduës, ayent pû échaper par aucun remede.

Fondus ou entiers.

Les vers du corps ſe fondent quelquefois de telle maniere aprés être ſortis, qu'il n'en reſte pas la moindre apparence : ce qui eſt ſouvent cauſe, ſelon la remarque de Monardus *, que les Gardes voulant montrer aux Medecins les vers qu'elles ont remarquez dans les dejections de leurs malades, ne trouvent plus rien quand elles les cherchent. Lorſque cela arrive, c'eſt une marque que les vers ne ſont pas d'une ſubſtance forte, & qu'ainſi ceux qui reſtent dans le corps cederont aiſément à l'action des medicamens.

Quelquefois ils ſe fondent dans le corps même par le moyen de certains remedes, & ſortent enſuite tout en cole & en glaires. Que les vers ſe puiſſent ainſi fondre, l'experience le fait voir, & voicy un fait qui ne permet pas d'en douter. M. de Caën, Docteur de la Faculté de Medecine de Paris, m'a raconté qu'une Religieuſe, qui preſque tous les jours un peu avant ſes repas vomiſſoit une fort grande quantité de vers, le vint un jour conſulter aux Ecoles de Medecine, où il étoit de viſite avec feu M. Perrault de l'Academie des Sciences, Docteur de la même Faculté, & frere du celebre

* *Monard. Epiſt. lib.* 4.

bre M. Perrault d'aujourd'huy, que comme elle y fut arrivée, elle vomit en leur preſence beaucoup de vers, que M. Perrault en emporta quelques-uns dans une boëte, qu'il mit dans ſa poche, que quand il fut arrivé chez luy, il trouva que ces vers, réveillez par la chaleur de la poche, étoient plus vifs qu'auparavant, qu'alors il eſſaya divers remedes ſur ces inſectes, pour voir ce qui les pourroit tuer le plus promptement; & qu'ayant jetté de la glace ſur quelques-uns, ceux là coulerent auſſitôt en eaux, & diſparurent preſque dans le moment. Il rapporta ce fait dans l'Academie des Sciences comme une choſe digne d'être remarquée, & M. Duhamel, membre celebre de cette Academie, m'a dit avoir été preſent à ce recit.

La Couleur.

Les vers ſortent ou rouges, ou blancs, ou jaunes, ou livides; les rouges ſont d'un mauvais prognoſtic, parce que cette couleur denote qu'ils ſe ſont nourris de ſang, & qu'ainſi ils ont fait éroſion à quelque portion des inteſtins: ce qui ne ſçauroit avoir que des ſuites fâcheuſes.

Les blancs ne préſagent ni bien ni mal, les jaunes & les livides ſont d'un mauvais augure; car il faut remarquer que les vers ſe teignent ordinairement de la couleur des choſes, dont ils ſe nourriſſent.

Les Chenilles, qui viennent ſur l'écorce des arbres, ſont griſes; celles qui mangent les herbes ſont vertes; celles qui naiſſent ſur les fleurs ſont de diverſes couleurs, ſelon la couleur

des fleurs, où elles ont pris naiſſance. Il en eſt ainſi des vers du corps ; ceux qui ſe nourriſſent de ſang ſont rouges ; ceux qui ſe nourriſſent de chyle ou de pituite ſont blancs ; ceux qui ſe nourriſſent de bile ſont jaunes & livides. Or, comme la bile eſt une humeur que les vers fuyent, & que cette bile eſt un baume, qui empêche toutes les autres humeurs de ſe corrompre, il eſt impoſſible que les vers ſe nourriſſant de bile, ce baume ne ſoit corrompu & affadi ; & qu'ainſi le malade n'ait tout à craindre, puiſqu'il n'y a point de corruption plus dangereuſe & plus difficile à corriger que celle des choſes, qui ſervent à conſerver les autres. *Quod ſi ſal evanuerit in quo ſalietur* [a] ?

Minces ou épais.

S'ils ſont fort gros, c'eſt une marque qu'ils n'ont pas manqué de nourriture ; & qu'ainſi la corruption ayant été fort grande, il eſt difficile qu'elle ne le ſoit encore, & que le malade n'en reçoive du dommage, ſi on n'a ſoin d'évacuer promptement.

La groſſeur des vers vient auſſi tres-ſouvent de ce qu'ils en contiennent d'autres dans le ventre : ce qui ſe peut connoître en les ouvrant ou en les écraſant. Quand cela eſt, le ſigne eſt encore plus mauvais, parce qu'il denote une plus grande pourriture ; auſſi la plûpart de ceux qui rendent de ces ſortes de vers meurent peu aprés.

Amatus Luſitanus [b] parle d'une petite fille, qui rendit un ver long & rond que l'on écraſa avec

a *Matt. cap. V.*
b *Amat. Luſit. cent. 5. curat. 46.*

avec le pied, & du ventre duquel ſortirent auſſitôt pluſieurs autres vers, il ajoûte que la fille ne vécut pas long-tems aprés.

Panarolus rapporte deux exemples de la même nature, l'un d'un jeune homme de ſeize ans, & l'autre d'un jeune homme de trente, il dit que le premier devint hectique, & mourut aprés avoir rendu quatre mois auparavant un ver, dans le ventre duquel s'en trouva un autre enfermé: que le ſecond tomba dans une fiévre tierce, & mourut au bout de dix-ſept jours, aprés avoir été délivré d'un ſemblable ver. J'ay vû cependant quelques malades rendre de ces ſortes de vers & échaper.

En grande ou en petite quantité.

Quand ils ſortent en grand nombre le ſigne eſt bon & mauvais tout enſemble, il eſt bon en ce que c'eſt toûjours autant de corruption de ſortie, & mauvais en ce que ce grand nombre de vers ne peut avoir été dans un corps, ſans que quelques-uns n'ayent fait éroſion aux inteſtins: ce qui ne peut avoir que de fâcheuſes ſuites: je dis, ſans que quelques-uns n'ayent fait éroſion, parce que quand les vers ſont en ſi grand nombre, ils s'affament les uns les autres, & que les plus affamez ne manquent gueres de s'en prendre au lieu qui les renferme.

Aprés avoir parlé des moyens de ſe garantir des vers, & avoir rapporté les prognoſtics qu'on peut tirer de la ſortie de ces animaux, il nous reſte à marquer les remedes propres pour s'en délivrer. Nous obſerverons que parmy ceux qu'on a coûtume d'employer pour cela, il y en a de bons, & d'autres qui ſont dangereux, c'eſt pour-

quoy

quoy nous ferons un Chapitre exprés des remedes qu'il faut éviter, & un autre de ceux que l'on peut pratiquer avec ſuccés.

CHAPITRE VIII.

De certains remedes qu'on a coûtume d'employer contre les Vers, & qu'il faut éviter.

IL y a bien de l'erreur ſur le fait des remedes qu'on employe contre les Vers; quelques Auteurs * conſeillent le vinaigre pour les tuer, d'autres la poudre de vers deſſéchez, d'autres de l'eau où a trempé du mercure, d'autres le mercure en ſubſtance, d'autres la poudre nommée *ſemen contra*, d'autres le tabac, tous remedes communs aujourd'huy, & dont il eſt bon de s'abſtenir.

Le vinaigre ne tuë pas toutes ſortes de vers, & il y en a qu'il fait revivre quand ils meurent, ainſi que nous le remarquerons dans le Chapitre neuviéme. D'ailleurs, ce que nous avons dit du vinaigre dans le Chapitre ſixiéme ſuffit pour faire juger qu'il eſt quelquefois plus favorable que contraire aux vers.

La poudre de vers deſſéchez fait rendre, je l'avouë, beaucoup de vers quand on en uſe quelque tems, mais ce ſont ceux qu'elle produit: Et comment n'en produiroit-elle pas, n'étant elle-même qu'un amas de ſemences à vers? Qu'on jette de cette poudre ſur de la terre, qu'on arroſe cette terre, & qu'on la mette à la cave, on

* *Perdulc. partical. Therap. lib. 3. cap. 21.*

on la verra en peu de tems toute remplie de vers. Qu'on jette de cette même poudre sur de la viande cruë, on la trouvera bientôt toute gâtée, & au bout de quelques heures, si c'est en Esté, toute mangée de vers. Ainsi il ne faut pas tout-à-fait s'en rapporter à ce que les Auteurs nous disent à l'avantage de cette poudre, & à ce qu'en dit entr'autres Levinus Lemnius, qui en parle comme du meilleur de tous les remedes.

L'eau où le mercure a trempé est bonne contre les vers ; mais comme il en faut user plus d'une fois, pour qu'elle fasse son effet, il arrive que les parties subtiles du mercure, qui y sont mêlées, offensent à la longue le genre nerveux, & causent des tremblemens. J'ajoûte à cela que la plûpart des malades, à qui j'ay fait prendre de cette eau, se sont plaints à moy qu'elle leur laissoit des pesanteurs d'estomach, & des gonflemens tres-incommodes.

Le mercure préparé qne l'on prend en substance, s'appelle *Aquila Alba ;* on en donne six, sept, huit, & jusqu'à vingt & trente grains, selon les âges & les temperammens dans quelque conserve. Ce remede pris seul, peut causer le flux de bouche, estant souvent réiteré. Ainsi il est bon de le mêler avec quelque purgatif, autrement on doit l'éviter, ou du moins n'en pas faire un usage familier, s'il n'y a quelque soupçon de vers veneriens ; car alors le mercure doux est à conseiller.

Le semen-contra est contraire aux vers, mais il est en même tems contraire aux malades ; car il échauffe considerablement, & cause souvent des fiévres violentes. Quelques personnes disent que si l'on met de cette graine dans du pain chaud,

chaud, elle y produit une fort grande quantité de vers; j'en ay fait l'experience diverses fois, elle ne m'a nullement réüssi, ainsi ce pourroit bien être une fable. Je ne decide rien neanmoins : il suffit qu'une experience réüssisse une fois, pour qu'on la doive regarder comme vraye; mais il ne suffit pas qu'elle manque plusieurs fois, pour qu'on la doive regarder comme fausse. Je dis cecy, parce que si l'on ne doit avancer aucun fait temerairement, on n'en doit non plus nier aucun sans être absolument certain qu'il est faux. J'ay fait cette experience le mois d'Octobre de cette année 1699. le froid de la saison pourroit bien l'avoir empêché de réüssir. Je suspends donc mon jugement jusqu'à ce que j'aye essayé la chose dans le tems des chaleurs.

Pour ce qui est du Tabac, plusieurs prétendent qu'à en user fréquemment, on peut se délivrer non seulement des vers des intestins, mais de tous les autres. Ils conseillent sur tout de fumer souvent, parce que cette fumée déchargeant beaucoup d'eaux, empêche, disent-ils, la corruption qu'une pituite superfluë pourroit faire dans l'estomach & dans les intestins.

Je ne prétends pas nier que le tabac ne puisse être bon contre les vers; mais s'il a quelque vertu contre cette maladie, c'est par un endroit, qni le rend en même tems tres-dangereux; car pour la raison qu'on allegue, qui est qu'il se décharge beaucoup d'eaux par la bouche quand on fume, il ne s'ensuit pas pour cela que l'estomach & les intestins doivent être moins remplis de pituite; au contraire ceux qui fument y en ont plus que les autres, à cause que cette fumée picote les glandes des machoires, & des vaisseaux salivaires, & en exprime une sérosité, qui

qui ſe décharge pour la plus grande partie dans l'eſtomach, ce qui fait que ceux qui fument ſupportent plus long-tems l'abſtinence que les autres, parce que cette pituite, qui diſtille ſans ceſſe dans leur eſtomach, engourdit les nerfs du ventricule, & les rend inſenſibles à l'impreſſion du ferment, qui excite en nous le ſentiment de la faim. Ce n'eſt donc pas la décharge de la pituite, qui doit nous perſuader que le tabac ſoit bon contre les vers, c'eſt un ſel cauſtique qu'il contient, lequel eſt ſi mordant, qu'il conſume même les chairs les plus dures qui s'amaſſent dans les ulceres: en ſorte que ce ſel ſe mêlant avec la ſalive qui coule dans l'eſtomach, laquelle ſe mêle elle même avec les alimens, il en paſſe une partie dans les inteſtins avec les excremens, & une autre ſe diſtribuë avec le ſang à tout le corps, d'où il arrive que quelque part que ſoient les vers, il eſt difficile qu'ils échapent à l'action de ce ſel, qui eſt porté par tout. Or, ce même ſel, qui rend le tabac bon contre les vers, le rend en même tems dangereux au corps; car il picote ſi violemment les parties tendres & delicates, où il s'attache, qu'il les reláche & en derange toute la tiſſure; il excite auſſi à la longue dans les nerfs des mouvemens convulſifs, qui approchent fort de ceux de l'épilepſie, ainſi que le remarque Mr. Fagon dans ſa Theſe ſur le tabac, d'où je conclus que les maux que produit le tabac, quand on en uſe ſouvent, étant beaucoup plus grands que les avantages qu'on en peut retirer contre les vers, on n'en doit point conſeiller le fréquent uſage dans cette maladie. J'ajoûte à cela avec le celebre Auteur que nous venons de citer, qu'il y a dans le tabac un ſouphre narcoti-

tique encore plus dangereux que ſon ſel. Ce ſouphre eſt de la nature de celuy de l'opium, qui ſe diſſout également dans l'huile, dans l'eſprit, dans le ſel, & dans l'eau : ce qui n'arrive pas aux autres ſouphres. Le ſouphre du tabac étant donc de ce caractere, n'eſt pas plûtôt entré dans le corps, qu'il s'y diſſout par le moyen de la lymphe, ou de l'eſprit qu'il y rencontre, & alors débarraſſé des ſels qui le lioient, ſes parties branchuës s'engagent les unes dans les autres, & cauſent des obſtructions & des engourdiſſemens, qui ralentiſſent le cours des eſprits animaux. Ainſi, ſelon la diverſe diſpoſition des corps, l'une de ces deux choſes ne manque preſque jamais d'arriver : ou les ſels piquans du tabac déchirent les parties, & en rompent la trame, ce qui ne peut que hâter la ruïne du corps ; ou les ſouphres narcotiques, dont il eſt compoſé, ralentiſſent le mouvement du ſang, & par ce repos cauſent des apoplexies, & ſouvent, comme le remarque M. Fagon, des morts ſoudaines ou prématurées. Ce ne ſont point icy des conjectures fondées ſur des idées de Cabinet, ce ſont des faits certains, dont j'ay vû moy même des exemples ; & en voicy un entr'autres qui merite d'être remarqué.

En *1696.* dans la ruë S. Denis au Sepulchre, je traitois un malade qui tomboit ſouvent d'apoplexie ; aprés l'avoir traité quelque tems ſans qu'il reçut tout le ſoûlagement que je m'étois promis, j'appellay en conſultation M. de Saint-Yon, Docteur de la Faculté de Paris, lequel ne trouva pas à propos de rien changer dans les remedes que j'avois preſcrit, ni dans la methode que je ſuivois. Je continuay donc, mais le mal s'opiniâtrant toûjours, com-

comme le malade prenoit beaucoup de tabac, je craignis que ce ſouphre narcotique n'agît trop ſur luy, ou que ce ſel à force de picoter les parties du cerveau, ne les tint trop relâchées, & qu'ainſi ce ſel ou ce ſouphre ne fût une des principales cauſes de la maladie. Je conſeillay donc au malade de ſe des-accoûtumer peu à peu du tabac, & de s'en abſtenir enſuite abſolument; il ſuivit mon avis, & il n'eut pas été un mois ſans en prendre, qu'il ſe porta mieux, ſes attaques furent moins fréquentes & moins longues, & au bout de ſix mois il fut gueri.

Comme la Theſe, que M. le premier Medecin a donnée ſur le tabac, fait voir au long tous les accidens que peut cauſer le fréquent uſage de cette plante, j'ay crû que les Lecteurs ſeroient bien aiſe de trouver cette Theſe dans ce Livre: Je l'ay miſe à la fin, où on la verra traduite en François.

Bontekoe eſt du nombre de ceux qui recommandent le tabac contre les vers, il le regarde même comme un des plus ſeurs moyens de prolonger la vie. Cet Auteur a toûjours des ſentimens qui luy ſont particuliers, il outre les choſes, juſqu'à dire que comme on doit continuellement reſpirer l'air, on doit auſſi recevoir & rejetter ſans ceſſe la fumée du tabac, qui ne nous eſt pas moins utile que la reſpiration. Il ajoûte que les femmes doivent fumer auſſi, & que d'ailleurs c'eſt un parfum ſi agreable, que ceux qui jugent des choſes ſans préjugé, le préferent à toutes les autres. Ce diſcours eſt trop outré pour meriter qu'on le refute, & il eſt aſſez digne d'un homme, qui ne fait pas difficulté de dire dans un autre endroit de ſon

Ou-

Ouvrage, que la temperance n'eſt pas une choſe ſi neceſſaire à la ſanté ; & que quand on a mangé avec excés, comme la faim tarde plus long-tems à venir, & qu'ainſi l'on prend moins d'alimens dans le repas ſuivant, il arrive qu'on n'en a pas trop pris pour tout un jour ; aprés quoy il ajoûte, qu'à bien prendre les choſes, l'intemperance n'eſt pas une faute nuiſible pour la vie & pour la ſanté *a*.

Il y a un autre remede, dont j'ay vû quelques perſonnes ſe ſervir, ſi toutes fois on peut l'appeller un remede, c'eſt de boire de l'eau, dans laquelle ayent trempé des écorces vertes de noix. Ce que je puis aſſûrer de cette eau, eſt qu'elle n'a d'autre effet que de beaucoup échauffer, & qu'elle ne chaſſe du corps aucun ver. La raiſon pourquoy on a crû qu'elle pouvoit tuer les vers du corps, ou les chaſſer, eſt que ſi l'on en jette dans un jardin, on voit auſſitôt tous les vers de l'endroit, où l'on en a jettez, ſortir en foule, ainſi que le rapporte Charles-Eſtienne *b* dans ſon Agriculture, Eraſme *c* dans ſon Colloque ſur la chaſſe, & que je l'ay reconnu moy-même par l'experience : mais il ſe peut bien faire que ces vers ſortent ainſi, plûtôt attirez que chaſſez par cette eau, & qu'ils viennent ſur terre comme on les y voit venir lors qu'il commence à pleuvoir, & comme on voit les poiſſons ſauter au deſſus de l'eau quand la fraicheur de la nuit s'avance. On peut oppoſer que cette eau étant fort amere, il eſt à croire que lors qu'elle fait ſortir de terre les vers, c'eſt plûtôt parce que les vers la fuyent, que parce qu'ils la cherchent. Je reponds

a *Bontekoe part.* 3. *cap.* 4. b *Carol. Steph. agricult. lib.* 3. *cap.* 24. b *Eraſm. colloq in venat.*

ponds à cela que les choſes ameres ne ſont pas contraires à tous les vers, témoin l'abſynthe, dont la tige & les feüilles ſont toutes couvertes de petits vers, ainſi qu'on s'en peut convaincre par le microſcope.

Baglivi * dans l'Ouvrage qu'il vient de donner au public, rapporte quelques experiences qu'il a faites ſur les vers, & que j'ay faites aprés luy, leſquelles peuvent beaucoup ſervir à nous faire connoître l'inutilité ou le peu de force de certains remedes. En 1694. à Rome, il mit dans de l'eſprit de vin des vers vivans, qui y vécurent cinq heures entieres; il en mit d'autres dans du vin, d'autres dans une diſſolution d'aloës, d'extrait de camædris, & de tabac, & ils y vécurent neuf heures; il en mit d'autres le ſoir dans de l'huile d'amandes douces, & il les trouva en vie le lendemain matin, mais languiſſans; d'autres dans du jus de limon, & le jour ſuivant ils étoient encore fort vigoureux; d'autres dans un vaiſſeau à moitié plein de mercure, & il les trouva vivans le lendemain, qui tâchoient de gagner le haut du vaze. J'ay voulu faire ces mêmes experiences aprés les avoir lûës dans Baglivi, & voicy ce qui m'eſt arrivé.

Le 7. de Mars de cette année 1699. un enfant, à qui j'avois fait prendre un remede contre les vers, rendit onze vers par le bas tout vivans; je me ſervis de l'occaſion, je mis d'abord ces vers dans du lait tiede, pour les empêcher de mourir, puis j'en mis deux dans de l'eau de vie, où ils vécurent deux heures; un dans de l'eſprit de vin, où il vécut quatre heures, deux

* *Georg. Bagliv. de praxi medicâ ad veram obſer. ration. revocand. cap. 9. art. de Lumbric. pueror.*

deux dans du jus de limon, où ils vécurent deux jours; deux dans du vin de Champagne, où je les trouvay encore vivans le lendemain: de ces deux j'en tiray un, que je mis dans de bon vin de Bourgogne, où il mourut aussitôt; pour l'autre, que je laissay dans le vin de Champagne, il y vécut encore 4. heures; j'en mis un dans de l'huile de noix, où il mourut d'abord; un dans de l'huile d'amandes douces, où il vécut dix heures, mais languissant; un dans de l'eau, où j'avois dissout de l'extrait d'aloës, & il y vécut huit heures; un dans une fiole à moitié pleine de mercure, où il fit beaucoup de mouvement, pour s'échaper, mais où il vécut dix heures.

Le 21. du même mois je réïteray ces experiences sur des vers, que rendit un jeune homme de vingt ans, malade d'une fiévre tierce, & elles ne me réüssirent pas tout-à-fait de la même maniere pour les espaces de tems que j'ay marquez: ceux-cy eurent moins de vie, mais toûjours les mêmes choses, où les autres vécurent plus long-tems, furent les mêmes où ceux-cy vécurent davantage, & celles où les autres vécurent moins, les mêmes où ceux-cy moururent plûtôt.

Je concluds de-là que si de ces remedes, qui touchoient immediatement les vers, quelques-uns n'ont pû les tuer, il n'en faut pas attendre un grand effet, lors qu'étant pris interieurement ils se mêlent avec d'autres matieres, qui ne peuvent qu'en alterer la force. Il n'y a que le mercure que j'en excepterois, parce que les mouvemens extraordinaires que fit le ver, que je mis dans le mercure, & que firent aussi ceux que Baglivi y mit, marquent assez

que

que ſi ce mineral ne tuë pas certains vers ſur le champ, du moins il les chaſſe fortement, ce qui ſuffit. Mais nous avons dit plus haut pourquoy il eſt bon de s'en abſtenir. Voila ce que j'avois à remarquer ſur les remedes qu'il eſt à propos d'éviter: Paſſons à ceux qu'il eſt à propos de faire.

CHAPITRE IX.

Des remedes propres contre toutes les ſortes de Vers qui s'engendrent dans le corps humain.

COMME les Vers du corps humain ne naiſſent pas tous dans les inteſtins, ainſi que nous l'avons obſervé, mais que pluſieurs s'engendrent dans le foye, pluſieurs dans la tête, pluſieurs dans le cœur, &c. nous partagerons ce Chapitre en deux Articles. Dans le premier, nous marquerons les remedes propres contre les vers engendrez hors des inteſtins; & dans le ſecond, les remedes propres contre ceux des inteſtins.

ARTICLE PREMIER.

Remedes contre les Vers qui naiſſent hors des inteſtins.

LES Vers, qui s'engendrent hors des inteſtins, ſont, comme nous l'avons vû, les Encephales, les Rinaires, les Auriculaires, les Dentaires, les Pulmonaires, les Epatiques, les Cardiaires, les Sanguins, les Veſiculaires,

les Spermatiques, les Helcophages, les Cutanez, les Umbilicaux, & les Veneriens. Nous allons rapporter par ordre les remedes propres contre tous ces vers.

Contre les Encephales.

Les Encephales, qui s'engendrent dans le cerveau, quelquefois sur les meninges, & quelquefois sous la pie mere, sont des vers dont il est tres-difficile de délivrer les malades, veu qu'ils ne peuvent sortir par le nez, qui est la seule issuë qu'ils pourroient avoir, s'ils en avoient quelqu'une; d'un autre côté, si par l'effet de quelque remede ils viennent à mourir dans la tête, ils n'y peuvent causer qu'une corruption capable de tuer les malades; ainsi de quelque maniere que l'on considere la chose, ce mal est d'une difficile guerison, cependant il n'est pas toûjours incurable, & un des meilleurs remedes contre ces vers est le vin de Malvoisie, dans lequel ont boüilly des raiforts; on en fait boire au malade une suffisante quantité à jeun. Nous avons parlé de ce remede dans l'Article premier du Chapitre troisiéme *. De sçavoir comment il peut tuer le ver, sans que la mort de cet animal cause aucune corruption dans le cerveau, c'est ce qu'il est difficile d'expliquer.

Contre les Rinaires.

Les Rinaires, qui sont ceux qui s'engendrent dans la racine du nez, sont aisément chassez par

* *Schenck. lib. 1. observ. medic. de Capit. dolore observ. 4.*

par des Errhines, le ſuc de feüilles de betoine, tiré par le nez, eſt un bon remede pour cela, auſſi bien que la poudre de betoine.

Contre les Auriculaires.

Quant aux vers des oreilles, il n'y a rien de meilleur, pour les tuer & pour les chaſſer, que le jus d'oignon, ou quelques goutes de vieille urine mêlée de miel, ou, comme l'enſeigne Dioſcoride, Galien & Aetius, un peu de ſuc de Calementhe. Je me ſuis ſervy de ce dernier avec ſuccés dans pluſieurs occaſions ; le lait de femme rayé dans l'oreille eſt encore tres-bon pour les faire ſortir ; les fumées des choſes ameres, jointes à l'antimoine, reçûës par le nez & par la bouche, ſont auſſi de bons ſecours : Je l'ay éprouvé avec ſuccés en quelques malades. Salmult * rapporte que ces fumées firent ſortir un jour à un malade onze vers par les oreilles. On peut faire des parfums avec la ſemence de Juſquiame & la Cire reduites en petites bougies, qui étant jettées ſur les charbons, rendent une fumée excellente contre ces vers, on la reçoit par les oreilles. Ce remede eſt dans Ettmuller.

Contre les Dentaires.

Le meilleur remede contre les vers des dents, eſt de tenir les dents propres, de ſe les laver tous les matins, & aprés les repas ; & s'il y a des croutes ſur les dents d'ôter ces écailles, ou avec un fer, ou avec quelques goutes d'eſprit de ſel dans un peu d'eau. La racine de

 plan-

* *Salmult. cent. 2. obſerv. 39.*

plantain machée eſt encore un bon remede. Quelques Auteurs conſeillent de brûler des graines de Juſquiame, & d'en faire aller la fumée aux dents, & diſent qu'on voit ſortir auſſitôt de la bouche, des vers, que cette fumée emporte en l'air ; mais ce fait eſt une pure fable. Foreſtus * dit que ces prétendus vers ne ſont qu'une apparence de vers, laquelle ſe voit toûjours dans la fumée de la graine de juſquiame. J'ay voulu en faire l'eſſay, & je n'ay point vû cette apparence de vers. Foreſtus a ſans doute rapporté ce fait ſans l'avoir éprouvé ; mais ce qui me ſurprend, eſt qu'un autre Auteur aſſûre en avoir fait l'experience, & avoir vû effectivement ces apparences de vers. Voicy comme il s'explique : Souvent les mains demangent „ fort à cauſe de petits cirons & tignes qui s'y „ nourriſſent, & cauſent ce prurit. Pour les „ faire choir, j'ay vû prendre de la graine de „ cette herbe, que pour l'amour de cela ils „ nomment tignée, c'eſt la hanebane ou juſ- „ quiame, qui a de petits godets pleins de „ petits grains, & on en uſoit de cette façon. „ Ayant des charbons allumez en un réchaud, „ & tout auprés un baſſin plein d'eau, on jet- „ toit cette graine ſur le feu, & on mettoit les „ mains à la fumée, puis aprés que l'on les „ avoit tenuës aſſez à cette fumée, on les „ trempoit en l'eau froide, & incontinent pa- „ roiſſoient en la ſuperficie de l'eau une infinité „ de vermiſſeaux, & diſoit-on affirmativement „ que ces vers étoient les tignes qui étoient ſor- „ ties de la peau. Quand j'eus bien conſideré „ cet effet, & vû de prés les mains, où il n'y „ avoit

* *Foreſt. de ægritud. dentium lib.* 14. *obſerv.* 7. *in Schol. p.* 96. *columnâ ſecundâ.*

„ avoit aucune apparence que cela fût avenu,
„ je fis tant que je découvris la fineſſe. Je
„ pris une petite piece de bois, que je mis à cette
„ fumée de juſquiame, puis je la trempay en
„ l'eau, & il en ſortit auſſi des vers tout de même
„ que l'autre fois: j'y preſentay auſſi une pantou-
„ fle, une piece de fer, & pluſieurs autres cho-
„ ſes, qui toutes enfin rendoient même effet; car
„ ayant mis ma main, où je ne ſentois aucune in-
„ commodité, je vis qu'il en ſortoit autant que
„ de celle de ceux qui étoient tourmentez de dé-
„ mangeaiſon: je pris reſolution que cecy étoit
„ une impoſture, & cependant je concluds que
„ ces grains étant en fumée, il y avoit en icelle
„ une humeur craſſe prête à ſe congeler, qui ſe
„ gêloit à la froideur de l'eau, & qu'ainſi il ſem-
„ bloit que ce fuſſent tignes.

J'ay fait l'experience de cela, & elle ne m'a nullement réüſſi; j'ay eu beau preſenter à cette fumée toutes ſortes de choſes, & puis les mettre dans un baſſin d'eau, il n'y a paru dans l'eau aucune apparence de vers. J'ay voulu eſſayer la choſe ſur les mains d'une perſonne qui avoit la galle, & rien n'a paru non plus. Voila comme les Auteurs ſont remplis de fables.

Les remedes que j'ay rapportez ſont inutiles dans les grandes douleurs de dents, veu que les vers des dents ne cauſent qu'une douleur ſourde, aſſez legere, accompagnée de démangeaiſon, comme nous l'avons remarqué ailleurs, ainſi il faut dans les grands maux de dents recourir à d'autres moyens, pluſieurs ſe les font arracher, pour ſe délivrer de ces douleurs, mais il ne faut recourir à ce remede que lorſque les dents branlent d'elles mêmes; c'eſt pour ce ſujet, à ce que remarque Eraſiſtrate, que dans le Temple d'Apollon étoient ſuſpen-

duës des pincettes de plomb à arracher les dents, afin de nous marquer par-là, dit-il, que lorsqu'on les veut enlever, il faut qu'elles se puissent ôter sans effort.

Contre les Pulmonaires.

Les vers, qui s'engendrent dans la poitrine, & qni causent des toux violentes, ainsi que nous l'avons observé ailleurs, sont tres-difficiles à chasser; il y a un remede cependant que divers Medecins ont éprouvé heureusement, pour les faire sortir par le cracher; c'est de donner au malade du suc de marrube mêlé avec un peu de miel, & de luy faire succer un peu d'oxymel scyllitique en forme de looch.

Contre les Epatiques.

Il n'y a rien de meilleur contre les vers du foye, que de prendre plusieurs matins de suite dans un boüillon douze grains de poudre de cloportes.

Contre les Cardiaires.

Contre les vers du cœur faites boire du suc d'ail, de raiffort, & de cresson, on bien prenez racine de gentiane & de pivoine de chacune deux gros, myrrhe un gros, mêlez le tout en poudre subtile, & mettez-en une pincée dans une goute d'eau, & frottez de cette eau les lévres du malade plusieurs matins de suite. Hebenstreit dans son Traité de la Peste, dit que l'ail tout seul est le plus prompt de tous les remedes contre cette maladie, & il rapporte là dessus une

une experience aſſez remarquable. Un grand Seigneur, dit-il, étoit tourmenté de pluſieurs maux qu'on attribuoit au cœur, & comme il ne recevoit aucun ſoûlagement, un jeune homme, qui étudioit en Medecine, & qui étoit connu du Medecin ordinaire, étant venu, dit qu'il ſe ſouvenoit d'avoir lû qu'il y avoit un genre de ver, qui ſe trouvoit quelquefois au cœur, & contre lequel la plûpart des remedes étoient inutiles excepté l'ail, que ce Seigneur pouvoit bien avoir un ver ſemblable, & qu'on devoit tenter ce remede; le malade ne tint nul compte de l'avis d'un jeune homme ſans experience; il s'opiniâtra à vouloir être traité à l'ordinaire, & il mourut; on l'ouvrit, & on luy trouva dans le cœur un ver tout blanc, qui avoit une tête longue dure comme de la corne; on prit le ver tout vivant, & on le mit ſur une table au milieu d'un cercle, qu'on décrivit avec du ſuc d'ail. Le ver commença à ſe traîner de côté & d'autre, s'éloignant toûjours de la circonference du cercle, & enfin chaſſé par l'odeur de l'ail, ſe retira au milieu du rond, où il mourut par la force de cette odeur.

Contre les Sanguins.

Rien n'eſt meilleur contre les vers, qui s'engendrent dans le ſang, que le jus de cerfeüil; on en peut prendre un demi verre trois fois par jour pendant une Semaine, le matin à jeun, l'aprés midy deux heures aprés le dîné, & le ſoir un peu avant que de ſe coucher.

Contre les Vesiculaires.

Le Sel vegetable est bon contre les vers qui sont dans les reins & dans la vessie ; on en peut prendre un demy gros le matin dans un bouillon.

Contre les Helcophages.

Le suc de Calamenthe y est bon , & l'huile d'amendes ameres.

Contre les Cutanez.

Les Cutanez , comme nous avons vû , sont les Crinons , les Cirons , les Bouviers , les Soyes & les Toms.

Il n'y a pas de meilleur remede contre les Crinons, que de baigner le malade dans de l'eau tiede, puis de le frotter de miel auprés du feu, & de passer ensuite sur le corps un linge un peu rude.

Pour faire sortir les Crinons , il faut laver les pustules avec de l'eau où l'on aura mis du fiel de bœuf , ou bien les bassiner avec ce qui suit. Prenez six dragmes d'eau de millepertuis, une demi dragme de miel commun , & une dragme de poivre, mêlez le tout ensemble.

Il est à propos quelquefois , pour se défaire des Cirons, d'en venir aux remedes interieurs, & cela pour corriger l'acidité & la viscosité du sang, & des autres liqueurs nourricieres, laquelle entretient ordinairement ces insectes. Ces remedes sont , de mettre dans son vin un peu de tartre soluble , avec un peu d'oxymel

mel ſcillitique; de prendre quelquefois dans du vin d'Eſpagne, ou dans de l'hydromel, un demi gros de la compoſition ſuivante: Deux dragmes d'élixir de vie, une dragme d'extrait d'abſynthe, une dragme d'yeux d'écreviſſes, ſept à huit goutes d'huiles de ſaſſafras, remuer le tout juſqu'à ce qu'il ſoit bien mêlé.

Contre les Bouviers.

Il faut employer les mêmes remedes que contre les Cirons. Quant aux Soyes & aux Toms, j'ay rapporté dans le Chapitre troiſiéme par quel moyen on s'en guerit.

Contre les Umbilicaux.

Voyez la page 48. Chapitre III.

Contre les Veneriens.

L'aquila alba eſt un excellent remede contre ces vers; la doze eſt depuis ſix juſqu'à trente grains en pillules. Nous avons remarqué dans le Chapitre IV. Article premier, comme le Mercure n'eſt peut-être ſi efficace contre les maux veneriens, qu'à cauſe de la vertu qu'il a contre les vers.

Contre les Spermatiques

Quant aux Spermatiques, je ne propoſeray aucun remede contre ces vers, puiſque, comme nous l'avons remarqué, ils ne ſont point une maladie.

J'ay dit dans le Chapitre ſecond, que le *Sa-*

lium, dont nous avons donné la figure, pouvoit être entré dans le corps avec le ſang du Pere dés le tems de la conception, & j'ay apporté pour raiſon, que l'humeur Spermatique de l'homme eſt toute remplie de vers: cela ſemble combattre ce que je dis icy, ſçavoir que les vers Spermatiques ne ſont pas une maladie, mais j'avertis que quand j'ay parlé ainſi dans le Chapitre ſecond, j'ay prétendu ſuppoſer qu'avec ces vers Spermatiques, il s'en pouvoit trouver quelques-uns d'une autre eſpece; comme on voit des animaux de differentes ſortes naître & ſe nourrir ſur d'autres animaux; & aprés tout il n'y a preſque point d'animal, pour petit qu'il ſoit, qui n'en ait d'autres ſur luy, ainſi que le microſcope le fait voir.

ARTICLE II.

Remedes contre les Vers des inteſtins.

JE ne m'attacheray point icy à copier perſonne, je diray ſeulement ce qui m'a réüſſi, ſans me mettre en peine ſi d'autres l'ont écrit ou non. Je commenceray par les remedes contre les vers longs & ronds, je viendray enſuite à ceux des aſcarides, & je finiray par ceux du Solium.

Il y a des remedes qui tuent les vers ſans les chaſſer, & d'autres qui les tuent, & qui les chaſſent en même tems. Des premiers les uns ſe prennent en dedans, & les autres s'appliquent en dehors. Ceux qui ſe prennent en dedans ſont, le vin blanc, la biere, le verjus, le pourpier, la graine de pourpier, celle de chou, de citron, l'écorce d'orange amere, l'ail, les oi-

gnons,

gnons, la poudre de racine de gentiane, l'eau dans laquelle on a fait boüillir legerement de la même racine, la coraline, la rasure de corne de cerf & d'yvoire, la corne de cerf brûlée, les trochisques de corail & de corne de cerf, le beurre, l'huile, la moutarde, la graine de tanaisie dans un peu de syrop violat, le bol d'armenie, l'eau à la glace, &c.

On peut prendre l'une de ces choses, ou quelques unes ensemble, comme graines de citron & de pourpier de chacune trois gros; rasure de corne de cerf & d'yvoire de chacun un scrupule; eau de pourpier un petit verre, boire cela le matin à jeun.

Où bien.

Graines de chardon, de citron, d'ozeille, de pourpier, de coriandre préparée, de chacunes un gros. Poudre de diamargaritum froid un demi gros, rasure d'yvoire & de corne de cerf de chacun demi scrupule, sucre rosat une once; & s'il y a un cours de ventre qu'il soit à propos de moderer, corail & poudre de roses, de chacun un demi gros, mêler le tout en poudre subtile, & en faire une opiate avec de l'oxysaccharum, & de la conserve de roses & de chicorée.

Le jus de plantain, la vieille theriaque, les amandes ameres, le suc de grenade mêlé avec de l'huile d'olives, sont encore de bons remedes. L'esprit de nitre, celuy de souphre, l'esprit de sel dulcifié réüssissent heureusement, on en peut prendre quatre ou cinq goutes des uns ou des autres dans un peu d'eau commune évitant de mêler ces esprits ensemble. L'huile

de bois de geniévre pris à jeun, eſt tres-bon contre les vers, celle de bois de coudrier eſt un remede certain, on en donne quatre ou cinq goutes dans un peu de vin, & davantage, ſi c'eſt pour des perſonnes avancées en âge.

Quand les enfans ont de la fiévre, voicy un julep qu'on leur peut donner pour tuer leurs vers : eaux de pourpier & de chicorée, de chacun deux onces, confection d'hyacynthe un ſcrupule, poudre coraline autant, corail préparé demi ſcrupule, ſyrop de limon demi once, mêler le tout, & le donner à boire.

Quand la fiévre eſt maligne, & qu'il y a lieu de craindre qu'il n'y ait des vers, comme cela arrive d'ordinaire, & comme l'experience me l'a fait voir dans les dernieres fiévres malignes qui ont couru, il faut faire ce qui ſuit: Prendre une ſuffiſante quantité d'eau de ſcorſonaire, de ſcabieuſe & de pourpier, ſix gros de ſyrop de limon, demi ſcrupule de poudre de vipere, & autant de poudre coraline, demi gros de ſel de prunelle, un ſcrupule de confection d'hyacynthe, & faire de tout cela un julep.

Si avec les vers & la fiévre il y a convulſion & vomiſſement, il faut faire le remede ſuivant.

Prendre quatre onces d'eau de pourpier, trois gros d'eau theriacale, un ſcrupule de confection d'hyacynthe, & autant de poudre coraline, mêler le tout enſemble, & en faire une potion que l'on prendra en une fois ou en deux, ſelon l'âge du malade. La coraline, dont nous avons parlé, eſt ſi bonne contre les vers, qu'il arrive ſouvent qu'un ſeul gros

pris

pris dans du vin, les tuë & les chasse en même tems.

La vertu de cette herbe a été inconnuë à Dioscoride, à Galien, & à tous les anciens. Nous en devons la connoissance aux Modernes, qui en ont fait diverses experiences. Mathiole, Antonius Musa, Mercurialis, relevent l'excellence de ce remede par dessus celle de tous les autres, & en rapportent plusieurs effets surprenans, dont ils ont été les témoins.

Pour moy, je puis dire que je me suis servy de ce simple avec succés en plusieurs rencontres, & que ce que j'en ay vû de mes yeux, fait que je ne m'étonne point de tout ce que rapportent sur la vertu de la coraline la plûpart des Auteurs qui en ont écrit.

L'huile est un excellent remede contre les vers, il en faut prendre quelques cuilleres à jeun: je dis à jeun, parce qu'alors l'estomach & les intestins étant vuides, cette huile embrasse les vers plus facilement, & les étouffe, chose qui m'a réüssi en un grand nombre de malades attaquez de vers.

On peut connoître la force de ce remede sur toutes sortes d'insectes, comme vers de terre, vers à soye, sauterelles, grillons, &c. en les oignant d'huile avec un pinceau le long du corps, sans même qu'il soit necessaire de toucher à la tête; car on les verra aussitôt perdre tout mouvement & mourir, sans que rien les puisse reveiller. La raison de cet effet, est que le ver meurt sitôt qu'il ne peut plus respirer; or, il ne respire que par le moyen de certaines petites trachées, qui sont rangées le long de son corps; en sorte que si l'on bouche ces trachées avec quelque chose d'onctueux, qui empê-

che le commerce de l'air, il faut neceſſairement que l'animal meure faute de reſpiration, ſans même que la tête, & tout ce qui n'eſt pas trachée, ſoit frottez. Cela eſt ſi vray, que ſi l'on met de l'huile à un ver ailleurs qu'aux trachées, ſans même épargner la tête, le ver vivra, & aura ſon mouvement ordinaire. Si on en met à quelques trachées ſeulement, on verra les parties, où ſeront ces trachées, devenir ſans mouvement propre; & ſi on en met à toutes les trachées, le ver demeurera immobile, & mourra preſque ſur le champ.

M. Malpighi a fait toutes ces experiences; j'en dis autant du beurre, lequel produit le même effet, & qui étant pris à jeun, tuë les vers mieux que ne fait l'ail. Nous pouvons remarquer icy que l'effet de l'huile ſur les vers n'eſt point une choſe, que les Modernes ayent découvert les premiers, les Anciens l'ont reconnuë comme nous; & Ariſtote dit en termes exprés dans le Chapitre 27. du huitiéme Livre de ſon Hiſtoire des Animaux, que tous les inſectes meurent quand ils ſont touchez d'huile: il ajoûte même une choſe, dont il eſt facile de faire l'experience, qui eſt que ſi l'on ne ſe contente pas de toucher tout le corps avec de l'huile, mais qu'on en touche auſſi la tête; & qu'enſuite on expoſe le ver au Soleil, il meurt encore plus promptement, Pline écrit la même choſe.

Si au lieu de frotter les vers avec l'huile ou le beurre, on les noye dans l'eau, & qu'on les y laiſſe pluſieurs heures, ils demeurent comme morts; mais en les expoſant à ſec au Soleil, ou en les arroſant de vinaigre, ils reviennent au bout de quelque tems; au lieu qu'étant frot-

tez

tez d'huile ou de beurre, ils ne reviennent jamais, quelque chose qu'on fasse ; on peut voir là-dessus M. Malpighi dans son Traité du ver à soye. De toutes les huiles ordinaires, celle de noix est la meilleure contre les vers, & à Milan les meres ont coûtume de donner une ou deux fois la Semaine à leurs petits enfans des roties d'huile de noix, avec un peu de vin, pour faire mourir leurs vers. Nous remarquerons icy que l'huile d'amandes douces ne fait pas sur les vers un effet si prompt, ainsi qu'on le peut voir par l'experience que nous avons apportée dans le Chapitre huitiéme : ce qui vient sans doute de ce que les parties de cette huile sont plus poreuses ; & par consequent moins capables d'empêcher l'entrée de l'air dans le corps du ver.

Une goute vin le matin à jeun est bonne contre les vers, sur tout il n'est pas à propos, quand on est attaqué de cette maladie, de boire de l'eau pure à ses repas, il faut y mêler un peu de vin, pourvû toutefois que ce ne soit pas du vin verd ; car celuy-là, loin d'être contraire à la vermine, est capable d'en engendrer, ainsi que nous l'avons vû dans le Chapitre IV. Il vaut bien mieux boire de l'eau seule, que d'y mêler du vin qui n'ait pas assez de maturité. Au moins l'eau seule, pourvû qu'elle soit bien pure, n'est point mal-faisante, & c'est une erreur grossiere de penser que ce breuvage, quand il est ordinaire, rende les gens chagrins & de mauvaise humeur, comme se l'imaginoient les Grecs, qui traitoient Demosthene d'homme épineux & difficile, parce qu'il ne beuvoit que de l'eau ; car c'est le reproche qu'ils faisoient à cet Orateur, lorsqu'il leur repre-

reprefentoit un peu vivement leur devoir. Si l'on y fait reflexion, on verra que le vin a dérangé bien des cerveaux, qu'il a abruti bien des gens d'efprit, & fouvent changé en ferocité les mœurs les plus douces. Auffi les perfonnes les plus Sages ont toûjours été fobres fur le vin. Demofthene, dont nous venons de parler, n'en beuvoit point, & on l'appelloit le beuveur d'eau, comme il le témoigne luy-même fur la fin de fa feconde Philippique. Ciceron en beuvoit tres-peu auffi: En effet le vin peut fournir quelques bons mots, il rend quelquefois les gens agreables dans les repas, il donne de la facilité dans les converfations, ainfi que le remarque le même Ciceron *: mais comme l'infinuë fi bien cet Auteur, il y a bien de la difference entre ce qui fait un homme de compagnie, & ce qui fait un homme veritablement fage & fenfé. Lors donc que je confeille le vin contre les vers, je prétends qu'on en ufe fobrement, & qu'on le regarde comme un breuvage, fur lequel il faut beaucoup fe ménager.

J'ajoûteray icy que le vin d'Alican eft tres-bon contre les vers, ainfi que je l'ay reconnu par l'experience fuivante.

Le 22. de May de cette année 1699. chez Monfeigneur l'Abbé de Soubize, je donnay pour les vers à un malade, nommé M. Pinguet, que je traitois depuis long-tems d'un abcés dans la poitrine. Il rendit trois heures aprés par les felles plufieurs petits vers blancs, de la longueur du petit doigt, & qui paroiffoient morts; j'en pris deux, que j'enveloppay dans du papier, & que je mis dans ma poche. Quand je

* *Cicer. pro Cœlio. verfus finem.*

je fus arrivé chez moy, j'ouvris le papier, & ces vers, que j'avois crû morts, se trouverent pleins de vie, & tout remuans : ce que j'attribuay à la chaleur de la poche qui les avoit réveillez. Aussitôt je m'avisay d'en jetter un dans du vinaigre, il n'y fut pas plûtôt, que je le vis courir dedans comme un poisson, & comme on y voit courir ceux qui s'y trouvent ordinairement; alors j'y jettay l'autre, qui en fit de même; je les y laissay deux heures, pendant lesquelles ils ne faisoient que courir deça & delà; ensuite je les mis dans de l'eau de la Reine de Hongrie, où ils furent moins vifs, mais où ils ne laisserent pas de se mouvoir; je les tiray un quart d'heure aprés, & les remis dans le vinaigre, où ils reprirent leur premiere vigueur; je fis reflexion alors que je faisois boire à mon malade du vin d'Alican, dont il se trouvoit extrémement soulagé, cela fut cause que je voulus mettre les vers dans quelques goutes de ce vin, pour voir s'ils y mourroient, ils n'y furent pas plûtôt, qu'ils y perdirent tout mouvement, & tomberent morts au fond du vaisseau; je les remis promptement dans le vinaigre, pour voir s'ils se reveilleroient comme auparavant, mais cela ne servit de rien, ils ne revinrent point. Cette experience merite d'autant plus d'être remarquée, qu'on croiroit aisément que le vin d'Alican, à cause de sa douceur, seroit moins contraire aux vers que tout autre.

Il est important de remarquer icy, que lorsqu'on veut faire de ces sortes d'experiences, pour connoître ce qui peut tuer les vers du corps, il ne les faut jamais faire sur des vers de terre, ni sur d'autres, qui n'ayent pas été engendrez dans le corps humain: Et voicy une expe-

rience

rience que j'ay faite, qui le montre évidemment.

Le 25. de May de cette année 1699. je mis du vinaigre ſur des vers de terre, & je jettay dans de l'huile d'autres vers de terre, ceux ſur leſquels je jettay du vinaigre, bien loin de vivre, moururent plûtôt que ceux que j'avois jetté dans l'huile; d'où je concluds que tout ce qui fait mourir les vers de terre, ne fait pas mourir les vers du corps humain, & que les experiences, que l'on fait ſur les uns, ne doivent pas toûjours nous faire tirer des inductions pour les autres.

La graine de chanvre eſt encore extrémement bonne contre les vers; on la pile bien, & on la jette dans une ſuffiſante quantité d'eau, puis on la remuë juſqu'à ce qu'elle faſſe une eſpece de pâte, enſuite on paſſe le tout à travers un linge, & il en ſort un lait, dont il faut prendre un verre à jeun. Ce breuvage tuë les vers promptement.

Le mille-pertuis eſt admirable contre les vers, il en préſerve même le fromage, ſi l'on a ſoin de l'envelopper de cette herbe. Quercetan rapporte ce remede, que j'ay trouvé vray par l'experience. La maniere de prendre le mille-pertuis eſt de le faire boüillir dans de l'eau, & de boire de cette eau avec un peu de ſucre. On en peut faire auſſi du ſyrop.

En voila bien aſſez pour ce qui regarde les remedes qui ſe prennent en dedans : venons à ceux qui s'appliquent en dehors.

Remedes exterieurs ou topiques.

Les remedes, qui s'appliquent au dehors ſont

le

le fiel de bœuf, l'huile d'absynthe, celle de rhuë, ou d'amandes ameres, avec quoy on peut mêler de la poudre de cumin, de la poudre d'aloës, ou de celle de petite centaurée, ces topiques se mettent sur le nombril. L'emplâtre suivant est encore fort bon.

Farine d'orge, suc de vermicularis, de chac. une livre; vinaigre blanc quatre onces, faire de cela un emplâtre, qui s'appliquera sur le nombril. Cet emplâtre ne tuë pas seulement les vers, il éteint aussi la fiévre. Tous ces remedes tuent les vers, mais ils ne les chassent pas toûjours. Venons à ceux qui les tuent, & qui les chassent en même tems.

Remedes qui tuent & qui chassent les vers.

Les remedes, qui tuent & qui chassent les vers, sont l'aloës, l'hiere-picre, la poudre d'écorce d'orange amere, la rheubarbe, &c. On dissout l'hiere-picre dans un peu de vin blanc, ou bien on la mêle avec un peu de vin blanc, ou bien on la mêle avec un peu de diaphœnic, ou on en fait des pilules avec un peu d'agaric & de syrop d'absynthe. La poudre d'orange amere se prend dans du vin. Borel la recommande fort, & il dit avoir vû un Ethique abandonné de tous les Medecins, auquel ce remede pris jusqu'à trois fois, fit rendre force vers, & procura la guerison; la doze est un gros chaque fois. Ce que dit Borel *, je l'ay vû arriver, il n'y a pas long tems, en la personne d'un malade âgé de vingt six ans, lequel desséchoit tous les jours, & qui fut gueri par le même remede, qui luy fit rendre une quantité prodigieuse de vers.

Pour

* *Borell. observ. medicophy. cent.* 1. *observ.* 90.

Pour les enfans bien jeunes, on peut faire infuser dans l'eau de pourpier quatre ſcrupules de rheubarbe avec ſix grains de canelle, paſſer le tout à travers un linge, & dans la colature diſſoudre une once de ſyrop de chicorée ſimple, & avant que l'enfant prenne ce breuvage, luy donner un lavement de lait, pour attirer les vers par le bas.

Ou bien.

Faire infuſer un gros & demi de rheubarbe dans un verre d'eau de pourpier, paſſer cela à travers un linge le lendemain matin, & le donner à boire à l'heure ordinaire du réveil; réiterer le breuvage deux fois par Semaine, juſqu'à ce que la corruption du corps ſoit évacuée; on peut ajoûter à cette purgation, pour la rendre plus forte, une once de ſyrop de chicorée, composé de rheubarbe; ſi c'eſt un enfant delicat, il ſuffira de demi once. Le ſuc de verveine eſt encore un bon remede *.

J'ay mis le ſucre au rang des choſes qu'il faut éviter, pour ſe garantir des vers; mais cependant quand il eſt pris en grande quantité, il ne laiſſe pas quelquefois de tuer les vers, & de les chaſſer. Aldrovandus parle d'une petite fille, qui pour en avoir mangé un gros morceau, rendit un grand nombre de vers par le bas. J'ay vû arriver la même choſe à un petit garçon, qui avoit mangé force confitures; le miel fait le même effet quand il eſt pris à pleine cuiller; on peut compoſer une ſorte de pain d'épices, qui tuera & chaſſera les vers, il faut

* *Monard. lib. 3. ſimpl. medicam. ex novo orbe delat. cap. de verbenâ.*

faut faire paîtrir la pâte du pain d'épice avec de l'eau de pourpier, & de la graine de cette plante.

Les pommes douces, nommées en Latin *melimela*, font faire auſſi beaucoup de vers; les raiſins, ſéchez au Soleil ont la même vertu, étant pris à jeun en grand nombre.

J'ay vû réüſſir ce remede en pluſieurs enfans, & je ne m'étonne pas que Levinus Lemnius diſe que c'eſt une experience qu'il a faite avec ſuccés, * la raiſon de cela eſt, que les vers attirez par cette nourriture douce, s'en rempliſſent ſi fort, qu'ils ſont obligez de crever; & comme les choſes douces, étant priſes avec abondance, lâchent le ventre, il faut neceſſairement que les vers ſortent ou morts ou mourans.

On parle d'un certain moyen, pour tirer du corps les vers, comme on tireroit des poiſſons de l'eau, c'eſt d'attacher à un fil quelque appas, qui attire les vers, & puis de faire avaler cet appas, ayant ſoin auparavant que le malade demeure quelque tems ſans manger, pour affamer les vers, & les obliger à venir à ce qui ſe preſente, on tire enſuite le fil, & le ver vient, dit-on, avec l'appas.

Schenckius rapporte un exemple de cet artifice, & dit qu'on tira un jour par ce moyen un ſerpent du corps d'une femme, en ſe ſervant d'un appas compoſé de miel & de farine; mais il ajoûte qu'on y mit un hameçon. Cet expedient peut être bon, pour tirer de l'eſtomach des animaux entrez par la bouche, comme il en eſt entré quelquefois à quelques perſonnes en dormant ſur l'herbe; mais pour tirer des vers engendrez dans

* *Levin. Lemn. de occult. natur. mirac. lib.* 1. *cap.* 21.

dans le corps, c'eſt une pratique ſur laquelle je ne veux rien dire ; quelques perſonnes aſſûrent l'avoir vû réüſſir depuis peu, en mettant pour appas des cœurs de pigeons ; mais ce que je puis aſſûrer auſſi, eſt qu'il s'eſt vû des Charlatans impoſer au peuple, en cachant adroitement des vers dans le prétendu appas qu'ils faiſoient avaler.

Contre les vers dans la jauniſſe.

Dans la maladie de la jauniſſe les inteſtins ſont ſouvent remplis de vers, parce que la bile, qui eſt ſi contraire à ces animaux, ne ſe décharge pas alors dans les inteſtins ; le meilleur remede contre ces vers eſt de prendre pluſieurs matins de ſuite un verre de la décoction ſuivante. Chelidoine, une poignée ; feüilles & fleurs de millepertuis, de chacunes demi poignée, raſure d'yvoire, fiente d'oye pulveriſée, de chacun trois gros, ſafran un demi gros ; ces deux derniers dans un noüet, jetter le tout dans un pot où il y ait une chopine de vin blanc, & une chopine d'eau d'abſynthe, mettre le pot ſur le feu, & quand cela aura bien boüilli, le paſſer, & dans la colature diſſoudre une once de bon ſucre ; il y en aura là pour trois matins. La bile, qui tombe dans le duodenum, eſt ſouvent ce qui empêche les vers de monter juſqu'à l'eſtomach, mais dans la jauniſſe comme cette bile eſt retenuë au foye, ils vont plus facilement dans le ventricule ; c'eſt ce qui fait que quand on donne contre les vers à ces ſortes de malades, ils en rendent quelquefois par le haut. Le 17. de Juillet de l'année 1699. chez M. Dugono, Secrétaire du Roy, vers S. Landry, un Domeſti-

meſtique que je traitois qui avoit une jauniſſe univerſelle, en vomit un fort gros aprés avoir pris d'un ſyrop contre les vers; c'eſt une choſe dont je pourrois citer un grand nombre d'exemples. Il faut avoir ſoin dans ces occaſions de donner des lavemens de lait, pour attirer les vers par le bas; car il faut les empêcher autant qu'on peut de monter dans l'eſtomach, parce qu'alors ils ſont plus difficiles à chaſſer, & qu'ils peuvent nuire davantage.

Contre les vers qui produiſent la Pleureſie.

Quand la pleureſie eſt cauſée par des vers, ce qui arrive ſouvent, comme nous l'avons remarqué, il faut ſuivre la pratique qu'obſervoit Rulandus [a], & que Quercetan [b] recommande ſi fort, qui eſt de commencer d'abord par la purgation, c'eſt là principalement que doit avoir lieu l'Aphoriſme d'Hippocrate [c], que lors qu'il eſt beſoin de purger dans une maladie, il faut le faire dans le commencement. On ne manque point en ſuivant cette methode, d'avoir un ſuccés heureux, & l'experience que j'en ay faite moy-même pluſieurs fois, ne me permet pas de conſeiller à perſonne une autre conduite. Les fréquentes ſaignées en cette occaſion ſont tres-dangereuſes, il n'en eſt pas de même dans les autres pleureſies.

Remedes contre les Aſcarides.

Les Aſcarides ſont des vers difficiles à chaſſer, & cela pour pluſieurs raiſons. La premiere, c'eſt

a *Ruland. centur.* b *Quercetan. rediviv. tom.* 3. *de pleuritide.* c *Aph.* 29. *ſect.* 3.

c'eſt que ces animaux ſont fort éloignez du ventricule, en ſorte que les remedes perdent leur force avant que de parvenir juſqu'où ſont les vers. La ſeconde, c'eſt que les aſcarides ſont enveloppez dans des humeurs viſqueuſes, qui empêchent l'action des medicamens. La troiſiéme, c'eſt que ces vers montent quelquefois dans le cœcum; or, cet inteſtin étant en forme de cul de ſac, les aſcarides s'y tiennent comme retranchez; quoiqu'il en ſoit il vaut mieux les attaquer par le bas, & pour cela il n'y a rien de meilleur que de mettre au fondement un ſuppoſitoire de cotton, trempé dans du fiel de bœuf, ou dans de l'aloës diſſout. Une choſe, qui m'a réüſſi en pluſieurs malades, eſt de faire mettre dans le fondement un petit morceau de lard attaché à un fil; on l'y laiſſe quelque tems, & aprés on le retire tout remply de vers; on peut, au lieu de lard, prendre de la vieille chair ſalée. Les lavemens de décoction de Gentiane ſont merveilleux contre les aſcarides, on peut joindre à la Gentiane l'Ariſtoloche, la Chicorée, la Tanaiſie, la Perſicaire, l'Atriplex, & en faire la décoction avec de l'eau & du vin blanc; quand elle eſt faite, il eſt bon d'y joindre un peu de confection d'hiere.

Pour les enfans, voicy le lavement qu'on peut faire.

Prendre feüilles de mauves & de violiers, de chacunes une poignée; feüilles de choux, une ou deux; graines de coriandre & de fenoüil, de chac. deux gros; fleurs de camomille & de petite centaurée, de chac. une pincée, faire une décoction du tout avec du lait, & diſſoudre dans la colature une once de miel commun, & deux gros de confection d'hiere.

Hippo-

Hippocrate a conseille, pour chasser les ascarides, de prendre de la semence d'agnus castus, de la bien broyer avec un peu de fiel de bœuf, puis de dilayer le tout avec un peu d'huile de cedre, ensuite d'en faire un suppositoire avec de la laine grasse.

Remedes contre le ver solitaire.

Les remedes, que nous avons rapportez jusques icy, sont inutiles contre le *Solium*. Les autres vers sortent quelquefois d'eux-mêmes, mais le solitaire ne sort presque jamais de luy-même; &, comme le remarque Hippocrate b, quand on ne le chasse par aucun remede, il vieillit avec ceux dans lesquels il est. Avicenne dit qu'il resiste à l'absynthe, & qu'on ne le peut chasser qu'avec la fougere. L'huile, qui tuë si facilement les autres vers, ne fait rien à celuy-cy, parce qu'il est trop grand pour que cette liqueur puisse boucher toutes les trachées qui sont le long de son corps; en sorte que quand on avale de l'huile, il arrive tout au plus à ce ver ce qui arriva à ces vers à soye, que M. Malpighi c oignit d'huile avec un petit pinceau, depuis le milieu du corps jusqu'à la tête; car aprés avoir perdu le mouvement dans la partie, qui avoit été frottée d'huile, ils revinrent, & eurent leur mouvement ordinaire, au lieu qu'étant frottez tout entiers, ils moururent, sans que ni le vinaigre, ni autre chose, les pût rappeller.

Le remede, auquel le solitaire ne resiste point,

a *Hip. περὶ γυναικείων.* b *Hip. lib. 4. de morb. art. 27.*
c *Malp. de Bomb.*

point, eſt celuy par le moyen duquel nôtre malade a été délivré. Ce remede ne chaſſe pas ſeulement le ver dont nous parlons, mais encore tous les autres ; & en cas qu'on n'ait point de vers, il empêche d'en avoir, parce qu'il purge les humeurs qui en pourroient engendrer. Voicy quel eſt ce remede, que j'ay promis de declarer.

Remede qui a fait ſortir le ver, dont la figure eſt en grand dans ce Livre.

Prenez Diagrede, crême de Tartre, Diaphoretique mineral, de chac. demi ſcrupule. Rhubarbe recemment pilée, demi gros. Racine de fougere femelle pulveriſée, autant. Feüilles & fleurs de Tanaiſie, auſſi reduites en poudre, une pincée. Ecorce de racine de meurier, encore reduite en poudre, & cueillie avant que les meures ſoient en maturité, un gros. Mêler le tout, & le prendre dans un boüillon gras le matin, à l'heure ordinaire du réveil. Il faut augmenter ou diminuer la doze ſelon l'âge & le temperamment ; on doit prendre un bouillon deux heures aprés ; & ſi enſuite de ce remede on a envie de dormir, il ne faut point s'en empêcher.

Remarque ſur ce remede.

Il eſt bon de choiſir la Tanaiſie la plus champeſtre, parce qu'elle a plus de vertu. Et generalement parlant, on peut dire que les herbes de la campagne ont plus de force: ce qui a fait dire

dire à un [a] Auteur, que le nature est la mere des planres qui croissent dans les champs, & la maratre de celles qui croissent dans les Villes. Il faut prendre l'écorce de la racine de meurier avant que les meures soient en maturité, parce que le fruit étant meur, l'écorce est privée d'une portion de l'humeur qu'elle contenoit auparavant : ce qui s'accorde avec ce que dit Pline, qu'il est constant que les racines ont moins de vertu étant cueillies aprés la maturité des fruits, que devant b.

Autre maniere de faire ce remede.

Si l'on n'est pas en lieu où l'on puisse avoir tout ce qui entre dans ce remede, on peut se contenter de la seule racine de fougere, dont on donnera deux gros broyez avec du miel; ou bien, on en donnera trois gros dans un verre de vin blanc.

Remarque sur ce remede.

Ce remede n'étant composé que de fougere & de miel, tue le ver, mais il ne le chasse pas, ainsi j'avertis qu'il faut se purger le lendemain, autrement il y auroit du danger, à cause de la corruption que ce ver mort pourroit causer. J'avertis encore que ce remede ne réüssit pas toûjours la premiere fois, & qu'il est à pro-

H 2

a Ne illud quidem dubitatur omnium radicum vim effectusque minui si fructus priùs maturescant. *Plin, hist. natur. lib.* 27. *cap. ultim.*

b Dici solet tellurem esse matrem Sylvestrium, novercam autem urbanorum. *Alexandri Aphrodisei problemat. lib.* 2. *problem.* 52.

propos de le réïterer jusqu'à trois ou quatre fois, laissant un jour entre deux, & se purgeant toûjours le lendemain.

Autre maniere.

On peut se contenter encore de trois gros & demi d'écorce de racine de meurier, que l'on fera boüillir dans une chopine d'eau commune pendant demi heure, on donnera cela à boire le matin à jeun en deux prises, d'une demi heure à l'autre.

Remarque sur ce remede.

Il n'en est pas de la racine de meurier comme de la racine de fougere, laquelle ne purge pas. Celle de meurier est purgative, & lâche doucement le ventre, son écorce a le même effet, en sorte qu'on peut se passer de se purger le lendemain, mais ce remede ne chasse pas le ver à la premiere prise, il faut le réïterer comme l'autre.

Autre maniere pour les enfans à la mammelle.

On peut donner aux enfans à la mammelle un demi gros de poudre de racine de fougere, le matin dans un peu de lait, ou de boüillie, en deux prises, d'une heure à l'autre, ayant soin de les purger le lendemain avec quelque chose qui ne soit pas violent.

Autre pour les enfans un peu grands.

S'ils sont un peu grands, on peut leur donner

ner cette poudre dans un peu de ſyrop de fleur de peſcher, ou dans de l'eau de centinode, ou de plantain, ſelon les circonſtances que nous allons marquer.

Remarque ſur ce remede.

Si les enfans ont le ventre reſſerré, il faudra mettre la poudre dans le ſyrop de fleur de peſcher : Mais s'ils ont le cours de ventre, il faudra la leur donner dans l'eau de centinode, ou de plantain; car il faut obſerver, quand on veut chaſſer les vers, de mêler des aſtringens avec les remedes qu'on donne, lorſque le ventre eſt trop libre, parce que ſans cela le medicament ſortant trop-tôt, n'a pas le tems d'agir ſur les vers. On peut faire de l'eau de racine de fougere, diſtilée au bain marie, laquelle aura le même effet que la poudre.

Remarque ſur la racine de fougere.

La racine de fougere eſt une des choſes les plus propres contre les vers plats, elle a cela d'avantageux, qu'elle convient à toutes ſortes de perſonnes, à ceux qui ont la fiévre, comme à ceux qui ne l'ont pas, aux femmes groſſes, & à celles qui ne le ſont pas, aux enfans, aux jeunes gens, & aux vieillards, elle adoucit tous les ſymptomes des maladies, & procure une tranquillité extraordinaire; elle fait venir outre cela le lait aux nourrices. Quelques Auteurs ont écrit qu'elle étoit dangereuſe aux femmes groſſes, mais ils ſe ſont trompez, comme le fait voir Spigelius dans ſon Traité de *Lumbrico lato*.

Opiate contre le même ver.

Voicy une opiate, dont je me suis servy avec succés en quelques occasions, & par le moyen de laquelle j'ay fait sortir il n'y a pas long-tems un solitaire comme celuy dont on voit icy la figure, mais beaucoup plus court & plus étroit : La racine de fougere & l'écorce de racine de meurier entrent dans la composition de cette opiate, & c'est à cela principalement que j'attribuë la vertu qu'elle a contre les vers plats.

Prenez coraline, verveine, scordium, pouliot, origan, de chacun une demi poignée; racine de dictamne blanc, de fougere, d'angelique, & de gentiane, de chacun deux gros; écorce de racine de meurier, un gros & demi; graines de moutarde, de pourpier & de cresson, de chacun un gros; poivre un demi gros, safran un demi scrupule, faire de tout cela une poudre, & avec du miel écumé mêler le tout en forme d'opiat, à quoy on peut ajoûter un demi scrupule d'huile de vitriol, la doze est un demi gros, un gros, ou un gros & demi, le matin à jeun.

Ces remedes ne sont pas les seuls qu'on puisse employer contre le *Solium*, mais ce sont ceux que j'ay éprouvé, & qui m'ont réüssi. Guill. Fabricius, Philibert Sarrazenus, Jean-Jacques Crafftius, rapportent quelques exemples de vers semblables, qu'ils assûrent avoir fait sortir, &, comme ils disent les remedes dont ils se sont servis, & en même tems les symptomes differens des malades, avec plusieurs circonstances utiles à sçavoir, je crois qu'on ne sera pas fâché

ché de voir icy les Lettres que ces Auteurs ont écrites ſur ce ſujet. Les voicy traduites en François.

LETTRE DE G. FABRICIUS

A PHILIBERT SARRAZENUS,

Traduite du Latin.

A MON retour de Lyon, je vis icy un ver plat d'une longueur ſurprenante ; comme le fait eſt curieux, je me feray un plaiſir de vous le rapporter. Une Dame de cette ville, âgée d'environ 20. ans, d'une complexion aſſez delicate, avoit de grandes douleurs de ventre, des foibleſſes d'eſtomach, des nauſées, des rapports, & un dégout general pour tous les alimens ; elle me fit appeller ſur la fin du mois d'Avril de cette année 1609. je luy fis prendre le premier jour de May d'une poudre compoſée de rheubarbe, de turbith, & de ſené, à quoy j'ajoûtay du ſyrop de roſe laxatif compoſé de rheubarbe, d'agaric, & de ſené. Ce remede luy fit rendre par le bas un ver plat, qu'elle me montra, & dont je fus étonné, car il avoit vingt palmes de long, étoit large de ſix grains, & épais de deux ; maintenant qu'il eſt deſſéché, il n'eſt pas ſi large, il a des interſtices tout le long du

 corps,

* *Guilhelm. Fabr. cent. 2. obſerv. 70.*

corps, & ces interstices sont de l'espace de deux grains, & élevez d'un côté en forme de dents de scie, quand on touche le corps du ver de haut en bas, on le sent glissant; mais si l'on passe le doigt de bas en haut, on le sent raboteux; il est tout blanc, & a au milieu de ces interstices de petites tâches noires, une des extrêmitez est mince comme un fil, & l'autre large comme le reste du corps; je n'y ay point vû de tête, & je n'en ay jamais trouvé à ces sortes de ver. Aprés que ce ver fut sorti, je purgeay la malade, & luy ayant donné ensuite pendant quelques jours des fortifians, elle se rétablit entierement. Elle est à present dans une santé entiere; pour le ver je le conserve desséché & le regarde comme une des choses les plus rares que j'aye. Voila, Monsieur, l'histoire succinte de ce Lumbric, dont j'oppose la description à ce bruit faux & ridicule, qui s'est répandu dans la Suisse, & jusques dans la Bourgogne, du monstre de Payerne. Adieu. A Payerne ce 28. Août 1609.

Il y a apparence que ce ver étoit un *Solium* non entier. Quant aux tâches noires qu'il avoit, il n'y a rien en cela de particulier, veu que quand ce ver est trop remply de nourriture, ces tâches paroissent dans de certains endroits, comme le remarque Sennert *, & lorsqu'il n'est plus si plein, elles disparoissent. Il y a une chose à observer icy, c'est le dégout qu'avoit la malade pour toute sorte de nourriture, la plûpart de ceux qui ont ce ver étant tourmentez d'une faim extraordinaire.

* *Senn. lib. 3. part. 2. sect. 1. cap. 5.*

RE-

RÉPONSE

DE

PHILIBERT SARRAZENUS

A G. FABRICIUS.

QUAND j'ay reçû la Lettre, où vous me parlez de ce ver plat, j'avois en même tems une malade attaquée de la même maladie, comme j'attendois le succés des remedes que je luy faisois, j'ay differé à vous écrire jusqu'à ce que je pûsse vous en donner des nouvelles: Voicy en peu de mots ce que j'ay observé dans cette maladie, & la conduite que j'y ay tenuë. Cette Dame est âgée de trente-quatre ans, assez pleine, & a été dans ses premieres années si sujette aux vers, qu'elle en rendoit souvent par le bas de tout plats, longs d'une aûne, d'une aûne & demie, quelquefois de davantage, & larges du doigt; quand elle a été mariée, elle a eu plusieurs enfans, qui sont tous morts peu de mois aprés leur naissance, ce que nous avons attribué à la mauvaise disposition de la mere. Ce fond de vermine s'est acru en elle à un point, que ces dernieres années elle en a rendu par le bas, par la bouche, & par le nez. Quand il en devoit sortir, le ventre de cette femme enfloit, & souffroit les mêmes mouvemens que celuy d'une femme grosse, lorsque le fœtus vient à changer de place; peu de tems aprés ils montoient à la bouche,

& elle en tiroit avec les doigts des longueurs considerables ; ce mouvement de ventre perseveroit quelquefois , & alors la malade tomboit en délire : C'eſt quelque choſe d'incroyable que le nombre des remedes qu'on luy a faits , les fréquentes medecines , l'ail , la coraline , la poudre à vers , la theriaque , l'abſynthe , tout a été mis en uſage, mais inutilement ; cette pauvre femme affligée de ſouffrir ſi long-tems , m'envoya querir il y a quelques jours , je luy ordonnay l'apozeme ſuivant.

R. Racine de dictamne , de fougere , de polypode de cheſne, de chacune une once ; écorce de racine de caprier, de tamaris , & écorce moyenne de freſne , de chacune ſix gros : germandrée, chamæpitis, abſynthe, ſauge, de chacune un manipule ; petite centaurée, une pincée ; graines d'anis , de citron , de pourpier , ſemen contra, de chacune deux gros ; coraline, une demi pincée ; ſené , ſemence de carthame , de chacun deux onces ; agaric trochiſqué , une demi once ; écorce de mirobolans citrins , de chacun trois gros : Faire une décoction du tout dans une ſuffiſante quantité d'eau , reduire le tout juſqu'à dix onces de liqueur, dans la colature diſſoudre une once & demie de ſyrop de chicorée compoſé de rheubarbe , autant de ſyrop de fleur de peſcher , oxymel ſcyllitique , une once , mêler le tout , en faire un apozeme pour quatre dozes , mettre ſur le tout quatre ſcrupules de poudre de diamargaritum froid ; uſer de cet apozeme quatre matins de ſuite, une doze chaque fois , dans laquelle on diſſoudra cinq gros de diacarthami , & une once de ſyrop de chicorée , compoſé de rheubarbe.

Trois

Trois heures aprés avoir pris de cet apozeme, je luy faiſois mettre ſur le ventre bien chaudement, un peu de l'onguent ſuivant.

Onguent d'Agrippa, trois onces; pulpe de coloquinte pulveriſée, ſix gros; ſcammonée, demi once; myrrhe, aloës, de chacun trois gros; fiel de bœuf tout recent, deux gros; agaric blanc, cinq gros; poudre de racine de cyclamen, un gros & demi; ſafran, autant; huile d'amandes ameres, ſix onces; ſuc d'ail & de ſcordium, de chacun demi once; mêler le tout ſur le feu juſqu'à conſomption des ſucs, y ajoûtant une once de petrolœum, avec une ſuffiſante quantité de cire, & en faire un onguent.

Sur le ſoir je luy faiſois prendre un lavement de lait, composé de pluſieurs choſes douces propres à attirer les vers en bas.

Les vers ainſi attaquez de tous côtez, ſont ſortis en pelottons, il y en avoit des longueurs qui paſſoient vingt pieds, la malade depuis ce tems-là ſe porte mieux, elle a meilleure couleur, ſes douleurs de ventre ſont appaiſées, elle dort, & ne tombe plus en délire.

Outre tous ces remedes, je luy ay fait prendre un gros & demi de mercure en ſubſtance, tout pur, & paſſé à travers le cuir, & depuis ce tems-là, elle n'a plus été tourmentée de vers: Mais voicy une choſe à remarquer au ſujet du mercure, c'eſt que la malade, qui portoit alors un emplâtre pour la matrice, trouva peu de tems aprés cet emplâtre tout remply de mercure: ce qui fait voir combien les parties du mercute ſont ſubtiles, pour traverſer ainſi les inteſtins, les muſcles, & tous les tegumens; nous avons conſeillé à preſent à la malade de

manger du pain de ſegle, d'uſer de theriaque de tems en tems, & de prendre des pillules ſuivantes.

R. Maſſe de pilules d'Hiere, composée d'agaric, demi once; extrait d'eſula, deux gros; myrrhe, un gros & demi; coraline, quatre ſcrupules; ſafran, un ſcrupule; reduire le tout en maſſe avec du ſyrop de chicorée composé de rheubarbe, faire cinq pilules d'une dragme, & prendre deux de ces pilules de deux jours l'un le matin à jeun. Adieu, je vous manderay quel ſera le ſuccés de tout cecy; j'attends de vous un peu d'extrait d'Eſula de vôtre façon. A Lyon ce 12. Decembre 1609.

AUTRE LETTRE DE G. FABRICIUS A CRAFFTIUS.

IL faut que je vous communique ce que j'ay obſervé ſur les vers plats. En 1604. la fille d'un Bourgeois de cette Ville, nommé Daniel Romay, âgée de neuf ans, étoit malade d'un Bubonocelle : comme je voulois faire inciſion à la partie, je préparay le corps à cette operation par des apozemes & des medecines; & ayant donné à la malade un breuvage fait avec le ſyrop de roſes laxatif, composé de rheubarbe, d'agaric, & de ſené, elle rendit par le bas un morceau de ver plat, long de ſept palmes environ. Peu de jours aprés, qui étoit le

le 8. de Novembre, je fis l'operation, & ayant conduit la playe à une parfaite gueriſon, l'enfant ſe rétablit, & elle s'eſt toûjours bien portée depuis. J'ay chez moy ce ver tout deſléché, & je le conſerve avec ſoin dans mon Cabinet.

L'année derniere une Dame de qualité de cette Ville me conſulta ſur un mal de matrice qu'elle avoit, elle me dit qu'elle ſentoit un froid incommode à la region de l'umbilic, & au bas ventre; comme elle ſe plaignoit outre cela d'une douleur de tête, je luy ordonnay des pilules cephaliques, qui la purgerent bien, & luy firent rendre par le bas un morceau de ver plat long de neuf palmes, de la même largeur, & de la même figure que celuy que je vous ay décrit dans ma premiere Lettre.

Il y a quelques années que je délivray d'une dangereuſe & longue maladie une petite fille, qui fit un ver tout ſemblable, la negligence de ceux qui étoient auprés d'elle, fut cauſe qu'on jetta une partie de ce ver, dont il ne reſta qu'une portion, qui eſt venuë juſqu'à moy; quand on paſſe le doigt ſur ces ſortes de vers, on les ſent raboteux d'un côté, & unis de l'autre; il ne m'eſt jamais arrivé d'en voir d'entiers. Je paſſe pluſieurs exemples ſemblables, à cauſe de mon de peu de loiſir. Adieu.

TROISIÉME LETTRE DE G. FABRICIUS A CRAFFTIUS.

POUR ne pas vous écrire ſans vous rien mander de particulier, il faut que je vous faſſe part à preſent de ce que je n'eus pas le tems de vous marquer dans ma derniere Lettre, au ſujet des vers plats. Je vous diray donc qu'une Dame, nommée Madame Mace, à preſent veuve de M. Rohault, qui étoit un celebre Apoticaire de Lauſanne, fut fort ſujette pendant ſa jeuneſſe à des palpitations de cœur, à des foibleſſes d'eſtomach, & à des obſtructions de viſceres; elle fit divers remedes par l'ordonnance des Medecins, & de tems en tems aprés un certain purgatif, qu'elle prenoit quelquefois, elle rendoit des morceaux de vers plats aſſez longs. Quand elle fut mariée, & qu'elle eût commencé à avoir des enfans, ſes palpitations ceſſerent, ſon viſage devint meilleur, mais elle demeura incommodée d'une lienterie, pendant laquelle elle rendoit qu'elquefois par le bas des morceaux de vers rompus, qui étoient longs, les uns de ſix palmes, les autres de neuf, les autres de dix. Or, ce qui eſt à remarquer, c'eſt que toutes les fois qu'elle en rendoit, elle les ſentoit ſe rompre dans ſes inteſtins. Cela ne l'empêcha pas d'avoir pluſieurs enfans, & ſur tout des garçons, dont pluſieurs vivent. Un cer-

certain jour aprés avoir pris une Medecine, elle rendit un morceau de ver qui avoit sept aûnes, mesure de Lausanne, c'est-à-dire six palmes, le reste du ver demeura dans le corps, mais peu de jours aprés elle en rendit la plus grande partie sans sentir comme auparavant que rien se rompit: ce qui luy fit juger qu'elle étoit entierement délivrée de ce ver; en effet, il ne luy est plus rien arrivé de semblable depuis ce tems-là, & même le flux de ventre, dont elle avoit toûjours été incommodée, s'arréta: en sorte que depuis douze ans, elle a toûjours été en santé. J'ay appris cela de son mary même, qui me le dit en presence de sa femme; ils m'ajoûterent l'un & l'autre, que si tous les morceaux qu'elle avoit rendus étoient joints ensemble, ils feroient plus de vingt aûnes.

Chez M. Villadin le Gouverneur, il y a une Servante, âgée de trente-un ans, laquelle est tourmentée depuis long-tems par cette sorte de ver plat: & ce qui est digne de remarque, c'est que depuis quelques années elle ne manque point tous les ans vers la S. Jean-Baptiste, d'en rendre des morceaux fort longs.

Madame Marguerite de Mullinen, femme de M. de Villadin, que je viens de nommer, me montra en 1607. trois de ces morceaux de vers plats, que cette Servante avoit rendus, lesquels avoient plus de six aûnes; je n'oublieray pas de vous dire que cette Servante sent continuellement dans le ventre un certain froid qui l'incommode beaucoup, souvent aussi elle est attaquée de Diarrhée, & quelquefois elle est trop resserrée, à cela prés elle est d'une assez bonne santé, elle est robuste, & ne s'inquiete pas beaucoup de son mal; je l'ay pur-

gée

gée quelquefois avec des pilules faites d'aloës, de rheubarbe, d'agaric, & d'extrait de coloquinte; je luy ay fait prendre aussi d'une poudre, pour tuer & pour chasser les vers : mais une chose surprenante, c'est qu'un certain Empirique luy ayant fait prendre trois ou quatre fois d'une ptisanne faite avec la seule coloquinte, elle fut purgée violemment sans rendre aucun ver; & cependant lorsque la S. Jean approche, ces morceaux de ver sortent d'eux-mêmes comme par un mouvement critique de la nature. Adieu.

REMARQUE

Sur ce que dit Fabricius, qu'il n'a jamais vû de tête aux Vers plats.

FABRICIUS dit qu'il n'a jamais vû de tête à ces sortes de vers, c'est que cette partie s'en sépare ordinairement, & reste dans le corps. Quand cela arrive, il faut avoir soin de réiterer le remede, dont on s'est servy pour chasser le ver, & la tête ne manque presque jamais de sortir. Il y a deux mois que je délivray une Demoiselle de condition d'un ver solitaire, qui luy causoit des incommoditez considerables, ce ver sortit en trois morceaux, qui faisoient ensemble la valeur d'une aûne & demie; le lendemain je réiteray le remede que j'avois fait prendre, & la malade rendit un quatriéme morceau de la longueur d'un tiers, où étoit la tête, aprés quoy elle se trouva guerie. Il m'est arrivé plusieurs cas semblables, que je passe à dessein, pour n'être pas long.

CHA-

CHAPITRE X.

Des précautions qu'il faut obſerver quand on fait des remedes contre les vers.

IL ne ſuffit pas, pour tuer & pour chaſſer les vers, de faire les remedes que nous avons marquez dans le Chapitre précedent, il pourroit y avoir du danger de s'en tenir à ces ſeuls ſecours, parce que les vers attaquez ne mourant pas d'abord, ou ne mourant pas tous à la fois du même coup, il arrive ſouvent que ceux qui ont reſiſté à l'effort des medicamens, étant ainſi contrariez, mordent les inteſtins, & les percent; il y a une précaution à prendre contre ce danger, c'eſt de ne point demeurer longtems ſans manger. Bien des meres ont beſoin de cet avis, elles qui croyent la plûpart, que quand leurs enfans ont des vers, il faut les faire jeûner, pour éviter, diſent-elles, la corruption; ne prenant pas garde qu'en voulant ainſi éviter un mal, elles expoſent leurs enfans à être devorez des vers. Ces animaux, lorſqu'ils ſont trop affamez, ne manquent point de percer tôt ou tard le lieu qui les renferme.

Il y a quelques années qu'une bonne Dame près de Verſailles, à qui on avoit donné un enfant à ſevrer, me dit qu'elle croyoit que ſon enfant avoit des vers, & me demanda quel remede on luy pourroit faire; j'examinay le viſage de l'enfant, ſes yeux, ſon poulx, ſon ventre; & ayant jugé qu'il avoit effectivement des vers, je conſeillay à cette Dame de luy donner quel-

quelque peu de coraline de tems en tems dans sa bouillie; ce remede ayant réüssi, & l'enfant rendant tous les jours des vers, cette Dame crût que c'est qu'il s'en engendroit tous les jours de nouveaux, & qu'afin de prévenir cela, il n'y avoit qu'à donner moins à manger à son enfant. Elle le fit jeûner si fort, qu'elle ne luy accordoit précisément que ce qui luy étoit necessaire pour vivre; l'enfant n'eut pas jeûné quatre jours de la sorte, qu'il cessa de rendre des vers, la Dame prenant alors cela pour une bonne marque, continua à faire jeûner cet enfant encore quelques jours, mais l'enfant se plaignit bientôt d'une grande douleur dans le ventre. Comme cette douleur alloit tous les jours en augmentant, & que l'enfant poussoit quelquefois de grands cris, on le purgea, on luy donna des lavemens, on luy fit boire plusieurs sortes d'eaux propres contre la colique, & tout cela ne servant de rien, on m'amena l'enfant icy à Paris, dés que je le vis, je demanday aussitôt comment on l'avoit gouverné depuis que je l'avois vû, & j'appris tout ce que je viens de rapporter. Je ne pûs m'empêcher alors de déplorer l'estat de ce pauvre enfant, qui avoit été si mal conduit, & de dire qu'il y avoit à craindre que les vers, affamez par le jeûne qu'on luy avoit fait endurer, n'eussent déja percé les intestins, l'évenement le fit bientôt voir, car l'enfant mourut au bout de quelques jours; il fut ouvert, & on luy trouva les intestint tous remplis de vermine & si percez de vers, qu'ils en étoient comme criblez.

Il faut donc tenir pour certain que ceux qui ont des vers, ont besoin d'être plus nourris que les autres, il faut faire alors ce qu'on fait quand

on

on a des rats dans un Cabinet, où ſont des papiers de conſequence, qu'on veut garantir de la dent de ces animaux. On y laiſſe du pain & de l'eau, les rats s'en raſſaſient, & on les empêche par ce moyen de faire leur proye d'autre choſe. Mais autant qu'il eſt avantageux de beaucoup manger lorſque l'on a des vers, autant eſt-il dangereux de le faire lorſqu'on en eſt délivré; car il faut en cette occaſion vivre le plus ſobrement & le plus frugalement qu'il eſt poſſible, pour éviter toute ſorte de corruption, ſans quoy ce ſeroit s'expoſer de nouveau à la même maladie; cette ſobrieté cependant doit avoir ſes regles, & il ne faut point la faire pratiquer avec trop d'exactitude aux enfans, parce qu'ayant plus de chaleur naturelle que les autres, & avec cela un corps qui prend ſon accroiſſement tous les jours, ils ont beſoin d'être ſoûtenus par une plus abondante & plus fréquente nourriture; auſſi remarque-t'on que les jeunes gens portent le jeûne avec bien plus de peine que ne font les perſonnes d'un âge avancé; c'eſt pourquoy Hippocrate dit dans un Aphoriſme exprés, que les enfans, & tous ceux dont le corps n'a pas encore fait ſon accroiſſement, doivent être plus nourris, ſans quoy, dit-il, il faut qu'ils deſſéchent, parce qu'ils ont une chaleur plus grande.

Il y a une autre précaution à obſerver quand on fait des remedes contre les vers, c'eſt d'interrompre ces remedes de tems en tems, & cela de peur que les vers, trop obſtinement attaquez, ne ſe cantonnent dans les cavitez de l'inteſtin colon, auſquelles les medicamens ne parviennent que difficilement, ou qu'ils ne tournent leur corps d'une maniere qui les mette

hors

hors d'atteinte à l'action des remedes ; car l'un ou l'autre arrive quelquefois , & je l'ay reconnu par experience. En 1694. au mois d'Août, un jeune homme de trente deux ans , lequel rendoit quelquefois des vers, me vint consulter sur sa maladie, je luy ordonnay un remede qui luy fit faire d'abord deux gros vers , & qui étant réïteré deux jours aprés , en chassa encore trois autres ; le malade sentant qu'il n'étoit pas délivré de toute sa vermine , & connoissant par son experience la bonté du remede qu'il venoit de faire, crût qu'au lieu d'en interrompre l'usage de tems en tems , car je le luy avois recommandé , il étoit plus à propos de le continuer tous les jours ; mais il fut bien trompé ; car au lieu de rendre un grand nombre de vers, comme il l'esperoit , il n'en rendit plus ; il me vint dire le sujet de sa surprise , & je luy répondis qu'il n'avoit qu'à laisser passer deux jours sans faire ce remede, & ensuite le réïterer , & qu'il rendroit des vers ; il suivit mon avis , & il en rendit neuf deux jours aprés , il laissa encore passer deux autres jours , aprés quoy il fit le remede, & il rendit six autres vers : Je le tins dans cette alternative pendant trois Semaines , & il fut gueri absolument. Cet exemple fait voir comme ce n'est pas toûjours de l'usage opiniâtre des medicamens , que dépend la guerison ; le point est de sçavoir prendre son tems, & dans le traitement d'une maladie comme dans le gouvernement d'une affaire , la trop grande précipitation est souvent cause qu'on échoüe.

Il y a des occasions où c'est un grand moyen, pour rétablir la santé d'un malade , que de suf-

ſuſpendre tout remede, & ſi Pline *a* le jeune dit ſi bien, en parlant de l'Eloquence, que cet Art ne conſiſte pas moins à ſe taire qu'à parler; nous pouvons dire de même de celuy de la Medecine, qu'il ne conſiſte pas moins à s'abſtenir d'ordonner des remedes qu'à en preſcrire.

Une précaution importante, dont je n'ay encore point parlé, & par laquelle nous finirons ce Chapitre, eſt de ne faire de remedes contre les vers, que dans le declin de la Lune, ainſi que le conſeille M. Borel *b*. J'ay été long tems là-deſſus, dans une diſpoſition d'eſprit, où je prévois que cette maxime trouvera la plûpart de ceux qui la liront: je m'étonnois qu'un homme plein de Science & de diſcernement eût conſeillé cette methode, que je regardois comme une pure imagination; mais l'experience m'a découvert que je me trompois moy-même, & je puis aſſûrer par les exemples que j'ay vûs, que de cent malades attaquez de vers, qui prendront contre les vers dans un autre tems, il n'y en aura pas vingt à qui leurs remedes réüſſiſſent, & que de cent malades au contraire, qui prendront contre les vers dans le tems que je dis, il n'y en aura pas vingt à qui ces mêmes remedes ne faſſent un heureux effet; c'eſt ce que je pourrois confirmer par un grand nombre de faits, dont j'ay été témoin. De ſçavoir maintenant ſi c'eſt la Lune qui eſt cauſe de cette difference ou non, ce n'eſt pas de quoy je m'embaraſſe, il me ſuffit que l'obſervation ſoit veritable, le reſte n'eſt qu'un examen

a Accepi non minus interdum oratorium eſſe tacere quàm dicere. *Plin. jun. Epiſt. lib.* 7. *Epiſt.* 126. b *Borell. hiſt. & obſerv. medicophyſ. cent.* 1. *obſerv.* 89. & 90.

men inutile, qui ne ſert de rien pour la gueriſon des malades.

Les vers, contre leſquels nous venons de preſcrire des remedes, peuvent être regardez comme des ennemis domeſtiques, dont on ne ſçauroit trop ſe défendre ; mais il y en a d'autres qui ſont amis de l'animal, & qui marquent la bonté du temperamment.

Juſqu'icy nous avons parlé de ces premiers, c'eſt-à-dire de ceux qui nuiſent au corps. L'ordre demande que nous parlions à preſent des derniers ; c'eſt-à-dire de ceux qui ne ſont point malfaiſans. Je les appelle vers Spermatiques, parce qu'ils ſe trouvent dans l'humeur Spermatique des animaux. Je n'ay pû me diſpenſer d'en dire un mot dans le Chapitre troiſiéme, en faiſant le détail des differentes eſpeces de vers. Mais comme je n'aurois pû m'étendre ſur cette eſpece particuliere, ſans m'écarter de mon deſſein, qui étoit alors de traiter des vers qui ſont nuiſibles à la ſanté, j'ay été obligé de renvoyer cette matiere au Chapitre ſuivant.

CHAPITRE XI.

Des vers Spermatiques.

LES vers du corps ſe diſtinguent en *Zoophages* & en *Spermatiques* : les premiers ſont ceux qui dévorent l'animal, & contre leſquels nons avons preſcrit des remedes. Les ſeconds ſe trouvent dans l'humeur Spermatique des animaux, & ne leur portent aucun préjudice ; c'eſt de ceux-là qu'il nous reſte à parler. M. Hartſoeker, & aprés luy M. Leeuwenhoek, préten-

dent

dent que ces vers ſont à l'homme, & à tous les animaux, ce que les graines ſont aux plantes. En cas que cela ſoit, comme nous l'examinerons dans la ſuite, le nom de vers ne leur convient qu'improprement. Il ſemble que j'aurois pû paſſer ſous ſilence ces ſortes de vers, qui n'ont rien de commun avec les autres ; mais comme je me ſuis propoſé de traiter univerſellement de tous les animaux qui s'engendrent dans le corps, ce ne ſeroit pas remplir mon deſſein que d'omettre ceux-cy.

Dans tous les animaux mâles, on remarque avec le microſcope, en cette humeur qui eſt contenuë dans leurs teſticules & dans les autres parties de la generation, un nombre incroyable de vermiſſeaux, que j'appelle pour ce ſujet *vers Spermatiques.*

1. Ces vermiſſeaux ne s'y apperçoivent que pendant l'âge propre à la generation : il n'en paroît ni dans la premiere jeuneſſe, ni dans la derniere vieilleſſe.

2. On les trouve languiſſans, & pour le plus ſouvent morts dans les Gonorrhées, & dans les maladies veneriennes.

3. Il n'y en a aucun, au moins de vivans, dans les teſticules des impuiſſans.

4. Il ne s'en trouve point dans les ovaires, & dans les œufs des femelles.

5. Les vers Spermatiques de l'homme ont une tête beaucoup plus groſſe que les vers Spermatiques des autres animaux: ce qui s'accorde avec la figure du fœtus humain, qui quand il eſt petit, ne paroît qu'une groſſe tête ſur un corps long, qui ſemble finir par une eſpece de queuë.

6. D'abord aprés le mêlange des ſexes, la

matrice de la femelle eſt toute pleine de vers Spermatiques, auparavant il n'y en a point. Pluſieurs jours aprés on y en découvre encore de vivans, mais paſſé un certain tems on n'y en voit plus.

7. La blancheur de l'humeur ſpermatique vient de la multitude innombrable des vermiſſeaux, qui ſont dans cette humeur ; car moins il y a de ces vermiſſeaux, & moins elle paroit blanche.

8. Les vers Zoophages s'engendrent dans la plûpart des fiévres violentes, & les vers Spermatiques au contraire meurent preſque tous alors.

9. Ceux qui font de grands excez contre la continence, n'ont ordinairement point de vers Spermatiques.

Ces faits meurement conſiderez, ne peuvent gueres laiſſer l'eſprit en balance ſur la maniere, dont ſe fait la generation. Ils ſont appuyez ſur l'experience, & ceux qui voudront s'en aſſûrer, n'ont qu'à faire ce qui ſuit.

Si l'on ouvre un cocq vivant, qui depuis quelques jours n'ait été parmy les poules, & qu'on examine avec le microſcope l'humeur contenuë dans les teſticules de cet animal, & dans les autres parties de la generation, on verra dans cette humeur, quand on n'en prendroit qu'une portion de la groſſeur, d'un grain de ſable, plus de cinquante mille animaux vivans, reſſemblans à des anguilles, & tous dans un mouvement continuel. Pour bien réüſſir, il faut d'abord ouvrir au cocq la vene jugulaire, afin de n'être point empêché par l'abondance du ſang.

Si l'on fait couper un chien, & qu'aprés en avoir

avoir pris un testicule, on examine par le microscope l'humeur qui sortira du vaisseau deferent, on y découvrira un nombre si énorme de petits vers vivans, qu'à peine pourra-t'on croire ses yeux; dissequez ensuite le vaisseau deferent, vous y trouverez un si grand nombre de vermisseaux, que dans une portion de cette humeur, qui ne sera pas plus grosse qu'un grain de poussiere, vous en verrez plus d'un million. Comme cette experience ne se peut faire, sans qu'il se mêle quelques goutes de sang avec l'humeur qu'on examine, vous appercevrez parmy ces vers plusieurs petits globules, qui sont les parties du sang, car elles sont ainsi figurées.

Dissequez les épididymes, ou les parastates, vous y verrez encore la même quantité de vers; ces vers ont une longue queuë, & un corps composé de plusieurs rondeurs l'une sur l'autre *. Voyez à la fin de ce Livre la figure 12. Quand ils sont morts, ils ont une autre figure: voicy comme ils paroissent. Voyez au même endroit figure 13.

Les laites de merluë sont toute pleines de vers spermatiques; séparez-en une particule, grosse comme la pointe d'une aiguille, examinez cette particule avec le microscope, vous y verrez plus de dix mille animaux à longues queuës, tous vivans. Au reste c'est le plus si cent de ces petites particules, posées les unes prés des autres, font la longueur d'un poulce, d'où il s'ensuit qu'à calculer juste, il faut que dans ces laites, qui ont bien quinze poulces, il y ait plus de cent cinquante milliars d'animaux, c'est-à-dire plus qu'il n'y a d'hommes sur la terre.

* *Voyez Leuwenhoek, part* 3. *p.* 161.

Leuwenhoek, à qui nous devons ces découvertes, dit qu'il éventra un jour un Loir, & qu'ayant ôté les testicules avec les vaisseaux deferens, il vit dans la liqueur contenuë en ces vaisseaux, un nombre immense d'animaux vivans, ressemblans à des anguilles, dont il donne la figure que voicy*. Voyez à la fin, fig. 14. Il rompit plusieurs fils de ces testicules, & il observa avec soin la matiere, dont ces fils étoient remplis; il les trouva pleins d'une humeur crystalline & huileuse, composée de plusieurs parties irregulieres; & d'un nombre infini de ces vermisseaux, dont plusieurs étoient repliez sur eux-mêmes: Les uns paroissoient n'avoir pas encore tout leur accroissement, & n'être pas même encore vivans. Il ajoûte que ces vers spermatiques étoient si petits, que dix mille ensemble ne tenoient pas l'espace du plus petit fil de ces testicules. Il a fait la même experience plusieurs fois, & il a toûjours découvert la même chose.

Si l'on ouvre un homme mort subitement, ou un criminel qui vienne d'être executé, on découvrira dans l'humeur des testicules, dans celle des vaisseaux deferens, & des vesicules seminaires, un amas innombrable d'animaux vivans, ayant une grosse tête & une longue queuë. J'ay dit que ces vermisseaux ne s'appercevoient que pendant l'âge propre à la generation: Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à examiner les testicules d'un jeune poulet, & l'on n'y découvrira aucun ver. On peut faire la même chose sur un jeune chien, & l'on n'y en découvrira point non plus.

Qu'on ouvre un enfant d'abord aprés sa mort, on

* *Et dans Leuwenhoek p. 26.*

on n'y en verra aucun, ni mort ni vivant ; au lieu que dans un homme on en trouve des millions. Ils paroiſſent languiſſans, & pour le plus ſouvent morts dans les gonorrhées : Cela ſe voit en ouvrant des perſonnes mortes de mort violente, & qui étoient atteintes de maux veneriens, cela ſe voit encore en examinant l'humeur qui ſort dans la gonorrhée.

Il ne s'en trouve point dans les ovaires & dans les œufs, on s'en peut convaincre en ouvrant des femmes mortes de morts violentes.

Aprés le mélange des ſexes, le fond de la matrice & les cornes de la matrice, ſont toutes pleines de vers, & auparavant il n'y en a point; pour s'en perſuader, il ne faut qu'ouvrir une chienne d'abord aprés qu'elle a été couverte ; car on y apperçoit alors dans la matrice, non des milliers, mais des millions de vers. Ceux qui feront ces experiences, ne pourront s'empêcher d'être étonnez à la vûë de ce prodigieux nombre de vermiſſeaux ; ouvrez une chienne avant qu'elle ait été couverte, vous n'y en découvrirez aucun. On remarque encore plus aiſément ces vers dans une brebis, peu de tems aprés qu'elle a ſouffert le mâle.

Que doit-on conclurre de-là, ſinon que les vers ſpermatiques ſont ce qui fait la generation de tous les animaux ? Ces vers ne ſe trouvent point avant l'âge propre à la generation ; on les voit morts ou mourans dans les vieillards, & dans ceux qui ont des gonorrhées, & des maux veneriens. Il n'y en a point dans la matrice avant l'union des ſexes, qu'inferer de ces circonſtances ? La choſe ne ſemble-t'elle pas parler d'elle-même, & nous dire hautement que

l'homme & tous les animaux viennent d'un ver, que ce ver est le racourci de l'animal qui en doit venir ; que si le ver est mâle, il en vient un mâle, que s'il est femelle, il en vient une femelle ; que quand il est dans la matrice, il y prend son accroissement par le moyen d'un œuf, où il entre, & où il demeure le tems arrêté par la nature, pour s'y developper entierement, & croître jusqu'à une certaine mesure ; aprés quoy l'animal force les membranes de cet œuf, & prend naissance.

Il ne faut point d'effort d'esprit, pour se persuader tout cela, il ne faut qu'avoir vû les experiences que nous venons de rapporter. Mais comment ce ver s'engage-t'il dans l'œuf ? Comment sur tout, parmy tant de vermisseaux, qui entrent dans la matrice de la femme, n'y en a-t'il ordinairement qu'un qui devienne fœtus ? Cela n'est pas difficile à comprendre dans le systeme que je vas achever d'établir, l'on verra même qu'il seroit difficile que la chose fût autrement.

Il n'est point necessaire de se declarer avec Leuwenhoek, contre la doctrine des ovaires & des œufs, & de dire qu'il n'y a ordinairement dans toute la matrice de la femme, qu'un seul point propre à entretenir & à nourrir le ver spermatique ; en sorte que de tous ces vers, il n'y a que celuy qui vient à rencontrer ce point, lequel croisse, & devienne fœtus ; & que les autres meurent enfin faute de nourriture, comme des grains qui ne sont pas en bonne terre. Il est plus naturel de supposer le systeme des œufs, & de leur donner seulement un autre usage, qui est premierement de recevoir, & puis d'envelopper & de nourrir le vermisseau.

miſſeau. Or, voicy comme la choſe ſe peut entendre. Quand l'œuf s'eſt détaché de l'ovaire, & qu'il eſt tombé dans la matrice, ces vers ſpermatiques, qui ſont tous dans un mouvement continuel, vont dans toute la cavité de la matrice; ils rencontrent cet œuf, ils tournent à l'entour, ils courent deſſus; & comme l'endroit, par lequel l'œuf s'eſt détaché de l'ovaire, reſſemble à celuy par lequel les fruits ſe détachent de leur queuë, c'eſt-à-dire que cet endroit laiſſe une petite ouverture, il eſt aiſé de comprendre qu'entre tant de vers, il n'eſt pas poſſible qu'il n'en entre quelqu'un dans l'œuf par cette ouverture. Or, la cavité de l'œuf eſt petite & proportionnée au volume du ver, qui ne peut ſe replier pour ſortir; en ſorte qu'il eſt obligé de demeurer enfermé dans l'œuf, où en même tems il ne peut entrer d'autre ver à cauſe de la petiteſſe du lieu occupé. Un de mes amis, Docteur de la Faculté de Medecine de Paris, homme extrémement éclairé dans la Phyſique, & dont j'ay déja parlé dans le Chapitre III. Article II. eſt de ſentiment, qu'à l'ouverture de cet œuf il y a une valvule, qui permet au ver d'entrer dans l'œuf, mais qui l'empêche d'en ſortir, parce qu'elle ſe ferme de dedans en dehors; que cette valvule eſt tenuë en arreſt par la queuë du ver, qui donne contre la valvule; en ſorte qu'alors elle ne peut pas même s'ouvrir de dehors en dedans: ce qui eſt cauſe qu'un autre ver n'y ſçauroit entrer, & cette opinion paroît fort vray-ſemblable. S'il tombe pluſieurs œufs dans la matrice, il entre un ver dans chaque œuf, & alors une femme devient groſſe de pluſieurs enfans, ces enfans ayant chacun leur œuf, doivent

par conſequent être enfermez chacun dans ſes enveloppes à part, & c'eſt ce que l'experience fait voir.

La femme n'eſt pas toûjours groſſe du même jour qu'elle a conçû. Par conception j'entends la premiere action, par laquelle l'humeur ſpermatique eſt retenuë dans la matrice, aprés que l'œuf y eſt tombé. La matrice ſe ferme alors exactement, comme l'on ſçait, & la matiere qui y eſt entrée n'en peut échaper; voila ce qui fait la conception. La groſſeſſe arrive lorſque le ver eſt entré dans l'œuf; car il y croît alors, & y devient fœtus: or, il n'y entre pas toûjours auſſitôt que la femme a conçû, il ſe paſſe quelquefois pluſieurs jours, & c'eſt ce qui fait que les femmes ſe trompent ſi ſouvent, lorſqu'elles veulent juger du tems de leur groſſeſſe, parce qu'elles ne la comptent jamais que du jour auquel elles croyent avoir conçû. Il peut même arriver que ces vers demeurent pluſieurs Semaines dans la matrice avant qu'il en entre un dans l'œuf; car ils ne meurent pas ſitôt, & ſi vous enfermez dans une phiole l'humeur ſpermatique d'un chien, & que vous bouchiez bien la phiole, vous y en verrez encore de vivans plus de ſept jours aprés, dont quelques-uns mêmes auront autant de mouvement que les premiers jours. Or, comme la matrice eſt bien plus propre à conſerver ces animaux, que ne le peut être une phiole bouchée, il s'y en peut conſerver pendant pluſieurs Semaines un aſſez grand nombre, pour qu'enfin quelqu'un d'entr'eux puiſſe entrer dans l'œuf, en cas qu'il n'y en ſoit point entré d'autre. Il peut arriver de-là qu'une femme, dont le mary ſera mort peu de tems aprés le jour

jour où elle aura conçû de luy, n'accouchera neanmoins que le onziéme ou le douziéme mois, & quelquefois même que le treiziéme, parce que le ver ne sera entré dans l'œuf qu'un mois, que deux mois, & peut-être que trois mois, aprés la conception. J'avoüe que le cas est difficile, parce que le nombre des vers spermatiques est trop grand, pour qu'il se passe un si long-tems sans qu'il en entre quelqu'un dans l'œuf. D'ailleurs il ne peut gueres arriver que ces vers vivent un si grand nombre de jours dans la seule matrice: mais cela, pour être difficile, ne paroît pas impossible. Aussi a-t'on vû quelquefois de ces sortes d'accouchemens, sans qu'ils fussent le fruit du crime.

Quand le ver spermatique est entré dans l'œuf, il y devient fœtus, c'est-à-dire qu'il y est fomenté & nourri. Ses parties croissent, & se developpent insensiblement; & quand elles ont atteint toute la grandeur qu'elles doivent avoir dans l'œuf, l'animal fait violence à la prison qui le renferme, & prend naissance, comme nous avons déja dit.

Les vers spermatiques ont tous de longues queuës, mais ils quittent ces queuës lorsqu'ils deviennent fœtus, il en est comme des petites grenoüilles, qui ne sont d'abord que tête & queuë, & qui ensuite perdent cette queuë, lorsqu'elles commencent à prendre la forme sensible de grenoüilles.

Il ne faut pas conclurre de ce systeme, que l'humeur spermatique des chiens renferme de petits chiens, celle des cocqs de petits poulets, celle de l'homme de petits enfans; c'est une opinion qu'on a attribuée mal à propos à Leuwen-

hoek dans un Livre, qui a pour titre *Collectanea Medico-Physica centur.* 5. *p.* 8. & de laquelle cet Auteur se défend avec raison. En effet, comme il le remarque fort bien, de même qu'on ne peut pas dire que les petits animaux, que le microscope découvre dans presque toutes les eaux, soient des mouches & des papillons, quoiqu'ils deviennent tels dans la suite, ni que le pepin d'une poire soit un poirier, parce qu'il en doit sortir un poirier; de même nous ne devons pas dire que les vers spermatiques, qui sont encore dans le corps de l'homme, soient de petits enfans, quoiqu'ils doivent devenir tels dés qu'ils seront entrez dans la matrice, ou plûtôt dans l'œuf contenu dans la matrice.

Je prévois icy la pensée de la plûpart des Lecteurs, il me semble leur entendre dire que c'est une chose inconcevable, que dans l'homme, par exemple, un si petit ver soit, sinon un enfant, du moins l'abregé d'un enfant, & que ce que nous appellons formation du fœtus, ne soit qu'un simple developpement, & un simple accroissement de parties; que pour cela, il faudroit supposer une infinité de parties organiques dans ce ver, & dire par consequent que ces parties sont d'une petitesse infinie; que d'ailleurs dans ce systeme, il faut supposer necessairement que le ver spermatique, non seulement renferme l'abregé de l'animal qui doit naître, mais qu'il renferme encore l'abregé de tous ceux qui naîtront de cet animal, & non seulement l'abregé de tous ceux-là, mais encore de tous les autres, qui viendront de la lignée de celuy-là: ce qui paroît impossible, à cause de la petitesse, dont il faudroit que fussent ces

petits

petits corps organisez, petitesse qu'on ne peut ni imaginer, ni comprendre, & qui par consequent doit faire rejetter le systeme, dont elle est une consequence.

Je réponds à cela, que si l'on ne peut ni imaginer, ni comprendre cette petitesse, il est impossible neanmoins qu'on ne comprenne que cette petitesse, toute inimaginable qu'elle est, doit être necessairement admise; & pour cela je ne veux que le témoignage des yeux. Les vers spermatiques sont plus de mille fois plus petits qu'un grain de sable, qui est presque invisible: ce sont nos yeux qui nous en convainquent; puisqu'ils nous en font voir plus de cinquante mille dans une portion de matiere, qui n'est pas si grosse qu'un grain de sable, ainsi que nous l'avons remarqué, en parlant de ce qu'on voit dans l'humeur spermatique du cocq, du chien, & des autres animaux. Or, que l'on conçoive, si l'on peut, ce que c'est qu'un grain de sable divisé en cinquante mille parties: mais n'en mettons pas tant, contentons-nous de dire en mille parties, pour n'effrayer personne, il faut donc admettre qu'il y a des animaux mille fois plus petits qu'un grain de poussiere, qu'à peine nous pouvons voir. Ce n'est pas assez, ces animaux mille fois plus petits qu'un grain de sable, ont un mouvement comme les autres animaux: ils ont donc des muscles pour se mouvoir, des tendons, & une infinité de fibres dans chaque muscle; & enfin du sang ou des esprits animaux extrémement subtils & déliez, pour remplir ou pour faire mouvoir ces muscles, sans quoy ils ne pourroient pas transporter leur corps en differens lieux. Il faut donc admettre des parties encore

plus petites que ces animaux. L'imagination se perd dans cette pensée, elle s'étonne d'une si étrange petitesse ; mais elle a beau se revolter, la raison nous convainc de l'existence de ce que nous ne pouvons concevoir.

Ce qui fait nôtre erreur en eecy, est que nôtre vûë étant bornée, nous pensons que l'étenduë le soit aussi ; & au contraire l'étenduë est infinie en un sens, & une petite partie de matiere, qui se cache à nos yeux, est capable, comme dit l'Auteur de la recherche de la verité, de contenir un monde, dans lequel il se trouveroit autant de choses, quoique plus petites à proportion, que dans le monde où nous vivons. Les plus petits insectes ont d'autres animaux, qui les devorent, & qui leur sont peut-être invisibles ; de sorte que ce qu'un ciron est à nôtre égard, ces animaux le sont à un ciron ; & peut-être, comme dit si bien le même Auteur, qu'il y en a dans la nature de plus petits, & de plus petits à l'infini, dans cette proportion si étrange d'un homme à un ciron. Nous avons des demonstrations évidentes de la divisibilité de la matiere à l'infini, & cela suffit, pour nous faire comprendre qu'il peut y avoir des animaux plus petits & plus petits à l'infini.

Aprés tout, y a-t-il quelque portion de matiere, dont la petitesse puisse borner le pouvoir de Dieu dans la formation de ces petits animaux, non plus que d'aucune autre chose ?

L'experience nous a déja détrompez en partie, en nous faisant voir des animaux mille fois plus petits qu'un ciron. Pourquoy voudrions-nous qu'ils fussent les derniers & les plus petits de

de tous, comme le dit encore si bien le même Philosophe?

Il ne paroît donc pas déraisonnable de penser que dans un seul ver spermatique, il y ait une infinité de corps organisez propres à produire une infinité d'animaux : de sorte que selon cette pensée, qui ne peut paroître bizarre qu'à ceux qui mesurent les merveilles de la puissance infinie de Dieu, selon les idées de leurs sens & de leur imagination; on pourroit dire que dans un seul ver spermatique, il y auroit des corps organisez propres à produire des fœtus & des enfans, pour des siecles infinis, toûjours dans la proportion de plus petit en plus petit.

La nature ne fait que developper ces petits corps organisez, elle donne un accroissement sensible à celuy qui est hors de sa semence, & des accroissemens insensibles, mais tres-réels & proportionnez à leur grandeur, à ceux qui sont encore renfermez dans leur semence.

On voit dans le germe d'un œuf frais, & qui n'a point été couvé, un poulet, qui est, peut-être entierement formé. On voit des grenoüilles dans les œufs des grenoüilles, & on verroit, sans doute, encore d'autres animaux dans leur germe, si l'on avoit assez d'adresse & d'experience pour les découvrir; il y a donc de l'apparence que tous les corps des animaux, qui sont nez depuis le commencement du monde, & qui naîtront jusqu'à la consommation des Siecles, ont été créez dans les premiers individus mâles de chaque espece. On pourroit pousser plus loin cette pensée, si l'on ne craignoit avec l'Auteur de la recherche de la verité, de penetrer trop avant dans les ouvrages de Dieu.

Tenons-nous-en à ce grand principe, que rien n'eſt grand ni petit en ſoy, qu'il ne l'eſt que par rapport à nôtre corps; & qu'ainſi il ne s'enſuit pas qu'il le ſoit abſolument, puiſque nôtre corps n'eſt pas une meſure certaine, ſur laquelle il faille juger de ce que peut être l'étenduë des autres corps. Nous ſommes nous-mêmes tres-petits par rapport à la terre, encore plus petits par rapport à l'eſpace contenu entre nous & les étoiles fixes; plus petits encore, & plus petits, à l'infini, par rapport à des eſpaces immenſes, que nous pouvons imaginer toûjours plus grands & plus grands à l'infini.

Dieu auroit pû faire des hommes, à l'égard deſquels nous ne ſerions que la milliéme partie d'un ciron. Il en auroit pû faire d'autres, à l'égard deſquels ceux-là même ſeroient petits; que ſerions-nous par rapport à ces plus grands? Ils nous chercheroient peut-être avec des microſcopes, & ne nous trouveroient pas. Nôtre petiteſſe leur ſeroit incomprehenſible, & ſi quelques Philoſophes parmy eux, les vouloient aſſûrer de nôtre exiſtence, ils regarderoient, ſans doute, leurs diſcours comme de belles fictions. Mettons-nous à la place de ces hommes, conſiderons le tort que nous aurions de ne pouvoir comprendre qu'il y eût des hommes ſi petits par rapport à ce que nous ſerions, & avoüons que nulle petite e, quelque inconcevable qu'elle ſoit, ne doit nous donner le moindre ſcrupule, & que s'il n'y a pas d'autre difficulté dans le ſyſteme, que nous venons de propoſer, rien ne doit nous empêcher de l'embraſſer.

CHA-

CHAPITRE XII.

Aphorismes sur les Vers du corps de l'homme.

J'AY crû devoir terminer ce Traité par des maximes qui en fissent comme une recapitulation generale, & dont quelques unes pûssent servir d'éclaircissement & de supplement à l'Ouvrage. Ces maximes sont courtes, & quelquefois exprimées à demi mot. Pour les bien entendre, il faut avoir leu tous les autres Chapitres.

SECTION I.

I.

Les animaux qu'on appelle vers sont les petits insectes.

II.

Les autres insectes s'appellent *grands insectes*.

III.

Les insectes sont ainsi appellez, parce qu'ils ont le corps marqué d'insections, ou, pour mieux dire, d'incisions.

IV.

Le ver est un animal complet, & aussi complet qu'aucun autre animal qui soit dans la nature.

V.

Le ver respire, & a des poûmons.

VI.

Tous les vers ont du sang, quelques petits qu'ils soient.

VII.

La plûpart des vers ont plusieurs cœurs & plusieurs poûmons.

VIII.

Le nombre de cœurs & de poûmons, qui est dans certains vers, est quelquefois cause que ces insectes, étant partagez, donnent pendant si long-tems des marques de vie.

IX.

Les vers, ainsi que tous les animaux, viennent d'une semence, où ils sont renfermez en petit.

X.

Les œufs des vers entrent dans nôtre corps avec l'air & les alimens, & souvent dans nôtre chair par dehors.

XI.

Quand les œufs des vers sont entrez en nous, les vers renfermez dans ces œufs éclosent, pourvû

pourvû qu'il y ait en nous une matiere propre à les faire éclorre.

XII.

Il en eſt des œufs des vers, comme des graînes des plantes, qui ne pouſſent pas en toutes ſortes de terres.

XIII.

Comme les vers s'engendrent par ſemence, il eſt impoſſible d'en voir des eſpeces nouvelles.

XIV.

La plûpart des vers, qui s'engendrent dans la chair corrompuë de l'animal mort, y étoient déja en œuf du vivant de l'animal.

XV.

L'avoine ne laiſſe pas que de pouſſer, aprés avoir été enfermée dans le ventre du cheval; les œufs des vers, que l'animal a avalez, produiſent tout de même leurs vers aprés la mort de l'animal.

XVI.

L'air eſt remply de ſemences de vers, l'eau de pluye, le vinaigre, le vin pouſſé, la vieille biere, le cidre, le lait aigre, en ſont tout pleins.

XVII.

Toutes les parties du corps ſont ſujettes aux vers, ſans en excepter aucune.

XVIII.

Le ſang & l'urine en ſont quelquefois tout remplis.

XIX.

L'urine & le ſang de ceux qui ont la petite verole renferment des vers.

XX.

Les grains de la petite verole ſont remplis de vers.

XXI.

Plus il y a de vers dans les grains de la petite verole, & plus les grains marquent.

XXII.

Un bon moyen, pour empêcher la petite verole de marquer, eſt de frotter le viſage d'une eau qui tuë ces vers.

XXIII.

Quand au commencement de la petite verole on ſe baigne les pieds dans du lait chaud, toute la petite verole ſe jette ſur les pieds, & le viſage en eſt exempt: ce qui vient ſans doute de ce

que

que les vers, qui font les pustules de la petite verole, courent au lait.

XXIV.

Dans les maux veneriens, il n'y a presque point d'endroits du corps, qui ne soit rongé de petits vers imperceptibles, & ce sont ces vers qui font presque tous les ravages qui arrivent dans ces sortes de maladies.

XXV.

Dans la fistule lacrymale, l'eau qui sort des yeux, est pleine de petits vers qu'on discerne avec le microscope.

XXVI.

Il faut qu'un Medecin ait soin d'examiner avec le microscope le sang qu'il fait tirer, afin de voir s'il y a des vers, parce qu'il y a bien des prognostics à faire là-dessus.

SECTION II.

I.

Les vers se distinguent en Enteraux, & en Exenteraux : Les premiers, sont ceux qui s'engendrent dans les intestins ; les seconds, ceux qui s'engendrent dans les autres parties du corps.

II.

Les Enteraux sont de trois sortes ; les Strongles,

gles *, les Aſcarides, & les Tænia. Les Strongles ſont ronds & longs, les Aſcarides ronds & courts, & les Tænia longs & plats.

III.

Le Tænia eſt de deux ſortes, il y a le Tænia, proprement dit, lequel n'a point de mouvement, ni de tête formée, & le Solium ou ſolitaire, lequel a une tête & du mouvement.

IV.

Les Strongles cauſent la plûpart des maladies, il y en a d'ordinaire dans les fiévres malignes, ſouvent ils rendent muet, ils font quelquefois tarir le lait aux nourrices.

V.

Les Aſcarides cauſent ſouvent des teneſmes & des défaillances. Ceux qui ayant des Aſcarides ſont tourmentez de maux de tête, & qui enſuite deviennent ſourds & aſſoupis, ont à craindre quelque abſcés à l'une des oreilles.

VI.

Le ver ſolitaire s'engendre en l'homme dés le ventre de la mere; il cauſe ſouvent des épilepſies, quelquefois des pleureſies, ordinairement des douleurs de foye.

VII.

Le ver ſolitaire eſt d'une longueur exceſſi-
ve,

* *Ainſi appellez du mot Grec* ϛρογγύλος *rond & long.*

ve, il a ordinairement quatre à cinq aulnes, & quelquefois beaucoup au delà.

VIII.

Ceux qui accusent Pline d'exageration, pour avoir dit qu'il s'est vû des Tænia de plus de trente pieds de longs, sont gens peu éclairez, & qui ont peu d'experience.

IX.

Le solitaire est toûjours seul de son espece dans le corps de l'homme. Il ne s'y rengendre plus quand il en est une fois sorty.

X.

Le solitaire ne sort presque jamais sans remede, il vieillit avec l'homme, les remedes ordinaires contre les vers sont inutiles contre celuy-là; c'est un seul ver, & non plusieurs vers joints ensemble.

XI.

Les vers exenteraux s'engendrent à la tête, aux oreilles, au nez, au foye, au cœur, &c. & causent de grandes maladies.

XII.

Les grands maux de dents ne sont point causez par des vers.

XIII.

Les vers du cœur causent souvent des morts subites.

XIV.

Les vers, qui s'engendrent dans le sang, n'empêchent point le sang d'être vermeil.

XV.

Les vers Cutanez font quelquefois des fosses sous la peau, comme les taupes en font sous terre, & de même que celles des taupes se connoissent par la terre qu'elles ont élevées, celles des vers se connoissent quelquefois par des especes de cordes qui s'élevent sur la peau, & qui sont semblables à la broderie qu'on remarque sur l'écorce des melons. Ces cordes penetrent fort avant, & on les enleve avec la pointe d'une aiguille.

XVI.

Il y a des personnes qui ont les pieds si gâtez de ces cordes, qu'ils ne peuvent marcher. *Il y a quelque tems que je fus appellé chez une Dame, nommée Madame Faverole, au Cloître sainte Marine, pour voir un mal qu'elle avoit aux pieds, & ce mal se trouva être de ces cordons, qui luy rendoient la peau des pieds comme une écorce de melon.*

XVII.

Les Cancers sont tous pleins de petits vers imperceptibles, ils rongent les fibres des parties, & tous les cribles des glandes; en sorte que les glandes, recevant presque tout ce qui se presente, grossissent d'abord outre mesure; ensuite ces vers s'augmentant, & continuant de

de ronger ce qu'ils trouvent, ils ulcerent souvent la partie & la consument.

XVIII.

L'hydropisie peut être quelquefois causée par des vers.

XIX.

Les vers peuvent causer des tumeurs au corps & des excroissances, comme ils en causent aux feüilles de chesne, où par leur picqueure ils empêchent le suc de la feüille de circuler à l'ordinaire : ce qui produit sur la feüille cette excroissance, qu'on appelle noix de galle, & qu'on regarde mal à propos comme un fruit.

XX.

Les difformitez, qu'on apporte en naissant, peuvent venir quelquefois des vers, qui auront rongé les parties tendres du fœtus, & par ce moyen auront causé des tumeurs, ou des tortuositez.

XXI.

La plûpart des maladies, qu'on attribuë à des sorts, viennent de vers.

XXII.

Dans la jaunisse les intestins sont presque toûjours attaquez de vers.

XXIII.

Les vers umbilicaux ne sont, selon toutes les apparences, que des vers des intestins.

XXIV.

Les Crinons passent pour des vers, & il y a bien de l'apparence qu'ils n'en sont pas.

XXV.

Les Crinons & les petits Dragons sont differens.

XXVI.

Le petit Dragon est un veritable ver, ce n'est ni une varice ni un abscés.

XXVII.

La doctrine des acides & des alkalis mal entenduë, empêche souvent qu'on ne donne à tems des remedes purgatifs, qui chasseroient les vers.

SECTION III.

I.

Dans quelque maladie que tombent les enfans, il faut se défier des vers; car ou ils en ont actuellement qui causent ou accompagnent leur indisposition, ou une matiere vermineuse cachée en eux en peut produire dans la suite.

II.

Les Cucurbitaires ne doivent point estre confondus avec le Tænia, ni le Solium.

III.

III.

Les enfans ſont plus ſujets aux vers que les autres, & entre ceux-cy les pituiteux plus que les bilieux.

IV.

Quand les enfans portent ſouvent leurs mains à leur ventre, on doit craindre qu'ils n'ayent des vers, particulierement s'ils ſe plaignent de quelques tranchées.

V.

Enfans, hommes faits, vieillards, filles, femmes, tous âges, & tous ſexes, ſont ſujets aux vers.

VI.

Si quelqu'un ſans aucune cauſe manifeſte, & ſans aucun des ſignes, qui ont coûtume de ſe laiſſer voir dans les autres maladies, tombe ſouvent comme apoplectique, qu'alors il ait les extrémitez froides, un poulx tres-lent (qui tout ſeul eſt déja un indice de vers, auſſi bien que le hocquet) il ne faut point douter qu'il n'ait des vers.

VII.

Perdre la voix, eſtre tout à coup attaqué de manie, autre ſigne de vers.

VIII.

S'éveiller avec ſurpriſe & alarme, particulie-

re-

rement dáns les enfans, est un signe certain de vers, ou de petite verole.

IX.

Il y a une certaine haleine aigre, qui est une marque assûrée de vers.

X.

Estre toûjours affamé, quoiqu'on mange beaucoup, signe de vers.

XI.

Les vers longs & ronds picquent souvent, & font sentir de grandes douleurs ; les vers plats ne picquent pas.

XII.

Les yeux caves, le visage bleuâtre, une fiévre intermittente, sont souvent des effets & des signes de vers.

XIII.

Le solitaire se connoît par de petites portions, faites en forme de graines de citroüille, qui se trouvent dans les excremens.

XIV.

Les petites portions en forme de graines de citrouille, qui se trouvent daus les excremens de ceux qui ont le solitaire, sont des œufs de ce ver.

XV.

XV.

Le ſolitaire conſume le chyle le plus pur.

XVI.

Le ſolitaire cauſe quelquefois des apparences de groſſeſſe, auſquelles on peut ſe tromper.

XVII.

Le Pays & la Saiſon peuvent ſouvent ſervir à confirmer les ſignes des vers.

XVIII.

Trois choſes rendent nos corps ſujets aux vers; le mauvais air, les mauvais alimens, & l'excés des bons.

XIX.

Le vinaigre, qui tuë les vers de terre, ne tuë pas toûjours ceux du corps, il y en a de ces derniers qui y vivent quelquefois fort long-tems.

XX.

Les pignons ſont pernicieux quand on a des vers.

XXI.

Les melons cauſent des indigeſtions, qui ſouvent ſervent à faire éclorre des vers dans les inteſtins.

XXII.

Les champignons ſont capables de produire beaucoup de vers dans le corps.

XXIII.

Souvent les enfans deviennent ſujets aux vers, à cauſe qu'on leur donne trop-tôt de la boüillie, ou que cette boüillie eſt faite avec de la farine cruë, qui n'a pas été miſe ſur le feu, ou dans le four.

XXIV.

Ce qui engendre le plus de vermine dans les enfans, eſt la pernicieuſe coûtume que l'on a de leur refuſer dés qu'ils ſont nez, le lait que la nature prépare dans les mammelles des nouvelles accouchées, & de leur donner des nourrices, qui ſont relevées de couche depuis longtems, & dont le lait par conſequent eſt plus nourriſſant qu'il ne faut alors.

XXV.

Les remedes qui deſobſtruent le foye, ſont de bons préſervatifs contre les vers.

XXVI.

Le lait des nourrices eſt quelquefois plein de vers; pour le connoître, il en faut examiner quelques goutes avec le microſcope.

XXVII.

Quand le lait d'une nourrice eſt plein de vers,

vers, il faut changer la nourrice, ſinon on expoſe l'enfant à des maladies mortelles.

XXVIII.

La plûpart des nourrices de la campagne ſont ſujettes aux vers, parce qu'elles mangent beaucoup de laitage & de fruits.

SECTION IV.

I.

La ſortie des vers, bien conſiderée, ſert à faire des prognoſtics juſtes de ce qu'il y a à craindre, ou à eſperer pour le malade.

II.

Il faut conſiderer dans la ſortie des vers l'état de la perſonne qui les rend : le tems de la maladie, dans lequel ils ſortent : le lieu par lequel ils ſortent : les excremens, dans leſquels ils ſont : la quantité, la couleur, la groſſeur des vers, & s'ils ſont morts ou vivans.

III.

Quand on eſt en ſanté, & qu'on rend des vers, ſans avoir rien pris qui les puiſſe chaſſer, il en faut tirer un bon augure.

IV.

Les vers, qui ſortent par le nez, viennent quelquefois des inteſtins.

V.

Quand les vers ſortent ſur le declin de la maladie, le ſigne eſt bon; quand ils ſortent au commencement, il eſt mauvais.

VI.

S'ils ſortent par le haut, c'eſt ordinairement à cauſe de quelque obſtruction dans les inteſtins, ou dans le meat cholidoque, ou à cauſe qu'on aura été trop long-tems ſans manger.

VII.

Au commencement ou dans l'état de la maladie, il vaut toûjours mieux que les vers ſortent avec les déjections, que tout ſeuls, à moins que ce ne ſoit par l'effort de quelque medicament.

VIII.

Aprés avoir rendu des vers par le haut, vomir une matiere noire ſemblable à de l'encre, c'eſt un ſigne mortel, ſur tout au commencement de la maladie.

IX.

Quand les excremens, qui ſortent avec les vers, ſont de couleur jaune, c'eſt un bon ſigne, s'ils ſont blancs le malade eſt en danger.

X.

Si l'on ſe porte bien, il n'importe que les vers

vers ſortent morts ou vivans. Dans le commencement ou dans l'état de la maladie, c'eſt un mauvais préſage qu'ils ſortent morts.

XI.

Il n'arrive gueres qu'aux vers plats de ſortir rompus.

XII.

Quand une partie du ver plat eſt ſortie, & que l'autre demeure dans le corps, pourveu que la tête ſoit dehors, il n'y a rien à craindre.

XIII.

Quand les vers ſortent enfermez dans des envelopes, c'eſt ſouvent un préſage d'une prompte gueriſon.

XIV.

Les envelopes, où ſont renfermez les vers, ſont tiſſuës par les vers, comme la toile de l'araignée eſt tiſſuë par l'araignée, & comme la coque du ver à ſoye eſt tiſſuë par le ver à ſoye.

XV.

Les vers du corps ſe reduiſent quelquefois tout en eau aprés être ſortis; ils ſe fondent ſouvent de la ſorte dans le corps même.

XVI.

Quand les vers ſont en glaires & fondus, le ſigne eſt bon.

XVII.

De l'eau à la glace jettée fur des vers, qui viennent de fortir du corps, les fait quelquefois tomber tout d'un coup en eau.

XVIII.

Quand les vers fortent rouges, le prognoftic eft mauvais; les blancs ne préfagent ni bien ni mal par leur couleur; les jaunes & les livides n'annoncent rien de bon.

XIX.

Si les vers que l'on rend en ont d'autres dans le ventre, le figne eft ordinairement mortel.

XX.

Les vers minces font d'un préfage moins mauvais que les gros.

XXI.

Quand on rend une grande quantité de vers, on doit craindre que quelques-uns de ces vers n'ayent fait érofion aux inteftins.

SECTION V.

I.

On employe fouvent contre les vers des remedes qui font plus capables de les multiplier que de les tuer.

II.

Le vinaigre eſt un mauvais remede contre les vers.

III.

La poudre de vers deſſéchez fait rendre beaucoup de vers, mais ſouvent ce ſont ceux qu'elle a engendrez.

IV.

Le mercure eſt bon contre les vers, mais il a de facheuſes ſuites, & on ne doit l'employer que lorſque les malades ſont attaquez de vers veneriens.

V.

Il faut éviter contre les vers le ſemen contra.

VI.

L'eau, où ont trempées des écorces vertes de noix, eſt inutile contre les vers.

VII.

Si l'on met dans de l'eſprit de vin des vers du corps qui ſoient vivans, ils y vivent quelque tems, ils vivent long-tems dans le jus de limon.

VIII.

Le vin de Malvoiſie eſt un ſouverain remede contre les Encephales.

IX.

Le jus d'oignon, la vieille urine mêlée avec un peu de miel, le suc de calamenthe, le lait de femme rayé dans l'oreille, tout cela sont de bons remedes contre les vers auriculaires.

X.

L'esprit de sel mêlé dans un peu d'eau, est un bon remede contre les vers des dents, aussi bien que la racine de plantain machée.

XI.

C'est une fable que ces vers, qu'on dit s'envoler avec la fumée de la graine de jusquiame.

XII.

Le suc de marube, mêlé avec un peu de miel, est bon contre les vers pulmonaires.

XIII.

La poudre de cloportes est bonne contre les vers épatiques.

XIV.

L'ail, les raiforts, le cresson, la racine de gentiane, celle de pivoine, la myrrhe, sont souverains contre les vers cardiaires.

XV.

Le jus de cerfeüil s'employe avec succés contre les vers sanguins.

XVI.

Le sel vegetable chasse les vers vesiculaires.

XVII.

Le suc de calamenthe tuë les Helcophages.

XVIII.

Quand un enfant est sujet aux crinons, il faut le baigner dans de l'eau tiede, puis le frotter avec du miel auprés du feu, & ensuite luy passer un linge rude sur le corps.

XIX.

Laver le corps avec de l'eau où a boüilli de la racine de gentiane, est un bon remede contre les cirons & contre les bouviers.

XX.

L'huile d'olive & de noix tuent les vers promptement.

XXI.

L'huile d'amandes douces ne tuë pas les vers aussi promptement que l'huile d'olive : ce qui vient sans doute de ce qu'elle est plus poreuse, & qu'ainsi elle ne bouche pas si exactement le passage à l'air.

XXII.

Le jeûne est contraire à ceux qui ont des vers dans les intestins.

XXIII.

Quand on fait des remedes contre les vers des inteſtins, il faut les interrompre de tems en tems.

XXIV.

La fougere & l'écorce de racine de meurier ſont ſpecifiques contre le ſolitaire.

XXV.

Si l'on met des vers de terre dans du vinaigre, ils meurent ſur le champ ; ſi on les met dans l'huile, ils y meurent moins promptement. Les vers du corps au contraire meurent plûtôt dans l'huile, & plus tard dans le vinaigre, quelquefois même on en trouve qui vivent long tems dans le vinaigre, & qui s'y conſervent comme ceux du vinaigre même.

XXVI.

La raiſon pourquoy certains vers ſortis du corps vivent dans le vinaigre, c'eſt que la plûpart de ces vers ſe nourriſſent d'une matiere aigre étant dans le corps.

XXVII.

Les vers du corps de l'homme, que l'on appelle à cent pieds, n'en ont pas plus que les cloportes, que l'on appelle en Latin *millepedes*, quoiqu'ils n'ayent que quatorze pieds, ſept de chaque côté.

XXVIII.

Ceux qui ſans avoir fait de fréquens excès, ni de tabac, ni d'eau de vie, ni d'autres ſemblables choſes, ſont ſujets au mal, que l'on appelle vulgairement vapeurs, ont été pendant leur jeuneſſe plus ſujets aux vers que les autres.

SECTION VI.

I.

Les vers ſpermatiques ſont ce qui produit tous les animaux; ainſi il ne faut point chercher de remedes pour les tuer.

II.

Les impuiſſans n'ont point de vers ſpermatiques, au moins de vivans.

III.

Les vieillards, & les enfans, n'en ont point de vivans.

IV.

Depuis l'âge de puberté juſqu'à la vieilleſſe, les hommes ont des vers ſpermatiques.

V.

Ceux qui ont des maux veneriens, n'ont point de vers ſpermatiques.

VI.

Tous les animaux mâles ont des vers ſpermatiques, les femelles n'en ont point.

VII.

Les vers ſpermatiques entrent dans l'œuf qu'ils trouvent dans la matrice, & ils y deviennent fœtus.

VIII.

Par le moyen des vers ſpermatiques, on comprend comment il ſe peut faire qu'une femme accouche au-de-là du terme de neuf mois.

IX.

Le ver ſpermatique renferme en petit tous les animaux qui en doivent ſortir.

Concluſion de l'Ouvrage.

VOILA ce que je m'étois propoſé d'écrire ſur les vers qui s'engendrent dans le corps humain ; j'aurois pû rapporter un grand nombre de remedes, qui ſont répandus dans la plûpart des Livres de Medecine, & remplir ce Traité de pluſieurs formules differentes, que je n'y ay point miſes ; mais j'ay crû qu'il valloit mieux rapporter peu de remedes, & en rapporter de bons, que de faire un amas de receptes, qui au-

auroient rendu ce Livre plus gros sans le rendre meilleur. D'ailleurs, comme le remarque si bien M. Hecquet dans une These, qu'on ne sçauroit trop lire a, ce n'est pas la quantité des remedes qui fait la richesse de la Medecine, il vaut mieux s'attacher au choix qu'à l'abondance des choses ; & l'on ne peut assez loüer la sage simplicité d'Hippocrate, qui avec un petit nombre de remedes qu'il connoissoit à fond, ne trompoit jamais l'attente de ses malades, & n'étoit jamais trompé par les accidens des maladies b.

Les remedes que j'ay rapportez sont seurs, & la connoissance que j'ay de leur vertu, n'est point l'effet de mon raisonnement, mais de mes observations ; ainsi j'espere que ceux qui les pratiqueront en auront un succés heureux. Je dis que cette connoissance n'est point le fruit de mon raisonnement, parce qu'en effet elle ne l'est pas, & que de plus, à bien prendre les choses, elle ne sçauroit l'être ; car en fait de remedes nous n'avons pas d'autre chemin à suivre, que la voye des observations, & vouloir découvrir par la raison seule la vertu des medicamens, c'est ne vouloir jamais trouver ce qu'on cherche. Attachons-nous donc à l'experience, & laissons ces chicanes & ces vaines subtilitez, qui, selon la pensée de Quinti-

 lien

a Au remediorum curta supellex? *These soûtenuë sous la Présidence de M. Hecquet aux Ecoles de Medecine de Paris le 6. de Fevrier de l'année 1698.*

b Interea abunde nobis erit aurea divini senis simplicitas. Illius amamus pauperiem, qui parvo contentus, nec laborantium vota fallere, nec morborum insidiis falli potuit. Illius adeuntes fortunam, curæ rerum potiùs insistimus quàm copiæ. *In eadem Thesi, ad calcem.*

lien * nous rendent ſemblables à ces petits inſectes, qui ne ſe plaiſent que dans les broſſailles; évitons cette Medecine Scholaſtique, qui n'eſt bonne que pour la diſpute, & faiſons-nous une Medecine poſitive, qui nous puiſſe ſervir dans la pratique. Par une Medecine poſitive, je n'entends pas une poſitive d'autoritez, laquelle conſiſte à ſçavoir les ſentimens de divers Auteurs ſur un même point, comme eſt la poſitive de Theologie: j'entends une poſitive de faits, laquelle nous apprenne ce qui a réüſſi le plus ſouvent dans les mêmes circonſtances, & je dis que cette Medecine poſitive, reglée par la methode, eſt la veritable Medecine.

La Medecine Scholaſtique nous rend habiles à la repartie, pour nous tirer adroitement d'un point de controverſe, & l'autre nous rend ſenſez & prudens, pour ne rien ordonner que de convenable: l'une fait des entêtez & des opiniâtres, l'autre des Medecins de bonne foy, qui ne cherchent qu'à s'inſtruire & à être utiles. L'une ne s'applique qu'à forger des ſyſtemes, & l'autre s'étudie principalement à regler ſa conduite: l'une cherche des détours, pour ſe défendre, & l'autre des remedes, pour guerir les maladies: l'une conſulte ſes idées, & l'autre conſulte la raiſon & l'experience: l'une fait des pedans, & l'autre fait des Medecins.

* Reperias quoſdam in diſputando mire callidos, cum ab illâ cavillatione diſceſſerint, non magis ſufficere in aliquo graviore actu, quam parva quædam animalia quæ in anguſtiis mobilia campo deprehenduntur. *Quint. inſt. orator. lib. 12. cap. 1.*

EET-

LETTRE DE M. NICOLAS HARTSOEKER,

Ecrite d'Amſterdam à l'Auteur ſur le ſujet des Vers.

MONSIEUR,

Il faut ſans doute que le ver, dont vous m'avez envoyé l'Eſtampe, ſoit plus rare chez vous qu'il ne l'eſt dans ce climat; car je connois pluſieurs perſonnes qui ont été icy attaquées de cette maladie, & qui ont rendu des vers d'une prodigieuſe longueur, & ſemblables au vôtre. M. Tulp, autrefois tres-fameux Medecin d'icy, en fait mention dans ſes Obſervations. Un Medecin de nos amis en a tiré un du corps d'un homme il n'y a pas encore quinze jours, & ce ver excede la longueur du vôtre. Mais M. Ruiſch, Profeſſeur d'Anatomie en cette Ville d'Amſterdam, m'en a fait voir deux, dont l'un a plus de quatre-vingt aulnes de ce Pays, qui font plus de quarante cinq aûnes de France, ce que j'aurois de la peine à croire, ſi je ne l'avois vû; car cela paſſe toute croyance: & pour vous dire la verité, Monſieur, cela me dérange entierement dans les penſées que j'ay toûjours eues, & que je ne ſçaurois encore rejetter, que tout ce qui a vie, ſoit animal, ſoit plante, vient par ſemence, & que rien

rien ne s'engendre jamais de pourriture ; car si ces pensées sont vrayes, où voit-on sur terre des vers de cette espece, qui ayent une longueur si démesurée ? On aura beau dire que les alimens copieux qu'ils trouvent dans les boyaux, où ils ont pris leur demeure, font changer leur figure, & les allongent si excessivement, cela ne contente pas. On pourroit croire que ce ver, puisqu'il est moins commun chez vous, & plus ordinaire dans ce Pays aquatique & bourbeux, reside au fond des eaux bien avant dans le limon, & qu'ainsi il peut arriver qu'on avale de ses œufs par la boisson ou autrement ; mais si cela étoit, n'en auroit-on jamais trouvé dans la bouë ? Pour moy, Monsieur, je crois qu'ils sont créez avec les hommes, & que peut-être leur espece est aussi ancienne que la race humaine ; de même que cette sorte de poux, qui ne se trouve que sur l'homme, & dont sans doute la race se perdroit ; si celle de l'homme venoit à manquer. Je pense que ces vers s'engendrent par mâle & par femelle dans les boyaux, & que quelques-uns de leurs œufs venant à sortir avec les excremens, & à tomber sur quelque herbe, ou sur quelque autre chose, sont avalez par un autre, dans les entrailles duquel les vers renfermez en ces œufs éclosent & se nourrissent. On trouve des insectes par tout, dont quelques-uns ne s'attachent qu'à un seul animal, pour y prendre leur nourriture, & d'autres à plusieurs, comme la puce, qui se trouve sur l'homme, sur les chiens, & sur beaucoup d'autres animaux ; on trouve quelquefois des millions de vers dans les moules ; le fray de la moruë en est parsemé ; on en a trouvé dans toutes les parties du corps de l'homme,

même

même juſques dans la glande pineale, s'il eſt vray ce qu'on m'en a aſſuré. Enfin il ſemble que tous les animaux ayent été faits, pour ſe ſervir de nourriture les uns aux autres, les grands mangent les petits & en ſont mangez. J'eſpere avoir bientôt l'honneur de vous entretenir plus amplement de bouche ſur cette matiere, & de vous aſſûrer que je ſuis avec reſpect,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant Serviteur, NICOLAS HARTSOEKER.

A Amſterdam ce 26. de Fevrier 1699.

SECONDE LETTRE DE M. HARTSOEKER A L'AUTEUR.

MONSIEUR,

Je crois que tout ce qui eſt amer & purgatif, eſt bon pour faire ſortir les vers des entrailles; de ſorte que la rheubarbe ſeule pourroit être employée avec effet; quand on la donne à mâcher aux enfans, on dit que c'eſt pour fortifier leur eſtomach; mais je penſe qu'elle ne

ne ſert à autre choſe qu'à tuer les vers qui s'y trouvent. On peut auſſi donner avec ſuccés le mercure doux ; car ce n'eſt pas un poiſon aſſez violent, pour tuer le malade, mais il l'eſt pourtant aſſez pour tuer les vers, pour peu qu'ils en avalent. Mon enfant étant dangereuſement malade, & ſans eſperance de gueriſon, je luy donnay quelques grains de tartre emetique, ce qui en apparence ne fit ce jour-là aucun effet ſur luy, mais le lendemain il rendit deux ou trois gros vers morts, & fut guerri auſſi-tôt. Pour vous dire ma penſée, Monſieur, je crois que les vers cauſent la plûpart des maladies, dont le genre humain eſt attaqué, & même que ceux qui ont les maux, que l'on appelle ven riens, nourriſſent dans leur corps une infinité d'inſectes inviſibles, qui rongent & mordent tout ce qu'ils trouvent, & font tous les ravages que l'on ſçait, auſſi ne ſçauroit-on bien les en chaſſer que par le mercure, qui devient dans nôtre corps un poiſon qui les tuë. M. Ruiſch ne m'a ſçû dire du ver, dont je vous ay déja écrit, aucune particularité, qui merite que je vous en entretienne; mais il m'en a offert un morceau, que je vous envoyeray ſi vous ſouhaitez, afin que vous puiſſiez voir s'il reſſemble au vôtre. Je ſuis avec tout le zele & toute la paſſion imaginable,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obéïſſant ſetviteur, NICOLAS HARTSOEKER.

A Amſterdam le 11. Juin. 1699.

J'AY

J'Ay dit, dans le Chapitre ſixiéme, qu'encore que le Tabac pût être bon contre les Vers en en prenant ſouvent, il falloit neanmoins éviter ce remede, parce que le fréquent uſage en étoit dangereux à la ſanté. Comme les raiſons que j'ay apportées, pour faire voir ce danger, ſont tirées de la ſçavante Theſe, que M. le Premier Medecin a fait ſoûtenir ſur le Tabac, j'ay crû que j'obligerois les Lecteurs ſi je mettois icy cette Theſe.

QUESTION

Agitée le 26. de Mars de l'année 1699. aux Ecoles de Medecine de Paris, ſous la Préſidence de M. Fagon, Conſeiller du Roy en tous ſes Conſeils d'Eſtat, Premier Medecin de Sa Majeſté.

Sçavoir ſi le fréquent uſage du Tabac abrege la vie.

TRADUCTION DU LATIN.

POUR porter un jugement juſte des effets que peut produire le Tabac, il faut avoir une connoiſſance parfaite de l'Anatomie. Cette connoiſſance eſt même ſi neceſſaire dans toute la Medecine, que ſi l'on n'en fait pas le premier fondement de cet Art; c'eſt en vain qu'on travaille à la conſervation du corps humain: Mais il ne faut pas confondre la veritable Anatomie avec

avec celle qui étoit connuë du tems de Galien, ni par conſequent s'applaudir de ce que l'on connoîtra la figure, la couleur, la ſituation des principaux viſceres, les tendons, & la maſſe charnuë des muſcles.

Ce ſeroit n'en ſçavoir gueres plus que ceux que leur Profeſſion ſervile oblige à connoître en general les parties des animaux, pour diſtinguer celles qu'ils peuvent vendre plus cher, ou qui ſont les plus propres à la delicateſſe des mets.

Le Medecin doit developper dans le corps ce qu'il y a de plus caché, il faut qu'il cherche les premiers principes qui compoſent les viſceres: qu'avec le ſtilet & les inſtrumens les plus fins, il dilate les plus petits vaiſſeaux: Que dans un nombre preſque infini de glandes, à peine viſibles, il débroüille les differens cribles, par leſquels elles filtrent les ſucs qu'elles reçoivent. Il faut qu'il ſuive les plus petits filets des nerfs: que la diſtribution qui s'en fait aux diverſes regions du corps, luy apprenne la correſpondance des organes les uns avec les autres: qu'avec toute l'attention des yeux, il remarque juſqu'à la derniere tiſſure des muſcles: qu'aidé du microſcope, il obſerve les vis, les voutes, les ſpirales, les cellules que forment les fibres les plus déliées, & que par la fragilité & la fineſſe de toutes ces parties, il ſçache juger de ce qui eſt capable de les rompre, ou de les conſerver; & par conſequent d'affoiblir, ou de fortifier la ſanté; d'abreger, ou de prolonger la vie.

Quand on en eſt venu là, on découvre facilement les effets que peuvent produire dans le corps les choſes qui y entrent; on voit l'ordre

dre ou le dérangement que peuvent y apporter le vin, l'eau de vie, l'opium, le tabac ; mais on en juge bien plus à fond, lorſque l'on ne s'eſt pas arrêté à la ſeule diſſection des corps privez de vie, & qu'on a paſſé à celle des animaux vivans ; car autrement on ne peut gueres avoir appris que la ſtructure & la ſituation des parties ſolides ; & cela ne ſuffit pas, pour donner une connoiſſance entiere de ce qui ſe paſſe dans le corps humain. Il faut donc, pour bien juger de tout ce qui peut, ou ruïner, ou entretenir la vie, avoir foüillé juſques dans les entrailles des animaux vivans, y avoir vû comme le corps eſt entretenu dans ſes fonctions par l'accord, & en même tems par le combat des parties fluides & des parties ſolides, dont la machine vivante eſt compoſée : il faut y avoir obſervé comme les fluides font un effort continuel contre les parties ſolides qui les renferment, comme les ſolides reſiſtent ſans ceſſe à la violence des fluides qui les pouſſent ; & ainſi comme rien ne ſçauroit être plus contraire à la ſanté & à la longue vie que ce qui eſt capable de ralentir trop le mouvement des fluides, ou de l'augmenter outre meſure ; d'où l'on peut voir ce qu'il y a à craindre, ou à eſperer de l'uſage fréquent du tabac.

Mais pour tirer de l'Anatomie tout le ſecours neceſſaire, non ſeulement en ce qui regarde cette queſtion, mais encore en ce qui concerne toutes les autres de la Medecine, il faut conſiderer ſans prévention ce qui ſe paſſe dans les corps animez, n'écouter d'autre interprete de la nature, que la nature même, & ne point préferer l'autorité des Anciens aux té-

témoignages de ses yeux. Encore moins doit-on negliger l'étude de la verité, pour se laisser aller aux vains discours de ceux qui, faute de bonne foy, ou de lumieres, n'osent abandonner dans leur vieillesse les erreurs de leurs premieres années, & qui pour conserver quelque credit à leurs fausses opinions, ne cessent de publier que c'est un crime de s'écarter le moins du monde de la doctrine des Anciens. Qui ne voit qu'un respect si aveugle pour l'Antiquité n'est qu'un masque, dont ils couvrent leur paresse & leur ignorance ? Ils font profession de suivre les Anciens, mais suivent-ils les maximes de probité que leur ont laissé ces premiers Maîtres ? Se reglent-ils sur les mœurs de ces grands hommes ? Dira-t'on, par exemple, que l'esprit noble d'Hippocrate, que le desinteressement, dont il fait l'Eloge, soit en estime parmy ceux qu'une lâche & sordide avidité rend insensibles à l'honneur, jusqu'à leur faire employer la fraude, pour supplanter ceux dont le merite leur fait ombre, & courir ensuite sur leurs dépoüilles ? Si zelez en apparence pour les Dogmes anciens, en sont-ils plus dociles aux maximes de bien-séance, que les Anciens observoient si religieusement ? Gardent-ils ces dehors graves & modestes, si recommandez par Hippocrate ? Ne donnent-ils pas les premiers dans les excés du tabac, ne diroit-on pas même qu'ils cherchent à autoriser cet abus par leur exemple ? Eux, qui par un regard serain, par un air doux & tranquille, devroient animer la confiance de ceux qui les implorent, ils n'ont pas honte de se presenter devant eux avec un visage tout couvert de tabac, & où l'on ne discerne que les traits hideux que cet-

te

te poudre y a tracez. Ils ſont auprés d'un malade plus occupez de leur tabatiere, que de l'examen de ces ſignes redoutables, qui ne vont pas à moins qu'à decider de la vie, ou de la mort, & ils ne s'embarraſſent nullement qu'on les voye ainſi tout enyvrez d'une vapeur, qu'ils reſpirent ſans ceſſe, exercer comme par maniere d'acquit un miniſtere, où toute l'application de l'eſprit humain ſeroit à peine ſuffiſante.

II.

S'IL ne faut pas s'entester des Anciens, il ne faut pas auſſi leur refuſer nôtre eſtime. Il eſt vrai qu'ils ont ignoré pluſieurs choſes, que nôtre Siecle plus heureux a découvertes ; mais en recompenſe nous leur en devons pluſieurs autres, qu'ils ont trouvées les premiers. D'ailleurs ils ont cherché la verité par eux-mêmes, & ils l'ont fait avec tant de bonne foy, que cela ſeul devroit ſuffire, pour nous les rendre recommandables. A quel degré de perfection penſons-nous que ces grands hommes ne porteroient point leurs premieres découvertes, s'ils renaiſſoient aujourd'huy au milieu de tant de ſecours qui leur ont manqué ? Que de corrections ne feroient-ils point dans leurs Ecrits, s'ils les éclairciſſoient par des Commentaires ? Que d'erreurs, que d'obſcuritez ne banniroient-ils point, pour faire place à la verité, à l'évidence ? Ils chaſſeroient, ſans doute, du Temple d'Eſculape ces vaines Idoles de qualitez & de facultez, ſi ſouvent & ſi vainement invoquées contre l'ignorance : ils ne perdroient plus le tems à examiner, comme la balance à la main, les divers mélanges des élemens : ils ne reconnoîtroient d'au-

d'autres causes de la vie & des fonctions de l'animal, que celles qui se tirent de la structure merveilleuse des nerfs, de la circulation du sang, & des rencontres mutuelles de ces corps qu'Hippocrate a reconnus, l'amer, l'acide, le doux, & le salé.

Voila le party qu'auroient pris les Anciens, s'ils avoient eu les mêmes secours que nous, c'est celuy par consequent que doivent embrasser leurs partisans. Ces zelez Sectateurs respectent l'antiquité, qu'ils respectent donc la verité, qui est si ancienne; qu'ils en inspirent l'amour aux jeunes gens, en ne leur enseignant rien que de vray; qu'ils ne s'imaginent pas qu'il soit permis de s'abandonner au caprice dans le choix des opinions, d'attaquer en pleine Chaire des Maximes universellement reçûës, d'en substituer de fausses, & de remettre sur la Scene, à la honte d'un Art tout divin, des erreurs ridicules, que le tems a déja ensevelies. Un Medecin judicieux méprise tout ce qui ne sert point à l'intelligence des Loix de la Mechanique, de ces Loix, dis-je, qui font tout l'ordre, & sur lesquelles est appuyée toute l'œconomie du corps animé. Uniquement attaché à l'experience de ses sens, il mene par tout ces fideles témoins, il examine avec eux ce qu'une ferme, ou une lâche tissure de parties, ce qu'un mouvement uniforme, ou tumultueux de liqueurs, peuvent contribuer de leur part, pour prolonger ou pour abreger la vie.

Dans la jeunesse, la structure ferme, & la trame solide des parties avec la couleur vive de la peau, sont des signes visibles d'une santé parfaite, & d'un temperamment fort & vigoureux. Dans la vieillesse au contraire, les infirmitez, dont on est alors accablé, nous apprennent les desordres

qu'en-

qu'entraîne aprés soy le relâchement des parties nerveuses, & nous font voir que la circulation naturelle du sang une fois affoiblie, est la cause la plus prochaine de la mort.

En effet, dans cet âge, non seulement les mammelons de la peau se flétrissent, & les rides font des sillons sur le corps; non seulement les voutes des nerfs s'affaissent, & une chair molle & pendante defigure des membres déja denuez de force, mais encore les ligamens se relâchent, & une humeur lente, qui se jette sur les articles des pieds ou des mains, y forme la goute; les fibres rompuës, ou affoiblies, ne conservent plus aux visceres leur premiere solidité; le ressort du cœur se ralentit, le corps perd son action, tout tombe en ruine, & les routes du sang se bouchent de telle maniere que la circulation diminuë tous les jours, & se termine enfin avec la chaleur & la vie.

Quand ces accidens viennent de la loi inévitable de la nature, ils n'approchent que pas à pas, & aprés une longue suite d'années, mais ils fondent tout à coup dés la jeunesse même, & malgré la bonne complexion, lorsqu'on les appelle par les voluptez, je veux dire, lorsque par l'abus des plaisirs on debilite les parties nerveuses, qu'on en dérange la structure par le choc fréquent de ces esprits volatils, qui à force d'irriter les fibres des membranes, de les piquer, de les déchirer, ou à force de les engourdir, les desséchent à la fin, & les privent du suc nourricier qui les doit penetrer comme une rosée. Or, la cause la plus propre à produire tous ces pernicieux effets, c'est l'usage immoderé du vin, c'est celuy de l'eau de vie, de l'opium, c'est sur tout, comme nous le verrons celuy du tabac.

I I I.

L'Amerique, vaincuë par les Espagnols triompha de la fierté de ses Conquerans, & leur inspira ses propres mœurs; elle hâta le trépas de ces nouveaux Maîtres, par le don qu'elle leur fit de la maladie venerienne & de la plante du tabac, qui la vangerent bientôt de la servitude & de la mort de ses habitans. Cette plante, qu'il seroit à souhaiter qui fût toûjours demeurée cachée, est appellée dans le pays *Picielt* & *Petun*, & en Espagne *Tabac.* Elle fut apportée par une flote Espagnole, qui amena en même tems une troupe de gens attaquez d'une maladie honteuse. Cette flote répandit donc malheureusement ces deux maux sur nos terres, & l'Europe vit aussitôt fondre sur elle une foule de maladies, qu'elle n'avoit point encore connuës. Le tabac, ou plûtôt la graine, qui en fut envoyée de Portugal par les soins de Nicot, Ambassadeur de François II. & depuis semée sous le nom de Nicotiane, crut aussi facilement dans nôtre climat, que la jeunesse Françoise, si docile au mal, fut prompte à en abuser. Si l'on considere la feüille & la racine de cette herbe, elle ressemble assez bien à la petite jusquiame; mais si l'on en considere les effets, on la doit mettre au rang des pavots & des morelles; elle surpasse même par son souphre, & par l'huile dangereuse qu'on en distille, la mandragore, le solanum que nous appellons furieux, & le stramonium; cependant lorsqu'on en sçait user avec prudence, elle est à estimer, pour les grands avantages qu'on en retire, & doit tenir rang parmy les meilleurs remedes de la Medecine. Introduite à

te à propos dans les narines, soit entiere ou pulverisée, elle picote doucement la membrane, dont les enfoncemens du nez, & les petits os qui le composent, sont revétus, cette membrane se retressit alors, & par l'effet de plusieurs secousses successives, comprime les mammelons & les glandes, dont elle est parsemée, & en exprime, comme d'autant d'éponges, la mucosité superfluë qui s'y est amassée.

Cet excrement étant chassé, les serositez ne trouvent plus d'obstacle à leur sortie, elles suivent le mouvement qui vient d'être imprimé; & comme une eau qui coule par des siphons, elles sortent avec abondance des vaisseaux & des glandes d'alentour. Il arrive par le même picotement, qu'en máchant le tabac, ou en le fumant, les glandes des machoires, & les vaisseaux salivaires, sans cesse ébranlez, sont contraints de laisser échaper une grande quantité de salive, qui emporte avec soy la matiere des fluxions. Il se communique en même tems aux membranes des poûmons une certaine impulsion, qui les débarrasse d'une pituite visqueuse, dont la sortie fait souvent la guerison de l'asthme, de la toux, du catharre, & de plusieurs autres accidens.

Le Tabac contient un souphre narcotique, par lequel il appaise les douleurs des dents; il produit outre cela, par le moyen de ce souphre, une telle tranquillité dans le corps & dans l'esprit, qu'on peut regarder cette plante comme l'herbe fameuse, dont parle Homere, laquelle avoit la vertu de changer la tristesse en joye; car le tabac, par la force de ce souphre, dissipe les ennuis, fait trouver un bonheur sensible au milieu de la pauvreté; il se glisse agreablement dans les venes, fait concevoir de

douces esperances, console l'esprit, &c. Ceux même qui manquent du necessaire, trouvent dans le tabac de quoy oublier leur necessité : Une pituite, qui leur tombe sans cesse dans l'estomach, leur rend l'abstinence supportable, soit que cette pituite y tienne lieu d'alimens, soit qu'elle engourdisse les nerfs du ventricule, & les rende insensibles à la faim.

Le tabac n'est pas seulement propre à plusieurs incommoditez du dedans, il guerit encore les ulceres du dehors; il mange les mauvaises chairs, conduit le mal à une heureuse cicatrice, & fait ce que tres-souvent les autres remedes n'ont pû faire : Mais les mêmes causes, qui le rendent capable de tant de bons effets, quand on le sçait employer à propos, ne servent qu'à le rendre d'autant plus dangereux quand on en abuse; car puisqu'il renferme un sel caustique, par lequel il purifie les ulceres, mange les carnositez les plus dures, & découvre jusqu'à la chair vive; quel desordre ne causera-t'il pas, si à force d'en user, il vient à mordre avec son sel acre sur des membranes tendres & delicates, il ne pourra manquer alors d'exciter des convulsions dans les nerfs de la gorge & du ventricule, & d'ébranler tout le genre nerveux? Quel tort ne fera point la salive, qui coulera dans l'estomach, si une fois chargée de ce sel, elle en répand par tout l'acreté, en se mêlant avec les alimens, qui doivent être convertis en chyle, & portez ensuite avec le sang à toutes les parties du corps ?

Le souphre narcotique du tabac n'est pas moins à craindre que son sel; il est vray que ce souphre, par l'engourdissement qu'il cause aux parties, arreste, comme nous l'avons remarqué, les plus violens maux de dents, émousse la pointe

de la faim, aſſoupit de telle maniere les ſens & tout le cerveau, que quand on en eſt une fois ennyvré à force de fumer, on oublie ſes chagrins, on ſe croit heureux, & les miſeres de la vie ne touchent non plus que ſi l'on avoit bû de l'eau de ce fleuve, qui faiſoit perdre tout ſouvenir. Mais ſi l'on examine bien tous ces avantages, on verra qu'il ne faut pas beaucoup s'y fier, & qu'il faut apprehender icy les Grecs & leurs preſens.

IV.

Il falloit que celuy-là eût une ſanté bien à l'épreuve, qui aprés avoir eſſuyé les horribles ſymptomes que cauſe d'abord le tabac, oſa le premier continuer l'uſage d'une plante ſi dangereuſe. Il voulut ſans doute braver la mort, lorſque ſans craindre la pernicieuſe fumée de la pipe, il eut le courage de tirer à pleine haleine, un poiſon plus dangereux que celuy de la ciguë. Diſons plûtôt qu'il faut avoir un corps autrement fait que celuy des autres hommes, pour ſe croire au deſſus des maux qui ſortent de cette boëte de Pandore par l'émiſſion d'une ſimple pouſſiere, ou qui avec la fumée d'une pipe, vont porter leur mortelle impreſſion juſqu'aux endroits du corps les plus reculez. En effet, quels aſſauts ne ſouffrent point ceux qui commencent à fumer? Je ne ſçay quel venin ſecret ſe fait auſſitôt ſentir au dedans: l'eſtomach eſt ébranlé par des nauſées, renverſé par des vomiſſemens; le cerveau eſt attaqué de vertiges, la tête devient chancelante, les yeux obſcurcis ne peignent plus d'autre image que celle de la mort, le corps gemit ſous divers accés de chaud & de froid, le cœur preſque ſans action refuſe aux parties le ſang & les eſprits, dont elles ont beſoin; & ce qu'il y a de plus déplorable, la memoire, ce précieux,

tresor, est le premier bien que la fumée du tabac enleve à l'homme; de sorte que, pour être initiez à ces noirs mysteres, il faut commencer d'abord par perdre l'usage de ses sens & de sa raison.

Si aprés s'être reveillez d'un tel assoupissement, on consideroit combien tous ces ravages sont capables d'alterer les principes de la vie, il n'est personne sans doute en qui le desir de vivre ne l'emportát sur la passion qu'il auroit pour le tabac. Le plaisir qu'on y trouve est un enchantement qu'il faut laisser à ceux à qui la vie est onereuse, & qui n'ont pas de quoy fournir à ses besoins. C'est aux matelots, c'est aux Soldats à chercher dans la fumée du tabac de quoy se dissimuler les ennuis de la vie; cet oisif exercice ne convient aprés eux qu'à ce vulgaire inutile, qui semble n'être au monde que pour consumer ce que la terre produit de plus mauvais. Mais un homme d'esprit, qui a de l'éducation, de la politesse, & de la santé, qui a reçû de Dieu du bien, & de la sagesse pour en user, doit éviter avec soin cet appas trompeur, & ne doit jamais infecter sa bouche de la puanteur d'une pipe. Que s'il n'est pas capable de se conduire ainsi par luy-même, il faut qu'il permette à ses amis de le reprendre librement; il faut que leurs reproches luy fassent confusion, & le tirent comme par force de cet enchantement, quand même par ses plaintes il diroit qu'ils le tuent, en voulant ainsi l'arracher à une habitude si douce.

Que si leur trop de complaisance le laisse à la merci du tabac, non seulement sa raison toute spirituelle, toute divine qu'elle est, deviendra grossiere; non seulement le corps accablé accablera l'esprit, mais ce corps déja ruïné dés la fleur de l'âge, & vieux avant le tems, de-

viendra

viendra dans peu la proye de la mort. Ces avertissemens ne font nulle impression sur ceux que le tabac a une fois seduits ; & s'il s'en trouve quelques-uns qui approuvent ouvertement les conseils qu'on leur donne là-dessus, & qui resolus de rompre une habitude si dangereuse, jettent au vent cette poudre qu'on leur a representée tant de fois comme un poison, ils ne sont pas plûtôt seuls, qu'ils retournent à la tabatiere & à la pipe : Ils reprennent ces instrumens funestes, avec lesquels ils se sont déja debilité le cerveau & les nerfs ; & comme si en trompant leurs amis, ils parvenoient à se tromper eux-mêmes, ils reviennent à leur premiere coûtume dés qu'ils ne sont plus sous les yeux de ceux qui les ont repris. D'où peut venir la cause d'une conduite si peu sage, sinon de ce que la volupté, ennemie de la raison, empêche toûjours que la prudence n'agisse, elle éblouït les yeux de l'esprit, & dérobe à la vûë les regles qu'on doit suivre. Le sort de ceux qui sont ainsi aveuglez va jusqu'à leur faire aimer leur propre mal, ce qui est le dernier de tous les maux. Les autres plaisirs ne nous seduisent pas long-tems, le chagrin les suit de prés, & le moment vient qu'au lieu de les rechercher, on se repent de les avoir goutez ; il n'en va pas ainsi du plaisir que l'on trouve dans l'usage du tabac, c'est un charme qui devient tous les jours plus fort, une habitude qui se change en necessité, un amusement les premiers jours, & ensuite une occupation serieuse, dont on ne peut plus se passer. On se represente alors le tabac, comme un des plus seurs moyens de prolonger sa vie. On s'imagine de multiplier par-là le nombre de ses années, de vivre autant que Nestor, &

de couler des jours exempts d'infirmitez ; on se fait accroire qu'en détournant ainsi par la bouche & par le nez, toutes les serositez superfluës qui ont coûtume de se décharger par la transpiration insensible, & par les autres voyes generales ; on consulte plus sa santé que son plaisir, mais on ne prend pas garde que cette distillation continuelle d'eaux, qui passent par les narines, détruit à la fin l'organe de l'odorat.

Le nez est fait pour recevoir les odeurs, comme sa figure le marque, & non pour servir d'émonctoire aux humeurs ainsi que d'autres parties, qui destinées à cet usage, sont faites en forme d'entonnoirs. Ce sont les enfans & les vieillards qui ont naturellement le nez sujet à ces distillations ; l'humidité de ces premiers est si abondante, qu'il faut qu'elle coule par la premiere issuë ; dans les seconds les parties relachées sont comme des cribles ouverts, qui ne pouvant rien retenir, laissent couler sur les narines & sur les autres organes, l'humeur pituiteuse qu'elles reçoivent.

Mais pour les jeunes gens, à moins qu'ils ne soient malades de catharres, jamais ils ne doivent avoir le nez sujet à ces écoulemens, & cette partie ne se décharge en eux que de ce qui pourroit ralentir l'action de l'odorat ; c'est donc bien s'opposer au dessein de la nature, que d'émousser par le souphre narcotique du tabac, & par cette eau que l'on attire par le nez, le sentiment vif & delicat d'une membrane destinée au discernement des odeurs, & d'embarrasser par une serosité continuelle les cellules de cet organe travaillées avec tant d'artifice, pour retenir les particules qui exhalent des corps odoriferans.

Ajoû-

Ajoûtons à cela que par le poids des humeurs, que l'on détermine à prendre ce chemin, on appesantit la tête, ce lieu destiné aux fonctions de l'esprit; & que plaçant ainsi un égout à la partie du corps la plus sublime, on fait un cloaque du siege même de l'ame. J'avouë qu'il est à propos quelquefois de provoquer à son lever par un peu de tabac, la sortie des mucositez qui se sont amassées dans le nez pendant la nuit, & de chasser par des éternuemens la lymphe trop abondante, dont regorgent les glandes voisines: Mais quand sous ce prétexte on fait de ce remede une coûtume, on ne degage plus la tête, on l'accable; sous l'esperance d'arriver à une meilleure santé, on se rend tous les jours plus infirme, & la lymphe sans cesse provoquée à sortir, se separe tellement de la masse du sang, que les fibres de ce sang, destituées de l'humeur qui leur servoit de vehicule, s'embarrassent ensemble, perdent presque tout mouvement, & causent par ce repos funeste des morts subites: Voila les suites ordinaires des évacuations qu'on se procure par le moyen du tabac.

V.

Les meilleures choses deviennent mauvaises par l'abus que l'on en fait; celles qui nous servent de nourriture ordinaire, & qui par la conformité de leur substance avec la nôtre, par le mêlange proportionné de leurs principes nous conviennent le plus, sont pour nous autant de sources de maux, lorsque nous en abusons. Elles se changent alors en un poison mortel, qui renverse quelquefois tout à coup les

 prin-

principes de la vie, & nous livre à une prompte mort. La chaleur naturelle n'est elle pas souvent opprimée par les excés du vin, & par ceux que l'on fait des meilleures viandes? Il en est ainsi des odeurs; étant bien menagées, elles flattent l'odorat, & fortifient le cœur, mais si-tôt qu'on en abuse, elles allument le sang, troublent le cerveau, font tomber en pamoison, & causent quelquefois des épilepsies. De quelle fureur ne faut-il donc pas être transporté, pour abuser de telle sorte du tabac, qu'on n'en prenne pas seulement plus de fois & en plus grande quantité qu'on ne prend les alimens les plus necessaires, mais qu'on en tire la poudre par le nez presque à chaque fois que l'on respire. Il arrive de-là que les narines sont toûjours pleines de tabac, & par consequent que tout l'air qui entre par le nez dans les poumons, n'y entre que mêlé du souphre narcotique, & du sel acre de ce tabac. L'air ainsi infecté infecte la masse du sang, avec laquelle il se mêle: le sang agité par les esprits fougueux, que l'air y a portez, fait effort pour les éloigner, & se trouve la victime de mille mouvemens seditieux, dont il n'est point la cause. Le chatoüillement qu'excite dans le nez cette herbe funeste, qui a tellement triomphé de la liberté des hommes, qu'ils ne sont plus maîtres de s'en passer, peut être appellée avec raison une seconde Venus. Mais comme la volupté que fait gouter la premiere, est appellée par les Anciens une courte épilepsie, on peut dire que celle qui se trouve dans l'usage du tabac, est une longue & presque continuelle épilepsie. Car la membrane delicate des narines, sans cesse picotée par les sels acres de cette poudre, transmet son mouvement jus-

jusqu'aux membranes du cerveau, & par une dépendance necessaire secouë toutes les parties nerveuses du corps & tous les visceres: ce qui arrive si souvent, que dans la suite la moindre occasion suffit pour reveiller dans ces parties le mouvement où elles sont accoûtumées. Que la communication des membranes du nez, avec les nerfs des visceres, puisse être cause de tant de desordres, c'est un fait dont on ne peut douter aprés ce qu'on voit arriver tous les jours dans les prompts symptomes de la passion hysterique, & dans ceux de la melancolie; puisqu'il ne faut que l'impression legere d'une odeur agreable, pour les faire venir sur le champ comme un coup de foudre, & qu'une odeur desagreable pour les dissiper ensuite avec la même promptitude qu'ils sont venus. C'est à cette cause qu'il faut rapporter l'indisposition si connuë aujourd'huy sous le nom de *vapeur*, & que le vulgaire peu soigneux d'examiner ce qu'il pense, attribuë mal à propos à des fumées, qui s'élevent soudainement du bas ventre au cerveau; car il n'y a aucun chemin par où ces prétenduës vapeurs puissent monter du bas ventre à la tête, pour produire ces tempêtes subites, qui ébranlent tous les nerfs du corps. Ce n'est donc pas à des fumées, c'est à des mouvemens convulsifs qu'il faut attribuer ce tumulte des visceres; c'est à dire que les fibres & les membranes, dont les visceres sont composez & soûtenus venant à être resserrées par quelque acide, ou à se rider par l'apreté de quelque suc austere, ou à s'agiter par le choc violent de quelques esprits corrompus qui les heurtent, se racourcissent, & par un ébranlement successif, communiquent leur mouvement de convulsion,

non seulement à toutes les membranes des autres visceres, lesquelles ont commerce ensemble par la liaison des nerfs, mais encore aux meninges qu'elles secoüent avec violence, & par consequent au cerveau qu'elles compriment par la contraction qu'il s'y fait des tegumens qui le couvrent. Or, comme ces symptomes s'excitent bien plus aisément dans des parties que plusieurs irritations précedentes ont déja disposées à la convulsion; il est facile de comprendre que la continuelle émotion, où le fréquent usage du tabac entretient les parties, peut tellement disposer les nerfs aux mouvemens convulsifs, que la moindre occasion ou d'une humeur picotante, ou d'une odeur subtile, sera capable de produire ces mouvemens de convulsion que l'on appelle vapeurs. Les parties ainsi agitées par tant de secousses réïterées se lâchent à la fin, perdent leur ressort, & les fibres qui les composent, souffrent tant de mouvemens contraires, se racourcissent & s'étendent si souvent avec effort, qu'elles ne tardent pas à se rompre. Elles tombent les unes sur les autres, les petites cavitez des tuyaux ne se soûtiennent plus, les voutes s'affaissent, les pores se bouchent, les voyes ouvertes auparavant commencent à se fermer, & ne permettent presque plus au sang ni aux esprits de circuler: ce desordre met les parties hors d'estat de reparer par une nouvelle substance celle qu'elles perdent tous les jours; le sang qui sort des arteres rentre moins librement dans les venes; alors les membres privez de nourriture plient sous un poids qu'ils ne peuvent plus porter, & le corps abbatu tombe dans une langueur universelle. Ajoûtons à cela que la plûpart

des

des fibres des nerfs engourdies par la vapeur narcotique du tabac, dont elles sont remplies, perdent presque tout sentiment, & ne laissent plus de passage libre aux esprits animaux ; car comme le souphre de l'opium se dissout également dans l'huile, dans les liqueurs spiritueuses, dans les salées, & dans l'eau, ce qui le rend different des autres souphres; de même le souphre de la nicotiane, d'une nature semblable à celuy-cy, entrant dans les petits conduits des fibres nerveuses par le moyen des sels qui le lient, s'y dissout par la lymphe, ou par l'esprit qu'il y rencontre. D'où il est aisé de comprendre que les parties branchuës du souphre, se dégageant des liens du sel, s'embarrassent par consequent les unes dans les autres, & bouchent les conduits où elles se trouvent. Il arrive de-là que les esprits animaux ne peuvent plus se faire jour à travers ces souphres, à moins qu'il ne vienne une assez grande quantité d'esprits, pour forcer les obstacles. Mais si les vapeurs narcotiques surviennent sans cesse, si elles se succedent toujours les unes aux autres, il est certain qu'elles boucheront les conduits des fibres à un tel point, que les esprits animaux, quelque abondans qu'ils soient, n'y trouveront plus d'entrée, & que les nerfs engourdis ne pourront plus être reveillez. Aussi la plûpart des jeunes gens, qui prennent trop de tabac, sont attaquez de tremblemens dés leur jeunesse même. Leurs mains mal assûrées n'agissent plus avec la même vigueur, leurs pieds chancelans semblent se refuser au poids du corps, les parties nobles se flétrissent, les fibres spirales du

cœur n'ont presque plus de jeu, ou ne joüent que par saillies: la tissure & la trame des parties se déchire, ou se relâche; la machine vivante se détruit ainsi peu à peu, son mouvement, sans lequel elle ne peut subsister, s'affoiblit de plus en plus, en sorte que la mort, qui sans l'usage immoderé du tabac, auroit été moins prompte, vient d'un pas précipité terminer une vie, qui ne fait que commencer.

Donc le fréquent usage du tabac abrege la vie.

LET-

LETTRE
DE
M. GEORGES BAGLIVI.

De la Societé Royale de Londres, de l'Académie des Sciences d'Allemagne, Docteur en Medecine & Professeur d'Anatomie dans la Sapience, écrite de Rome à l'Auteur *sur le sujet des Vers.*

NICOLAO ANDRY VIRO EXIMIO S. F. P. M.

GEORGIUS BAGLIVUS S. P.

LITTERIS tuis humanissime atque elegantissime scriptis nihil his diebus accepi jucundius, *Antonium Albertum* virum doctissimum, quem ob incredibilem morum suavitatem, & summam erga me fidem ac benevolentiam amavi semper & colui, nunc observo magis, & in oculis, licet à me longe remotum, perpetuo fero. Nam præter innumera quæ ipsi debeo beneficia, nova quotidie, quæ sua est humanitas, mihi conferre non desinit. Nuper enim occasionem mihi dedisse eruditissimum *Nicolaum Andry* Galliarum Æsculapium per Litteras cognoscendi, beneficium ejus puto inter maxima profecto collocandum.

Ad te igitur ut proxime accedam, *Doctissime Andry*, gratæ certe mihi Litteræ tuæ sunt, sed gratissimus qui te ad scribendum animus impulit. A liberali enim & prolixâ erga me voluntate tua profectum esse crediderim studiosum te esse opusculorum meorum, & mihi aliquid atque adeo tantum tribuere in Praxi medicâ quantum optavi equidem semper, sed assecutum me id esse nunquam putavi. Nunc si tu vir auctoritate & doctrina apud Galliarum medicos celeberrimus ita de me sentis, in dubium pene revoco judicium meum, nec me prorsus audeo contemnere, ne à te dissentiam, & enitar multo etiam quàm antea diligentiùs ut accedam proxime, si ullâ ratione potero, quò tu me pervenisse jam existimas, ut aliquando veritati jure des, quod fortasse nunc humanitati magna ex parte largiris.

Valde

GEORGES BAGLIVI

A

M. NICOLAS ANDRY,

Docteur de la Faculté de Medecine de Paris.

RIEN, Monsieur, ne m'a esté plus agreable que vôtre Lettre. J'ay toûjours aimé l'Illustre *Antonio Alberti*, à cause de son érudition profonde, de la douceur singuliere de ses mœurs, & de sa tendresse pour moy, mais je l'aime encore davantage depuis qu'il m'a procuré l'occasion de vous connoître; & entre plusieurs marques d'amitié que j'ay reçûës de luy, je regarde celle-cy comme une des plus singulieres.

Je ressens un extrême plaisir de celuy que vous avez gouté dans la lecture de mon Livre. Je n'osois me flatter d'être parvenu à quelque degré de perfection dans la Pratique de la Medecine; mais peu s'en faut à present, que je ne change d'opinion: La crainte d'être d'un autre avis que le vôtre, me reduit comme par force à juger favorablement de moy-même. Quoiqu'il en soit, Monsieur, je n'oublieray rien, pour acquerir les qualitez que vous m'attribuez, & je feray tous mes efforts, pour rendre conformes à la verité, les sentimens que vous avez de moy.

Je

Valde gaudeo tractationem de Lumbricis per obſervationes & experimenta à te ſuſceptam, quàm primum elegantiſſimis Pariſienſibus typis edendam eſſe ; quod quidem argumentationis genus cum omnino novum ſit & à paucis tali methodo exornatum, magnam ex eo te laudem & exiſtimationem à cunctis reportaturum eſſe confido. Age igitur, opuſque utilitati publicæ ſummopere neceſſarium quam citiſſime poteris expedias.

Cum Epiſtolâ accepi quoque ſchema Lumbrici lati, plurium ulnarum longitudine, à triginta circiter annorum viro, pleuritide ac delirio laborante, excreti. Latus itaque Lumbricus cum non occurrat frequenter in praxi, quatuor ſunt quæ de illo à me petis. 1. Quidem, an ab ovo ducat originem? 2. Deinde undenam tanta ipſi longitudo? 3. An ab utero matris, ut Medicinæ parens obſervavit, ferant ipſum ægroti. Denique, frequenſne ſit in urbe Româ, ut in Hollandia eſſe ſolet? An vero rarus ut in Galliis? quæris iterum utrum experimenta à me relata circa Lumbricos, lib. 1. Praxeos, fuerint circa Lumbricos terreſtres, an circa Lumbricos humanos? De ſingulis breviter, pro ingenii tenuitate, nonnulla dicamus.

Omnium animalium ac vegetabilium principium & origo ab ovo eſt; quid enim aliud plantarum ſemina quam ovum, in quo veluti in compendio quodam univerſa futuræ plantæ rudimenta contrahuntur, eaque, accedente nutritii ſucci fermentatione, aeris elatere, duplicique calore, altero quidem ſolis, altero verò telluris magnæ matris centrali, ſenſim veluti ſoluta compedibus excitantur, creſcunt, & ad tantam, debito tempore, perveniunt magnitudinem, quanta unicuique plantarum generi ex congenitis naturæ legibus debetur.

Je me réjoüis d'apprendre que vous travailliez à un Traité sur les Vers du corps de l'homme, & que vous l'appuyiez de l'experience & de l'observation. Comme c'est un sujet important, sur lequel on n'a point encore écrit à fond, & que la maniere, dont vous vous y prenez, est une Methode que jusqu'icy peu de gens se sont donné la peine de suivre; vôtre travail ne peut manquer d'avoir une approbation generale. Hâtez-vous donc, Monsieur, de donner au public un Ouvrage si necessaire.

J'ay reçû l'Estampe du ver plat que vous avez fait sortir du corps d'un malade attaqué de pleuresie & de transport au cerveau. Vous me demandez mon sentiment sur cette sorte de ver. 1. Si je pense qu'il vienne d'un œuf. 2. A quoy j'attribuë sa longueur extraordinaire. 3. Si je crois qu'il s'engendre dans l'homme, dés le ventre de la mere, comme l'écrit Hippocrate, & s'il est rare ou commun à Rome. Vous me demandez encore si c'est sur des vers de terre, ou sur des vers du corps, que j'ay fait les experiences que je rapporte dans le premier Livre de ma Pratique. Je vais vous répondre, Monsieur, sur ces cinq articles, le plus clairement & le plus succintement qu'il me sera possible.

Je suis fort de vôtre avis sur la generation des insectes. Tous les animaux & tous les vegetaux tirent leur origine d'un œuf. Que sont toutes les graines des plantes, sinon autant d'œufs, qui renferment en abregé tous les principes de la plante qui doit sortir. La fermentation du suc nourricier qui se presente, le ressort de l'air, la chaleur du Soleil, & le feu central de la terre, dévelopent ensuite ces principes, les mettent en mouvement, & les font croî-

Si talia Philosophi ac Medici ád unum omnes de vegetabilibus opinantur, quantò magis sentiendum id erit de viventibus non solum perfectis, verum etiam de imperfectis quæ vulgo vocant insecta. Nam præterquam quod idem rebus in omnibus ac æquabilis ordo sit, & ab uno oriantur omnia principio, & omnia in unum, post generalem quemdam desinant circuitum : Insecta admirabili partium nexu, & constructione, iisdemque nobiliori vitalium operationum exercitatione, non solum plantis minime cedunt, sed ea in re illis longe antecellunt.

Quamobrem cum nemo plantas à putredine oriri statuerit, ne quidem insecta aliaque vilia animalcula ab eadem origine deducere debere suam, cum ratione æstimantur. Pudet enim Philosophum ac Medicum felicissimo scientiarum hoc sæculo, in quo per experimenta, solidaque Mathematices præcepta, rerum causæ illustrantur, fortuito putredinis casui tribuere, quæ constans & perpetua seminibus inhærens naturæ lex moderatur & dirigit.

Non enim putredo est quæ viventia producit imperfecta; sed putrescentium rerum calor & fermentatio, rerum semina undequaque vagantia per orbem, fœcundat, ut ita dicam, sive potius futuri animalculi primordia fœcundato in ovulo torpida & inertia excitat, fermentat, ac veluti primam vitæ auram eisdem inspirat, idemque cum illis agit quod calor solis, aut gallinæ incubatio gallinaceis cum ovis & in Bombycum ovulis.

Qua

croître peu à peu jusqu'à l'étenduë qui leur est prescrite par la nature, selon les differentes especes des plantes.

Si tous les Philosophes & tous les Medecins conviennent sur ce point à l'égard des vegetaux, à plus forte raison doit-on penser la même chose des animaux, tant de ceux que l'on appelle imparfaits, que de ceux que l'on appelle parfaits : Car outre qu'en toutes choses il y a un ordre toûjours égal, toûjours semblable à luy-même, que tout vient d'un même principe, & aprés un certain circuit de mouvement, retourne au même terme ; on remarque dans les insectes une structure, une liaison d'organes ; des operations & des mouvemens qui les mettent fort au dessus des plantes.

Ainsi, puisque les vegetaux ne s'engendrent point de pourriture, c'est une consequence que les insectes n'en viennent point non plus. Il seroit honteux à un Philosophe, à un Medecin, dans un Siecle aussi éclairé que celuy-cy, où l'experience & les solides préceptes des Mathematiques, ont apporté tant de lumiere pour la découverte des causes, d'attribuer à un arrangement fortuit de matiere corrompuë, ce que la loi invariable de la nature fait d'une maniere si constante & si reglée dans toutes les semences.

Ce n'est donc point la pourriture qui produit les insectes ; mais ce qu'il faut remarquer, c'est que la chaleur & la fermentation des choses qui pourrissent, contribuë à la fécondité des œufs des insectes, ou plûtôt excite & reveille les parties imperceptibles de l'animal cachées dans l'œuf déja fécond ; & leur donne comme le premier soufle de vie. Cette chaleur fait

Quæ ſuperius de inſectis univerſe diximus, ad Lumbricos quoque in homine naſcentes jure quodam poſſunt accommodari, ut pote qui non à putreſcente generantur, κακοχύλῳ ſicuti vulgo putant pſeudogalenici, ſed ab eodem Lumbricorum ovula in inteſtinis latentia excitantur, & ad vitæ actus reducuntur.

Latus itaque Lumbricus ab ovo ſui generis originem ducit ſuam, & ſicuti ſingularum rerum ſingulæ ſunt proprietates, à quibus ne minimum quidem deflectere queunt ob inviolabiles naturæ leges iiſdem impoſitas; ita & lumbrici lati, naturâ ſuâ, progigni ſolent in fœtu hærente adhuc in utero matris; paulatim creſcunt in orbiculos, donec faſciarum more univerſam inteſtinorum molem adæquent. Non niſi poſt plurium annorum curſus ad debitam perveniunt longitudinem, creſcentibus enim ſenſim hujus inſecti particulis, ſenſim quæ jàm creverunt manifeſtantur.

Nec mirum tam longo tempore propriam acquirere magnitudinem, familiare namque eſt naturæ, prout in ovorum cicatricibus, plantarum ſeminibus, & in ipſâ vegetatione obſervamus, partium lineamenta primò deſcribere, ſacculos nempe membranaceos, quos deinde, humore replendo, ſtato tempore manifeſtat; reddito enim craſſiore. contento in ſacculis ſive utriculis icore, ab ambiente membranâ figuram & tutamen obtinet, atque ita pro naturæ ordine, viſcera & partes omnes, ſuo quæque tempore, breviori aut longiori, pro animalium ac vegetabilium varietate exoleſcunt.

Opi-

fait le même effet que celle du Soleil, ou que celle d'une poule qui couve.

Ce que nous disons des insectes en general, se peut dire en particulier des vers qui s'engendrent dans le corps humain, ils ne viennent point d'un suc corrompu, comme se l'imaginent les faux Galenistes, mais un suc corrompu échauffe & réveille les œufs de ces vers, qui éclosent par ce moyen.

Le ver plat tire donc son origine d'un œuf de son espece; & comme tous les estres ont des proprietez, qui ne les abandonnent jamais; à cause des loix immuables de la nature, le ver plat a cecy de particulier, qu'aprés s'estre engendré dans les enfans, lorsqu'ils sont encore au ventre de leurs meres, il croit peu à peu dans la circonvolution des intestins, jusqu'à ce que, semblable à un ruban, il ait atteint toute l'étenduë des boyaux. Il ne parvient à cette longueur qu'aprés plusieurs années, parce qu'il faut que ses parties commencent premierement à se déveloper & à croître peu à peu, avant que de pouvoir se manifester d'une maniere si sensible.

On ne doit point s'étonner qu'un si long espace de tems soit necessaire pour l'accroissement parfait de cet animal, veu que c'est la coûtume de la nature, ainsi qu'on le voit dans le germe de l'œuf, dans les graines des plantes, & dans l'accroissement des vegetaux, de tracer d'abord les premiers lineamens de ce qu'elle veut mettre au jour; c'est-à-dire de former premierement de petits sacs membraneux, qu'elle remplit d'une humeur delicate, & qu'elle manifeste aprés dans le tems arrêté. L'humeur ainsi renfermée se trouve défenduë contre les injures exterieures, el-

Opinionem hanc confirmant admirabiles Bombycum, formicarum, aliorumque insectorum Metamorphoses, ipsorum enim alæ, spicula, variæque corporis partes licet antea extiterint, non nisi paulatim, & statuto quæque tempore, se nobis produnt.

Dentium semina in alveolis, plures per annos, sicuti & pilorum glomeramina iu bulbo sive radice suâ, in subcutaneâ pinguedine implantata reconduntur, donec tandem accedente necessariâ maturitate, veluti vegetando foris erumpant. Ita & lumbrici lati longitudo ingens, quamvis in ovulo tota, veluti in compendio quodam, contracta sit, non apparet tamen antequàm debitam maturitatis suæ metam acquisiverit.

Unde non ab uberiori quo vescuntur alimento, incredibilis eorum longitudo deducenda, prout nonnulli falsò opinantur, sed à congenitis proprietatibus huic lumbricorum generi præ aliis familiaribus; vescantur enim & saginentur cibis quantùm velint pygmæi, pygmæi tamen semper erunt.

Sed

elle s'épaissit & reçoit enfin, par le moyen des envelopes qui la resserrent, la figure qu'elle doit avoir. C'est ainsi que tous les animaux & tous les vegetaux, selon les differentes especes qui les distinguent, & selon l'ordre étably par la nature, arrivent chacun en plus ou en moins de tems, à la grandeur qui leur est propre.

Ce sentiment se trouve confirmé par les Metamorphoses admirables du ver à soye ; car encore que ses aîles, son aiguillon, & les autres parties qui paroissent quelque tems aprés sa naissance, soient déja auparavant dans cet animal, elles se débroüillent neanmoins par degrez, & ne se montrent qu'aprés un certain nombre de jours.

Les dents demeurent cachées plusieurs années dans leurs alveoles, les cheveux sont long-tems enfermez comme en pelotons dans leur bulbe, ou dans leur racine, jusqu'à ce qu'aprés un certain point de maturité ces petits corps viennent enfin à forcer leurs prisons, & à croître à la maniere des plantes. C'est ainsi que la longueur extraordinaire du ver plat, quoique renfermée toute entiere dans le petit œuf qui la resserre, ne paroist neanmoins qu'aprés que l'œuf est parvenu à un certain terme, par où l'on voit qu'il faut attribuer l'étenduë de cet insecte, non à l'abondante nourriture qu'il prend dans les intestins, ainsi que se l'imaginent mal à propos quelques Philosophes, mais à une proprieté particuliere qui le distingue des autres vers. En effet, qu'un pygmée, par exemple, mange tant qu'il voudra, qu'il s'engraisse des meilleures viandes, il demeurera toûjours pygmée.

Sed hîc ulteriùs quæris an ab utero matris eum adferant infantes, an vero poſtea in illis generetur. Summus Medicinæ parens lib. 4. de morb. primam, ut tu obſervas, tenet opinionem, & cum ipſius præcepta naturæ oraculo confirmata ſint, haud facile ab ejus ſententiâ recedo; & ſi recedam non me profecto rationes, aut vana hypotheſeon (quas flocci pendo) figmenta, ad recedendum moverent. Sed propria experientia, per multiplicem obſervationum ſeriem conſtans reddita & infallibilis. Quare ſicuti plures dantur Hereditarii morbi, qui ex utero ſua ducunt principia, quidni etiam de latis lumbricis hoc idem ſentiendum, multo magis cum divinum ſenem hujus rei habeamus auctorem?

Ait hic, loco jam laudato, ex lacte & ſanguine redundante & corrumpente ſe, hos vermes in fœtu, uteri clauſtris concluſo, produci; idque non ſine ratione opinatus eſſe videtur: Sugit enim puer in utero lacteam Lympham, ut certis recentiorum obſervationibus probatum eſt; à cujus putreſcente fermentatione excitantur latentia horum lumbricorum ovula, & ad vitam diſponuntur, quod quidem aliarum rerum putreſcens fermentatio præſtare forſan non poteſt.

Eademque de cauſa factum eſſe puto ut hic vermis epidemice graſſetur in Hollandia præ aliis regionibus, nimium

Vous me demandez icy, si je crois que cet insecte s'engendre en l'homme dés le ventre de la mere; Hippocrate le pense de la sorte dans le 4. Livre des Maladies nombre 27. ainsi que vous le remarquez dans vôtre Lettre. Or, comme les paroles de ce grand homme sont presque toûjours l'écho de la nature, je ne voudrois pas m'écarter facilement de son opinion, ou si je m'en éloignois, ce ne seroit point pour me laisser aller aux frivoles subtilitez du raisonnement, ni aux vaines fictions des Hypotheses, que je fais gloire de mépriser; ce seroit pour m'attacher à quelque experience constante, qu'une longue suite d'observations m'auroit fait connoître infaillible. Il y a plusieurs maladies qu'on apporte du ventre de la mere, comme sont celles que nous appellons hereditaires; pourquoy ne penserons-nous pas que le ver plat soit de ce nombre, sur tout lorsque nous avons pour nous l'autorité d'un homme aussi éclairé qu'Hippocrate?

Cet Auteur, au même endroit que nous venons de citer, dit que ce ver s'engendre dans le fœtus, lorsque le sang & le lait de la mere étant trop abondans viennent à se corrompre, & il ne paroît pas avancer cela sans raison; car en effet, comme on l'a découvert certainement par plusieurs observations modernes, l'enfant dans le ventre de la mere, succe & tire par la bouche une lymphe, qui tient de la nature du lait, & dont, sans doute, la corruption & la fermentation reveille les œufs des vers plats, & les dispose à la vie, ce que la corruption des autres choses n'est peut-être pas capable de faire.

Je crois que c'est la raison pourquoy ce genre de ver est plus commun en Hollande, parce

 qu'on

mium abundante lacticiniis ; cujusque incolæ lacte & caseo fere perpetuò saginantur. Cognovi Romæ anno 1696. juvenem viginti annorum, pallidum, macie affectum, sputatorem, & in omni lacticiniorum usu intemperantem, hic cum mane cœpam cultro resecaret, ejus odore ita vehementer commotus est, & adeo ingenti suffocatione correptus, ut brevi se moriturum putaret, nisi superveniente vomitu, ejecisset lumbricum teretem triginta pedes longum, & rotundam in pilam conglobatum, quo excluso statim convaluit.

An præterea generari quoque possint lati lumbrici in adultis, nihil audeo dicere, cum nihil hac de re mihi adhuc constet experientiâ. Puto tamen impossibile non esse, licet Hippocrates suo tempore non observaverit, & ut in re difficili clare & distincte procedamus, observandum est an æger signa det lati lumbrici ab ineunte ætate, an vero postea & annis jam gravis. Si primum sit, ab utero esse credas ; si alterum non nisi eodem adulto genitum esse existimandum. Difficile enim adducor ut credam puerum ab infantia in intestinis lumbricum gerere, nec affici symptomatis quæ cum hoc vermium genere conjunguntur.

Sunt autem dolor circa jecoris regionem jejuno tempore, ingens sputatio ; & si dolor nimis excruciet, aphonia supervenit. Tormina circa ventriculum ferociunt : pallidi sunt & imbecilles, ad labores pigri, quandoque fastidiunt cibos, quandoque appetunt inordinatè, vermiculos figurâ cucurbitinâ excernunt, qui cum sint resciffæ partes lati lumbrici, illos dum apparent pro signo horum pathognomonico habet Doctissimus Dodonæus cum Medicinæ parente, loco citato.

In

qu'on y abonde en laitage, & que les Habitans n'y vivent presque que de lait & de fromage. J'ay connu à Rome en *1696.* un jeune homme de 20. ans extrêmement pâle, fort maigre, grand cracheur, lequel faisoit excés de toutes sortes de laitages. Un matin, comme il coupoit un oignon, l'odeur luy en vint si fortement au nez, qu'il demeura comme suffoqué, & qu'il croyoit mourir ; quelques momens aprés il luy survient un vomissement, & il jette un ver rond de trente pieds de longueur, tout roulé comme un peloton, aprés quoy il revint à luy.

De sçavoir si les vers plats s'engendrent aussi quelquefois dans les adultes, c'est ce que je n'oserois decider, l'experience ne m'en apprend rien ; j'estime cependant que cela n'est pas impossible, quoique Hippocrate ne nous en parle pas. Pour s'éclaircir du fait, il faudroit, quand les malades rendent de ces vers, examiner s'ils ont donné des signes de cette maladie dés leur enfance, ou s'ils n'en ont donné qu'aprés ; dans le premier cas il y auroit lieu, sans doute, de conclurre que les vers auroient été formez avant la naissance de l'enfant : & dans le second qu'ils ne se seroient produits que long-tems aprés : Car il n'est pas probable qu'on puisse apporter dés la naissance un ver de cette sorte, sans être d'abord attaqué des symptomes qu'il a coûtume de causer.

Ces symptomes sont, un crachement continuel, des tranchées, une grande pâleur, une foiblesse de tout le corps, tantôt des dégouts, & tantôt des appetits dereglez pour les mêmes viandes, des douleurs que l'on sent à jeun vers la region du foye, & dont la violence fait quelquefois perdre tout à coup la parole, de peti-

In Urbe Româ, & in reliquâ penè Italiâ, non ita frequens est latus lumbricus ut in Hollandiâ, quia Itali humidam, paludosam, frigidamque non incolunt regionem, nec forsan sunt nimiùm intemperantes sicuti Hollandi, præstantius enim pharmacum contra lumbricos sobrietate non datur.

Quatuor ab hinc annis observavi Romæ puerum duorum annorum, excrevisse per alvum, vermem vivum viginti pedes longum, quem, nisi fuisset à matre rescissus, multò longiorem vidissemus.

Puer erat pallidus, & multum imbecillis. Eodem tempore mulier corripitur febre cum ingenti dolore, tumoreque in hepatis regione, vena brachii tunditur sed frustrâ: dolentem locum ungi jussimus oleo absynthii per coctionem facto; paulo post vomitus & Diarrhæa superveniunt, & centum vermes ex ascaridum genere ejecit, & sanitatem recuperavit. Quindecim post dies recrudescunt omnia ut suprà; de verminibus denuò suspicamur, contusis tribus manipulis absynthii romani, & affectæ parti appositis quindecim vermes emisit, statimque convaluit; hunc vero dolorem circa regionem Hepatis, sed intestini colon è regione hujusce visceris, fuisse arbitrandum. Multa de lato lumbrico videntur apud Spigelium, & Sennertum, multa apud hunc de verme umbilicali, de crinonibus sub cute. Apud Panarolum de vermibus cucurbitinis, rostratis ac pilosis ad mille per alvum vivis excretis, sæviente malignâ febre Epidemicâ, ab uno solùm ægrotante.

Ex-

tes portions vermiculaires en forme de graines de concombre, lesquelles sont des fragmens du ver plat, & que Dodonée aprés Hippocrate regarde comme les signes caracteristiques de cette maladie.

Le ver plat n'est point commun à Rome, ni dans le reste de l'Italie, comme en Hollande: ce qui vient, peut-être, de ce que les Italiens n'habitent pas, comme les Hollandois, un pays froid, humide, & marescageux; & que d'ailleurs ils ne sont pas si intemperans qu'eux à l'égard des laitages; car il n'y a pas contre les vers de préservatif comparable à la sobrieté.

J'ay vû à Rome, il y a quatre ans, un enfant de deux ans qui rendit par le bas, un ver vivant, long de vingt pieds, que j'aurois encore trouvé plus grand, si la mere de l'enfant n'avoit rompu le ver.

Cet enfant étoit pâle & fort languissant: Dans le même tems une femme fut attaquée de fiévre, & d'une grande douleur à la region du foye, avec tumeur, j'ordonnay d'abord une saignée du bras, mais elle fut inutile. Je fis mettre ensuite sur la partie malade de l'huile d'absynthe, il survint aussitôt à cette femme un vomissement & une diarrhée, & elle rendit cent ascarides, aprés quoy elle fut guerie. Quinze jours aprés, le mal recommença, je fis piler trois poignées d'absynthe, qu'on appliqua sur la region du foye: ce qui ne fut pas plûtôt fait, que la malade rendit quinze autres vers, & recouvra la santé. Pour moy, je crois que cette douleur de la region du foye n'étoit point du foye même, mais de la partie de l'intestin colon, qui passe à la cavité de ce viscere. Spigelius

Experimenta quæ circa lumbricos feci, & in praxeos nostræ lib. 1. descripsi ; non fuere circà lumbricos terrestres, sed humanos. Muliercula enim quinquaginta ann. nata Febre & dyssenteriâ correpta, ter centum circiter vermes vivos ejecit Romæ anno 1694. Erant longitudine Faseoli, figurâ fere cucurbitini. Injecti in spiritum vini & in infusionem seminum santonici post quinque horas periere. Post novem in vino, dissolutione aloës, extracti Camædrios, & extracti Tabaci. Die jovis, horâ decimâ quinta, positi fuere in oleum amigdalarum dulcium, in succum Limonum, in aquam tetuccianam (mineralis est, & salinis principiis abundat) & in vas mercurio vivo semiplenum. Sequenti die veneris horâ maturinâ in oleo amigdalarum dulcium inveni vivos, sed valde torpidos, & imbecilles ; vivos verò, vegetos & valde mobiles in aquâ tetucciana, in succo limonum, & in vase mercurii. In hoc tamen mercurii contactum fugiebant, & ad summitatem vasis progrediebantur. Immersi in aquam florum aurantiorum & rosarum, post octo horas convulsionibus correpti, obiere. Atque hæc de lumbricis.

Miri-

& Sennert ont écrit au long du ver plat, ce dernier fait aussi mention du ver umbilical; il y a des vers qu'on appelle crinons, dont parlent quelques Auteurs. Panarolus rapporte l'histoire d'un malade, qui dans le tems d'une fiévre maligne épidemique, rendit des milliers de vers vivans, dont les uns avoient des becs, les autres étoient velus, & les autres ressembloient à des vers cucurbitaires.

Quant aux experiences que j'ay rapportées sur les vers dans le premier Livre de ma Methode Pratique, je les ay faites, non sur des vers de terre, mais sur des vers du corps humain. En 1694. une bonne femme, âgée de cinquante ans, malade icy à Rome d'une fiévre & d'une dyssenterie, rendit environ trois cens vers tout vivans, longs comme des féves, & presque faits comme des vers cucurbitaires. J'en jettay quelques uns dans de l'esprit de vin, & dans une infusion de graines d'absynthe santonique, où ils moururent au bout de cinq heures. J'en mis d'autres dans du vin, dans de l'aloës dissout, dans de l'extrait de camædris, dans de l'extrait de tabac, & ils y vêcurent neuf heures. D'autres (c'estoit un Jeudy sur les neuf heures du soir) dans de l'huile d'amandes douces, dans du suc de limon, dans un vaze à moitié plein de mercure, dans de l'eau de Tectucium, qui est une eau minerale fort chargée de sel; & le Vendredy matin je trouvay engourdis ceux que j'avois mis dans l'huile d'amandes douces; agiles & vigoureux, ceux qui étoient dans l'eau de Tectucium, dans le syrop de limon, & dans le vaze de mercure: il faut remarquer que ces derniers fuyoient le mercure, & s'efforçoient de gagner le haut du vaze. J'en mis d'autres

Mirifice delectatus sum non defuisse in Galliis, (sed quando illustris & inclita Galliarum Regio claris viris ferax non fuit?) acres ingenio viros qui mecum sentiant difficillimis hisce praxeos medicæ temporibus, in quibus omnia speculationum & hypothesèon fluctibus agitata turbataque videmus, non ante cessaturam tempestatem, quàm medici spretâ opinionum arrogantiâ & fastu, ad Hippocratem clavum tenentem & moderantem confugiant, & ab eodem naturæ voce loquente discant quâ viâ progrediendum sit ut ad veritatis metam in Medicina, tandem perveniamus.

Elapso anno in Regiam societatem Anglicanam adscriptus fui, ut vides; nunc in Academiam Germanorum, quod ad te scribo propterea quod gratum id tibi fore confido. Hoc eodem tempore scripsi Epistolam ad amicissimum Antonium Albertum, de quâ illum moneas rogo. Vale Galliarum Ocelle, & Reipublicæ bono, saluti tuæ consulere non desinas.

Romæ. Pridie Idus Julias. 1699.

dans de l'eau de fleurs d'oranges, & dans de l'eau de rose, huit heures aprés ils y moururent avec des convulsions. Voilà pour ce qui regarde les vers.

Je suis ravy, Monsieur, de voir par vôtre Lettre qu'en ce tems, où la Medecine est comme sur le point de perir par les Speculations & les Hypotheses, dont on l'accable, il se trouve en France des esprits éclairez, qui voyent le danger qu'elle court, qui reconnoissent que l'unique moyen de la conserver, c'est de fuir le faste des opinions, & de recourir à Hippocrate, pour apprendre de luy, comme de l'Interprête de la nature, le chemin de la verité. Je ne suis point surpris qu'il y ait ainsi en France des Genies élevez, que l'erreur ne sçauroit surprendre; car quand est-ce que cette illustre Nation n'a pas esté fertile en grands hommes?

Vous voyez par le programme que je vous envoye, que j'ay esté reçû depuis l'année derniere dans la Societé Royale de Londres. je le suis à present dans l'Academie d'Allemagne: Je crois que cette nouvelle vous fera plaisir. je viens d'écrire à nôtre cher amy l'illustre *Antonio Alberti*, je vous prie de l'en avertir. Adieu, Monsieur, conservez vous pour l'interest du public.

De Rome, *ce* 14. *Juillet* 1699.

Observations particulieres.

SUR la fin du mois d'Août de l'année 1699. je fus appellé chez M...... pour voir une petite Demoiselle malade d'épilepsie depuis six mois. Son mal, selon ce que me raconterent ses Parens, étoit venu d'une peur qu'on luy avoit faite. Aprés avoir tout examiné, je crûs que l'unique moyen de la guerir étoit de luy donner contre les vers, & je mis par écrit ce qu'il falloit faire pour cela. Ce sentiment étonna d'abord les Parens, qui trouverent bizarre que j'ordonnasse un remede contre les vers, pour guerir un mal, dont la peur étoit la cause. Un Charlatan, qui avoit promis de guerir la malade, ne manqua pas de déclamer contre ce procedé, & persuada aux Parens de mener leur enfant à la Campagne avec luy; mais comme l'enfant s'y trouva plus mal, on congedia le Charlatan, & on s'avisa de faire mon remede, plûtôt sans doute, pour n'avoir rien à se reprocher, que par aucune esperance qu'on en eût. La malade, aprés l'avoir pris, rendit beaucoup de vers, plusieurs jours se passerent sans accés d'épilepsie; le Pere m'écrivit une Lettre, où il me marquoit son étonnement, qu'une maladie de peur eut été causée par des vers: Je luy en écrivis une autre en réponse, où je luy faisois voir que ce n'étoit pas une chose sans exemples. Comme ces deux Lettres confirment un fait important, dont la connoissance me paroît d'une tres-grande utilité dans la Pratique, j'ay crû à propos de les inserer icy. Au reste, j'avertis que l'enfant est guery à present, & n'a eu besoin d'aucun autre remede.

Let-

Lettre à l'Auteur.

JE ne ſçay, Monſieur, ſi je dois crier victoire, mais depuis le breuvage pris, voila ſix jours ſans accés. Vous ſçavez que cela a chaſſé beaucoup de vers ; j'ay fait ſaigner mon enfant dans le tems que vous avez marqué, puis j'ay regardé au Soleil dans un verre quelques goutes de la ſeroſité de ſon ſang, comme vous nous aviez dit de faire, & nous y avons trouvé de petits vers, mais preſque imperceptibles. Tout cela me paſſe, je vous l'avouë, & je ne comprends pas comment un effet de peur peut être une maladie de vers. J'ay congedié mon Charlatan, il avoit raiſon de dire que je connoîtrois à la fin qu'il avoit un beau ſecret ; car s'il n'en a point eu pour guerir ma fille, je puis dire qu'il en a eu un bon, pour tirer bien de l'argent de moy. Mandez-nous quelle conduite il faut que nous tenions à preſent, pour n'avoir pas une courte joye. Nous executerons de point en point vôtre ordonnance.

Une Dame de nos amies, qui a quelques ſecrets qui luy ont été donnez, m'a dit que ſi ma fille venoit à retomber, il n'y avoit qu'à prendre un arrierefaix, le faire ſécher, le pulveriſer, & en donner à l'enfant un gros, que cela luy feroit ſortir du corps tous les vers, elle m'a dit ce ſecret comme une choſe ſinguliere & inconnuë ; faites-moy la grace de m'écrire ce que vous en penſez, je ne feray que ce que vous me direz. L'Apoticaire, chez qui j'envoye querir ce qu'il faut, m'a fait dire que ſi l'on ajoûtoit de l'eau de chardon benit dans le breuvage que vous avez ordonné, le remede en auroit peut-

être plus de force, & qu'il ne croit pas que vous le désaprouviez. Au surplus, depuis trois ou quatre jours, il me semble que mon asthme me veut reprendre; on m'a conseillé une goute d'esprit de vin le matin dans un peu d'eau, pour me subtiliser le sang & les humeurs; on m'a conseillé aussi d'éviter le sel, & toutes les choses salées, parce qu'on dit que le sel épaissit le sang, & l'empêche de circuler.

Madame........ est resoluë de suivre vôtre avis, & de ne point laisser toucher à son sein; ce qu'elle a appris au sujet de feuë Madame Le....... fait qu'elle craint les Charlatans plus que jamais. On m'a dit une chose que je ne sçavois pas, qui est que cette femme, qui avoit entrepris M......... voulut aprés cela l'obliger à luy payer une somme considerable, luy soûtenant qu'elle l'avoit guerie, & qu'alors Madame Le R...... pour se délivrer de la poursuite de cette Charlatane, fut obligée de vous demander une attestation de l'état pitoyable où cette femme l'avoit reduit. J'ay oüy dire qu'auparavant un certain Avocat, qui manquoit de cause apparemment, luy avoit fait des remedes, & que c'est cet Avocat qui avoit le premier fait ouvrir le sein; si vous sçavez les noms de l'un & de l'autre, vous me ferez plaisir de me les mander, j'ay des raisons pour les sçavoir. Je vous envoye cy incluse * une ordonnance qu'un Medecin a donnée pour les vers à un de mes amis; cette ordonnance m'a été envoyée comme un secret. On m'a dit icy que le fils de Monsieur le M....... Avocat au Parlement, étoit mort de vers, que vous y aviez été appellé en consultation quelques jours avant sa mort, & qu'un remede que vous luy aviez ordonné sur le champ, luy avoit fait rendre

un

un grand nombre de vers, mais que vous n'y aviez pas été appellé assez-tôt. Mr. de ..... a été bien touché de cette mort, veu qu'elle luy a enlevé un homme de bien, dont il faisoit beaucoup d'estime. Je suis, Monsieur, &c.

** Poudre contre les vers dans l'épilepsie des petits enfans.*

℞. Rheub. & agar. un gros. Esula préparé, un scrupule; diagrede, un demy scrupule; coraline, corne de cerf brûlé, de chacun demy once; myrrhe, zedoire, fleurs de tanaisie, de chacun un scrupule; sel d'absynthe & sel de tartre, de chacun un demy gros, reduire le tout en poudre subtile, & y ajoûter un peu de sucre. La dose est depuis un scrupule jusqu'à un gros, selon les âges.

Réponse de l'Auteur.

J'AY une extrême joye, Monsieur, que le remede ait bien réüssi, il faut le réïterer dés le lendemain du jour que vous aurez reçû cette Lettre; on laissera ensuite passer trois jours, aprés quoy on recommencera. Il est important de continuer le regime ordinaire, & sur tout d'empêcher qu'on ne fasse peur à la malade. On croit par ces frayeurs tenir en bride les enfans, & on leur fait un tort extrême, & pour le corps & pour l'esprit; car si en les intimidant de la sorte on ne leur cause pas toûjours des maladies, on leur gâte infailliblement la raison; il faut outre cela laisser jouer Mademoiselle vôtre fille, avertir sa Gouvernante de ne la point tant menacer quand elle aura fait quelque faute en lisant, mais de la traiter alors avec douceur, de la repren-

dre

dre sans emportement, de rire même quelquefois de ses fautes, sur tout d'interrompre ses petites Leçons par quelques relâches, lorsqu'elle s'ennuyera, & puis de l'y ramener insensiblement, en un mot de luy faire un jeu de ses devoirs. Avec cette adresse on anime les enfans, & on les instruit sans les attrister. Si vous avez soin, Monsieur, que la petite malade soit ainsi gouvernée, vous ne devez point douter que nos remedes ne la guerissent absolument.

La surprise où vous étes qu'un mal, dont l'occasion vient de peur, ait pû être causé par des vers, est bien fondée, si vous cherchez comment cela peut arriver; car la raison n'en est pas facile à trouver; mais si vous n'êtes surpris de la chose que parce que vous la croyez sans exemple, il faut revenir de vôtre surprise.

Thomas Cornelius, de la Ville de Consence en Calabre, homme tres-docte, rapporte * avoir vû une petite fille, qui aprés un saisissement de peur, dont elle pensa mourir sur l'heure, tomba insensiblement en langueur, prit un teint pâle, devint sujette à des douleurs dans la poitrine, fut ensuite attaquée de fréquens accés d'épilepsie, & mourut aprés avoir cruellement souffert; il raconte qu'on ouvrit le corps de cette fille, & qu'aprés avoir bien cherché, l'on n'y découvrit d'autre cause de sa mort que des vers, qui luy avoient rongé les vaisseaux du cœur. Cet Auteur remarque que la peur produit dans les animaux le même effet. Un étourneau que l'on nourrissoit dans une basse cour, & que des enfans effarouchoient sans cesse en courant aprés, devint

* *Thomæ Cornelii Consentini, progymn. de nutricat. prog. 6.*

devint sujet à des convulsions, qui le firent tomber du haut mal. Thomas Cornelius dit qu'il eut la curiosité d'ouvrir cét oiseau, & qu'il y trouva la base du cœur toute entrelassée de vers. Il ajoûte que cela le porta à essayer si en épouventant souvent des poules, il se produiroit aussi des vers dans ces animaux, & il dit qu'il se mit à en effaroucher plusieurs pendant quelques jours, qu'il les ouvrit ensuite, & qu'il leur trouva dans chacune de grands vers à la region du cœur.

Voilà, Monsieur, de quoy faire bien des reflexions, & en même tems de quoy vous consoler, puisque ces observations sont un grand préjugé, que la maladie de Mademoiselle vôtre fille est venuë de vers, & qu'ainsi nous avons été à la cause du mal : ce qui doit vous donner lieu d'esperer une entiere guerison.

Pour ce qui est de ce remede, qu'une Dame de vos amies vous a enseigné, ce n'est point un secret si particulier, il est dans plusieurs Auteurs, mais ils y ajoûtent de l'aloës, & mettent une condition, qui est que l'arrierefaix doit être d'un premier accouchement; je ne sçay point par moy-même si cela réüssit, car je ne l'ay jamais essayé; mais je sçay bien que * Luc Tozzi, aujourd'huy Medecin du Pape, assûre avoir guery par là un jeune homme, & luy avoir fait rendre un ver plat fort long. Le remede est bien facile, & nous pourrons l'essayer s'il est necessaire; mais je ne crois pas que nous en ayions besoin, cependant je ne veux rien décider de huit jours d'icy.

Quant à ce que dit vôtre Apoticaire; je n'ay autre

* *Lucæ Tozzi Neapolitani in Hip. Aphor. comm. lib.* 2. *Aphor.* 21.

autre chose à vous répondre, sinon que vous vous gardiez bien de mêler de l'eau de chardon benit avec celle qui entre dans nôtre breuvage contre les vers. Il est vray que ces deux eaux se rapportent assez en vertus, mais deux choses qui ont une même qualité étant seules, la perdent quelquefois étant mêlées. L'huile de vitriol & l'huile de tartre, dont l'une est fort acide & fort piquante, ne sont pas plûtôt ensemble, qu'elles perdent toute leur pointe, & font une liqueur insipide. Voilà comme les mélanges changent tout quelquefois; c'est à quoy les plus habiles Medecins ont toûjours eu beaucoup d'égard, & Boetius de Boot *, Medecin de Rudolphe II. étoit si soigneux là-dessus, qu'avec huit grains de besoard, & une once d'eau d'ozeille, qu'il avoit coûtume de donner contre les fiévres malignes, il n'osoit mêler aucune autre eau, quelle qu'elle fut; il ne souffroit pas même qu'aprés ce remede on donnât au malade, avant l'espace d'une heure, aucune chose à boire, de peur qu'une autre sorte de breuvage, quand même il auroit eu la même vertu, n'empêchât ou n'affoiblit l'action du premier; car enfin, ajoûte-t'il, il y a quelquefois dans les choses des contrarietez secretes qui nous passent, & qui sont cause que des remedes, qui tout seuls auroient eu l'effet qu'on en attendoit, ne font plus rien dés qu'on les a mêlez.

Vous me mandez qu'on vous conseille l'esprit de vin pour vôtre asthme, parce, dit-on, que l'esprit de vin subtilise le sang & les humeurs, je ne sçay, Monsieur, qui vous a donné ce beau conseil, mais si c'est un homme qui se mêle de Medecine, vous voulez bien que je vous dise qu'il

* *Boetius de Boot de Lapid. & gemm. lib. 2. cap. 193.*

qu'il ſe mêle d'un métier qu'il n'entend pas. L'eſprit de vin ſubtiliſe ſi bien le ſang, que ſi vous en ſyringuez ſeulement deux onces dans la vene jugulaire d'un chien, vous luy trouverez un moment aprés, les poûmons remplis de grumeaux de ſang coagulé. L'eſprit de vin épaiſſit la glaire d'œuf. Si l'on en tient quelques gouttes dans la bouche, il coagule la ſalive, & la fait devenir comme en cole. Voilà comme il ſubtiliſe les humeurs. Gardez-vous donc bien, Monſieur, de prendre de l'eſprit de vin pour vôtre aſthme, qui ne vient que d'une viſcoſité qui ſe trouve dans vos poûmons. L'uſage de l'eſprit de vin & de l'eau de vie eſt bon à ceux qui fatiguent beaucoup, parce que comme ils diſſipent auſſi beaucoup, l'eſprit de vin empêche l'excés de cette diſſipation en épaiſſiſſant les humeurs.

On vous a conſeillé outre cela, dites-vous, d'éviter le ſel comme une choſe qui épaiſſit le ſang. Autre ignorance encore. Il eſt ſi peu vray que le ſel épaiſſiſſe le ſang, qu'un des moyens d'empêcher le ſang de ſe figer lorſqu'il eſt tiré, c'eſt d'y jetter du ſel: C'eſt pour cela qu'on met du ſel dans la bouche de ceux qui ſont en apoplexie, le ſang eſt ſalé de luy-même, & ce n'eſt que par-là qu'il ſe conſerve fluide dans les vaiſſeaux du corps, c'eſt ce qui fait que quand il eſt hors de l'animal, il ſe caille auſſitôt, parce que ces eſprits ſalins s'évaporent. Quand on fait la diſſection de quelque animal vivant, & qu'on approche la bougie un peu de prés, ces ſels, qui s'évaporent en foule, font quelquefois petiller la flamme de la bougie, comme ſi on jettoit du ſel marin deſſus. C'eſt ce que j'ay vû arriver pluſieurs fois, & c'eſt ce que Georges Ba-

Baglivi, Professeur d'Anatomie à Rome, dit avoir aussi remarqué en dissequant un chien de chasse : Pour moy je me souviens de l'avoir quelquefois observé en voyant saigner des malades, cela arrive lorsqu'on tient la chandelle tout à fait au dessus des palettes, parce qu'alors la fumée du sang rencontre plus facilement la flamme de la chandelle. Sitôt que ce sel est exhalé le sang se caille, & n'a plus le gout salé : au lieu que tandis qu'il est fluide, on le sent salé sur la langue. Ainsi, Monsieur, de toute maniere vous voyez que le sel entretient le sang dans sa fluidité. Quiconque donc, pour vous prouver que le sel ne vous est pas bon, comme en effet il ne vous l'est pas, vous allegue que c'est qu'il épaissit le sang, est un homme qui ne sçait pas beaucoup ce qu'il avance.

Je me réjoüis que Madame . . . . soit enfin resoluë de ne point laisser toucher à son cancer, & que le sort de Madame de . . . . luy ait fait un peu de peur, ce qu'on vous a dit de cet Avocat, & de cette femme, qui ont traité Madame . . . . est comme elle vous l'a dit. Quant à l'attestation, dont je fus requis, je ne m'en tins pas à mon jugement, j'appellay en consultation M. Berger, alors Doyen de nôtre Faculté, lequel ne fut pas moins étonné que moy, de voir qu'on voulust faire passer pour guery un sein tout ulceré, & qu'on avoit mis absolument hors d'état de guerison. Nous fimes l'un & l'autre nôtre rapport par un écrit signé de nôtre main.

Pour ce qui est du fils de M. le . . . Avocat au Parlement, on vous a mal informé ; il est mort d'une hydropisie, j'y fus appellé en consultation le 13. d'Août avec Messieurs Marteau & Daval,

val, Docteurs celebres de nôtre Faculté; mais ni ces Messieurs ni moy n'eumes point le ridicule soupçon que cette maladie vint de vers, elle se declaroit assez d'elle-même, pour nous empêcher d'être en peine là-dessus. Quant aux vers qu'on vous a dit que le malade avoit rendus par le moyen de certains remedes que je luy avois fait prendre sur le champ, c'est une fable qu'on vous a faite, le malade n'a rendu aucun ver, & je ne luy ordonnay aucun remede. Je trouvay la conduite de Messieurs Marteau & Daval, qui avoient traité le malade, si sage & si prudente, que j'aurois été temeraire d'y vouloir rien ou ajoûter ou changer. Les personnes qui m'attribuent ainsi des merveilles, que je n'ay point faites, ne m'obligent point, & je me défendray toûjours du bien qu'ils diront de moy, quand il ne se trouvera pas conforme à la verité.

J'ay vû l'ordonnance qu'on vous a donnée; j'admire que les gens, pour se faire valoir, fassent ainsi des secrets de choses qui se trouvent ailleurs. Vous pouvez faire sçavoir à ce Medecin que son remede est tout entier dans un Auteur, nommé Mathias Untzerus, lequel a fait un Traité exprés de l'épilepsie, & qu'il l'y trouvera mot à mot au Chapitre quinziéme du Livre second, n°. 3. Je ne prétends pas diminuer par-là l'estime qu'on doit faire de ce remede, qui est excellent contre les vers; mais c'est que je ne puis souffrir qu'on fasse des secrets de choses communes. Je vois bien, Monsieur, que la crainte où vous êtes que nôtre malade ne retombe, vous fait ramasser toutes les receptes, dont vous entendez parler; mais si l'enfant passe encore huit jours sans accés, comme je me le pro-

promets bien, assûrez vous qu'il n'y a rien à craindre. Au reste je vous félicite d'avoir sçû vous débarrasser de tous les Charlatans, car c'est une vermine encore plus difficile à chasser que celle contre quoy la Medecine ordonne des remedes. Je suis,

MONSIEUR,

Vôtre tres-humble & tres-obeïssant Serviteur,

ANDRY.



TABLE DES MATIERES.

A.

B.

C.

D.

E.

F.

G.

H.

I.

L.

M.

N.

O.

P.

Pi-

quel-

Q.

R.

S.

Moyens

Synco-

T.

V.

Vers

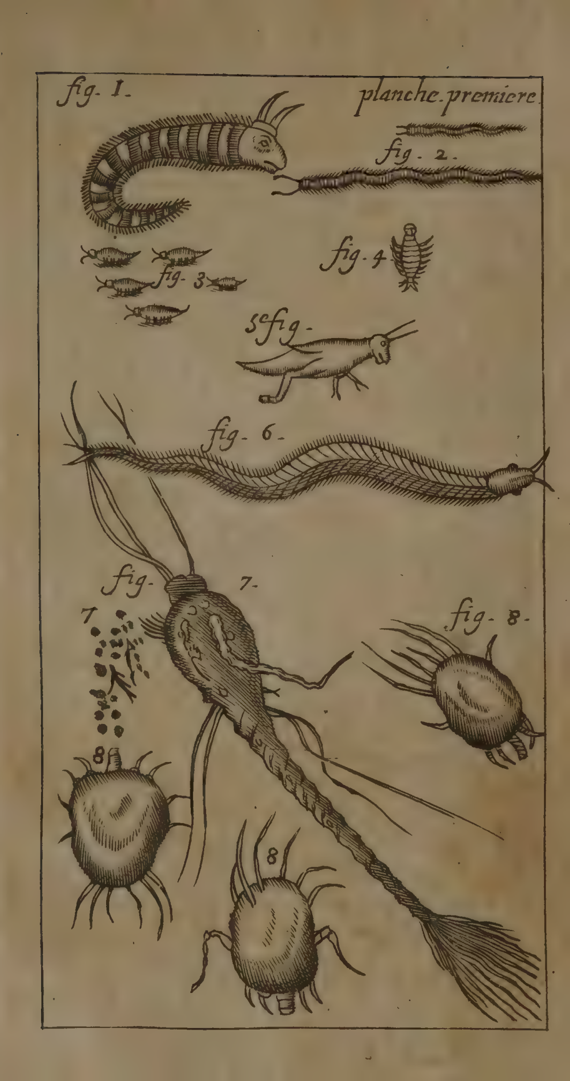
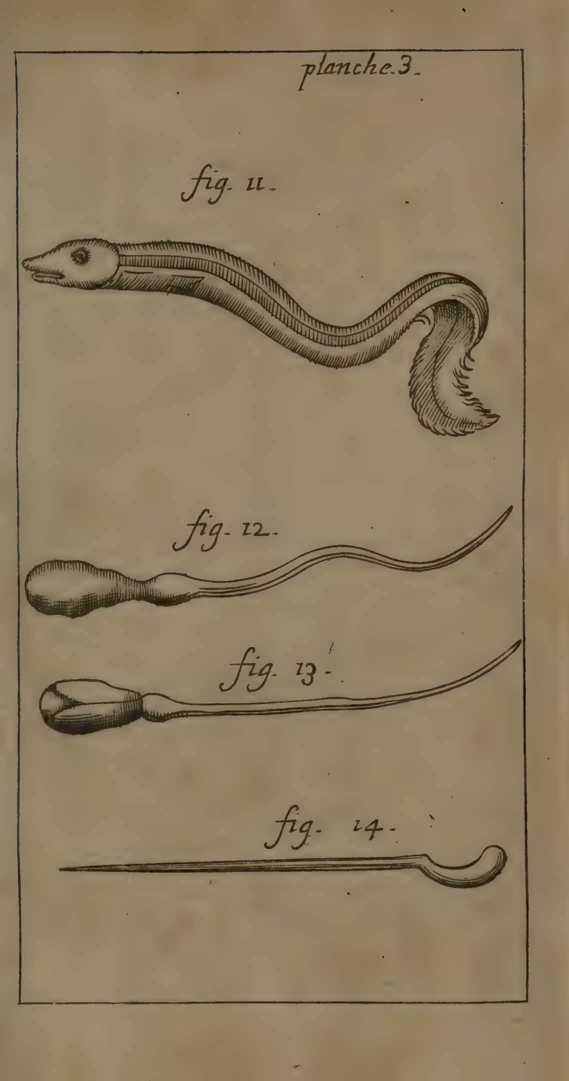
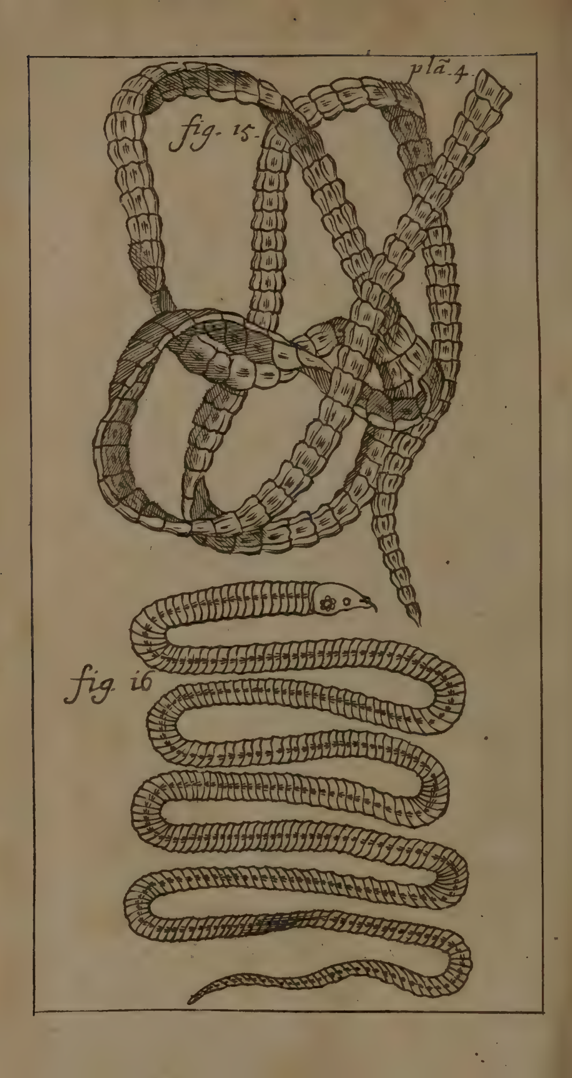

fig. 1.
planche. premiere
fig. 2.
fig. 3
fig. 4
5e fig.
fig. 6.
fig. 7.
7
fig. 8.
8
8

planche. 2.

fig. 9.

fig. 10.


planche.3.
fig. 11.
fig. 12.
fig. 13.
fig. 14.


plã. 4.
fig. 15.
fig. 16

Y.

Fin de la Table des Matieres.



C A-

CATALOGUE DES LIVRES,

Qui ſe trouvent chez

THOMAS LOMBRAIL.

APologetique de Tertullien, de la Traduction de M. Giry de l'Academie Françoiſe, avec le texte Latin à côté. Nouv. Ed. augmentée d'une Diſſertation ſur la vie & les Ecrits de Tertullien.

Anatomie de Dionis. 8. fig.

Art de guerir les Maladies Veneriennes par Blegni. 12.

Abregé de l'hiſtoire de France par Mezerai. 12. 7. voll.

Bibliotheque Univerſelle. 12. 25. voll.

Chirurgie Complete par le Clerc. 12.

——— De Fabrice d'Aquapendente. 12.

Cours de Chimie de l'Emeri. fig.

Chirurgien d'Hopital par Belloſte. in 12.

Chevreau, Hiſtoire du Monde. 12. 5. Voll.

——— Oeuvres Melées. 12.

——— Chevræana, ou Recueil de diverſes penſées d'Hiſtoire, de Critique, d'Erudition & de Morale. 12. 2. voll.

Dictionaire Hiſtorique de Moreri. fol. 4. voll.

——— Critique de Bayle. fol. 4. voll.

Furetierana ou bons mots de Mr. Furetiere. 12.

Gene-

Generation de l'homme ou Tableau de l'Amour Conjugal. Par Nic. Venete. 12. fig.

——— Des Vers dans le Corps de l'homma. Par M. Andry. 12. fig.

Geographie d'Audiffret. 12. 3, voll.

Histoire des Empereurs par Tillemont. 12. 8. voll.

——— Du Mareschal de Matignon. fol. Paris.

——— Naturelle des Isles Antilles. 40. avec fig.

——— De la Laponie. 40. fig.

——— Du Prince de Condé. 12.

——— Du Comte de Tekeli. 12.

——— Du Duc d'Albe. 12. 2. voll.

——— De Don Quixotte. 12. 5. voll. fig.

——— De la Conquete du Perou. 12. 2. voll. fig.

——— De tous les Ordres Religieux & Religieuses. 8. fig.

——— Des Anabaptistes. 12. fig.

——— Générale du Jansenisme, contenant ce qui s'est passé en France, en Espagne, en Italie, dans les Païs-bas, &c. au sujet du Livre intitulé *Augustinus Cornelii Jansenii.* 3 voll. in 8. fig.

Introduction à l'Histoire par Puffendorff. 12. 4. voll.

Lettres de Bongars, Latin & François. 12.

——— De Richelet 12. 2. voll.

——— De Patin. 12. 2. voll.

——— Provinciales avec les Notes de Wendrok. 12. 2. voll.

Locke (Jean) Essai Philosophique concernant l'Entendement Humain. Traduit de l'Anglois par P. Coste, sur la IV. Ed. in 4.

Me-

Memoires de Buffi Rabutin. 12. 2. voll.
——— d'Artagnan. Tome I. in 12.
——— de Chavagnac. in 12.
——— De la Ducheffe Mazarin. 8.
——— De Baffompierre. 12. 2. voll.
——— De Rochefort. 12.
——— Politiques pour la Paix de Ryswik. 12. 4. voll.
Nicole, Effais de Morale. N. Ed. en 10. Voll. in 12.
Oeuvres de Moliere. 12. 4. voll.
——— de Clement Marot. N. Edit. en 2 voll. in 12.
——— de Racine. 2 voll. in 12.
Origene contre Celfe. Traduit par Bouhereau. 4.
Q. Curce de Vaugelas. 8. fig.
Traité des Sources de la Corruption qui regne aujourd'hui parmi les Chrêtiens. Troifiéme Edit. augmentée. 2 voll. in 8.

Outre les Livres cy deffus on trouve chez ledit Lombrail, toutes fortes de Livres François, de Morale, d'Hiftoire, de Litterature, de Politique, de Galanterie, &c.